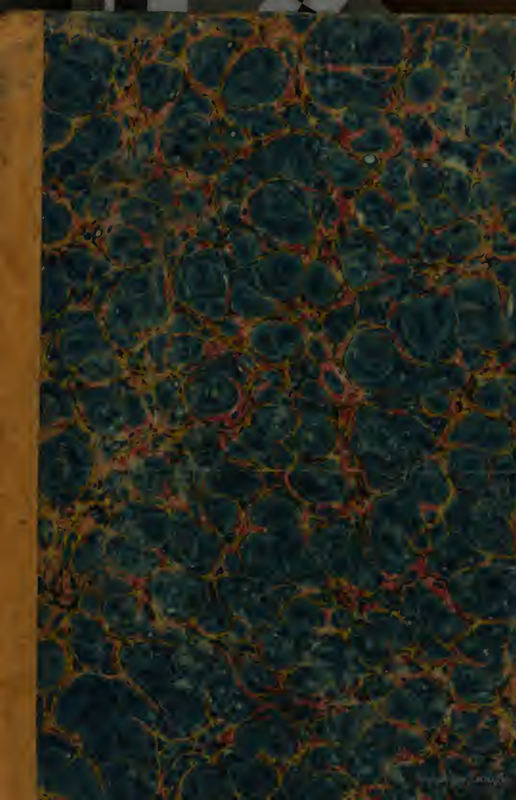




L'auteur à M. le Comte Vincenzo Salvini en témoignage de particulière estime et considération

A. L. B. L.

BATILDE

Imprimerie Ducessois, 55, quai des Augustins.





ALEXANDRINE BONAPARTE LUCIEN



BATILDE

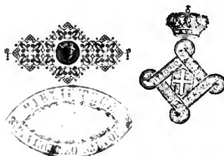
REINE DES FRANCS

POËME EN DOUZE CHANTS

PAR MADAME

ALEXANDRINE BONAPARTE-LUCIEN

PRINCESSE DE CANINO



PARIS

COMPTOIR DES IMPRIMEURS-UNIS

— COMON ET Cie. —

15, QUAI MALAQUAIS, 15.

1846

A Madame la Comtesse IDA DE BOCARMÉ

née marquise DU CHASTELER

J'ai cédé à vos instances, ma noble et charmante amie, en consentant à laisser publier cette seconde édition de *Batilde, reine des Francs*, c'est-à-dire, telle qu'elle fut composée en douze chants, au temps déjà éloigné de notre captivité en Angleterre, qui dura depuis l'année 1810 jusqu'en 1815.

La mutilation de ce poëme réduit en dix chants, eux-mêmes fort mutilés, jointe à la circonstance d'avoir été imprimé à un petit nombre d'exemplaires, fait que je puis heureusement vous dédier quelque chose de nouveau et de moins imparfait peut-être.

Vous connaissez, ma noble amie, les causes de cette réduction de l'un des premiers essais de mon humble muse exilée et captive, lors de sa première et je puis dire éphémère apparition; vous n'avez aussi que trop connu les singulières et petites persécutions que j'ai dû endurer en silence à ce sujet, persécutions d'autant plus petites et plus basses qu'elles partaient de plus haut... de bien haut, comme vous savez.

Enfin, mon amie, ma véritable amie, cette œuvre qui m'a causé tant de chagrin, et dont l'amitié, mais surtout la volonté de mon mari, a sauvé du feu le manuscrit original, aujourd'hui dans vos mains; cette œuvre, dis-je, dont je ne voulais plus entendre parler, reprend du prix à mes yeux, puisque, honorée de votre

suffrage et de celui de nos amis, elle me présente l'occasion de vous offrir un public témoignage des sentiments de haute et particulière estime, de tendre amitié et de vive reconnaissance pour tout le dévouement dont vous avez bien voulu me donner et me donnez encore tous les jours de nouvelles preuves.

Ai-je besoin d'ajouter, chère amie, que je suis et serai jusqu'à ma dernière heure,

Votre très-affectionnée,

Princesse de CANINO,

Veuve BONAPARTE-LUCIEN.

Du château de Musignano, près Canino

15 *decembre* 1845.

CHANT I

Muse, toi qui dictais les sublimes accords
Du chantre harmonieux dont je chéris l'empire[1],
D'un seul de tes rayons viens animer ma lyre
Et de ma faible voix seconder les efforts.
Dis-moi comment Batilde, esclave infortunée,
Qui devait des Gaulois changer la destinée,
Conduite par le ciel sut captiver Clovis ;
Comment ce jeune roi, par un saint hyménée,
Déposa sur son front la couronne des lis.

Sur les coteaux voisins de l'antique Aurélie[1],
Dans le séjour des Rois, quel tumulte éclatant!
Les accents prolongés du cor retentissant
Éveillent bruyamment l'écho de la prairie :
La fête se prépare, et l'enceinte des bois,
Dont l'aurore commence à dorer le feuillage,
Se peuple tout à coup. On entend mille voix;
Les nombreux courtisans guidant leurs palefrois
Parcourent en tous sens le séculaire ombrage.
Le signal est donné; les hôtes des forêts
Franchissent, effrayés, les monts et les guérets.
Êtres inoffensifs! pour vous faire la guerre,
Des princes, des guerriers, des femmes sont unis!
Vos tourments, votre mort sont leurs jeux favoris!
Une biche craintive a paru la première;
Elle fuit, éperdue, auprès de ses petits.
Des chiens, en lice encor, la meute sanguinaire,
Ardente, l'assaillit, la poursuit de ses cris;
A pas précipités elle atteint ses taillis.
Puisse-t-elle y trouver un abri tutélaire!
Des dogues altérés redouble la clameur.
Le cerf aux pieds légers, à la défense altière,
A frappé leurs regards, ranimé leur fureur.
Il court et disparaît dans l'épaisse bruyère.

Sur un dernier signal, les dévorants limiers
Sont à la fois lancés vers l'animal timide,
Et des nombreux chasseurs les fougueux destriers
S'élancent à l'envi d'une course rapide.

Quel jeune adolescent, imposant, gracieux,
Aux doux regards d'azur, s'avance au milieu d'eux ?
Éparse au gré des vents, sa blonde chevelure[2],
Le panache ondoyant de son brillant cimier,
Les réseaux d'un or pur qui couvrent son coursier,
La tunique de pourpre et la riche ceinture
Où, sur un champ d'azur, brillent des fleurs de lis,
Annoncent le monarque héritier de Clovis.

En l'honneur du grand roi, le héros de sa race,
Dagobert à son fils donna le même nom.
Sans doute il espérait qu'un jour Clovis second,
Digne de son aïeul, marcherait sur sa trace.
Des beautés de la cour le séduisant essaim,
Le carquois sur l'épaule et la flèche à la main,
Aux yeux du jeune roi rivalise de grâce.

Mais l'aimable Clovis voit encor tant d'attraits
D'un œil indifférent et d'une âme tranquille.
Aux plus douces leçons il se montre indocile
Et brave en se jouant les plus dangereux traits.
Trois lustres et demi sur lui pèsent à peine,

Déjà sans le vouloir il sait blesser les cœurs;
Lui seul reste insensible aux plus tendres ardeurs :
L'amour n'a point encore entrepris sa défaite.
Bientôt, bientôt, amour! ta douce tyrannie
Enchaînera Clovis, et pour toute sa vie.

Sur les pas de Clovis on distingue Ébroïn[1].
Il marche revêtu d'une armure éclatante;
Son bras est surchargé d'une lance pesante;
Son front est défendu par un casque d'airain.
Des Français opprimés redoutant la vengeance,
Jusqu'au sein des plaisirs il se tient en défense.
Près de lui des guerriers à frapper toujours prêts
Accusent de son cœur la juste défiance.

Sous le titre nouveau de maire du palais,
Il exerce des rois la suprême puissance.
Tout devant Ébroïn doit trembler, doit fléchir,
Ou craindre d'irriter ce maître despotique;
On lui voit déployer la pompe monarchique;
Heureux, si l'on n'avait que son faste à souffrir!

Quelle est, près d'Ébroïn, à l'œil sombre et perfide,
Cette jeune beauté dont le blanc palefroi,
Soumis, obéissant à la main qui le guide,
Cherche à se rapprocher du destrier du roi?
Qui peut à ses attraits méconnaître Alpaïde?

Le père d'Ebroïn, illustre par sa foi,
Ses antiques aïeux, sa valeur éprouvée,
D'une esclave gauloise, à son lit élevée,
Obtint dans ses vieux ans ce fruit de son hymen.

Des plus simples atours Alpaïde est parée;
Sur sa taille élégante, une écharpe azurée
Se mêle aux plis flottants de sa robe de lin.
Le carquois, aujourd'hui, s'attache à son épaule,
Et son arc meurtrier repose dans sa main.
C'est ainsi qu'autrefois dans l'idolâtre Gaule,
Près des murs de Paris, un artiste romain,
Sous les habiles coups de son ciseau profane,
En son temple païen représenta Diane[1].

Non moins que la beauté, l'art des sublimes chants
Rend encore Alpaïde illustre chez les Francs;
Sur la harpe gauloise, en accords poétiques,
Elle chante les rois et les faits héroïques;
Tant de grâces, d'appas, de talents réunis,
Secondent Ebroïn dans ses projets hardis.
Dès longtemps à son maître il destine Alpaïde;
Il croit par cet hymen assurer son pouvoir.
Clovis, à son printemps, doux, facile et timide,
D'Ebroïn quelquefois a pu nourrir l'espoir.
Au milieu des beautés de la cour de Lutèce,

Près la belle Alpaïde en ce jour il s'empresse ;
Attentive aux désirs, aux premiers vœux des rois,
La cour adulatrice applaudit à son choix.

On voit près de Clovis la jeune infortunée
Sous les lois d'Ébroïn par l'hymen enchaînée ;
Aldegonde est son nom. De l'illustre Archambault,
Que la faux de la mort a moissonné trop tôt,
Elle a reçu la vie ; aux regrets condamnée,
On lit dans son regard modeste et languissant,
On voit dans tous ses traits l'expression profonde
Qu'impriment la tristesse et le dégoût du monde ;
Parente du monarque, elle est au premier rang :
De la reine Nantilde Archambault fut le frère.
A tous les malheureux cette reine était chère.
Les seigneurs l'adoraient, et tous les grands vassaux,
Rebelles sous les rois ou pleins de turbulence,
A sa voix ralliés, du fond de leurs châteaux
S'étaient rendus en foule à son obéissance.

Tout semblait de l'État garantir le repos.
Partout amour, bonheur ; quand tout à coup la reine
Aux yeux de ses sujets ne fit plus que languir.
On la vit chaque jour, à son automne à peine,
Lentement succomber... Enfin l'art de guérir
Sur elle signalant sa réelle impuissance,

Nantilde n'existait que pour toujours souffrir.
Elle dut abdiquer les soins de la régence.

Depuis cette retraite, Ébroïn, son rival,
Sous son bras tyrannique a courbé la patrie,
Et du jeune Clovis la couronne avilie
Est, ainsi qu'Aldegonde, en son pouvoir fatal.
Léger, qui de son roi possède la tendresse
Et qui n'a pu toucher le cœur de sa maîtresse,
Suit aussi de Clovis le coursier plein d'ardeur.
Un malheureux amour en secret le consume,
Il remplit ses beaux jours d'une triste amertume ;
Pour Léger sur la terre il n'est plus de bonheur.

Il aimait Aldegonde avant que l'hyménée
Au puissant Ébroïn soumît sa destinée.
De sa douleur alors il eût voulu mourir.
C'est au ciel, désormais, que son espoir se fonde.
A l'aspect de celui qui n'a pu te fléchir,
Détourne tes regards, malheureuse Aldegonde !
Étouffe dans ton sein jusqu'au moindre soupir
Qui pourrait déceler ton juste repentir.

Absente de la cour, une seconde fille
De l'illustre Archambault compose la famille.
C'est la sage Bertrade. Un mérite éclatant,
Avec son souverain les nœuds sacrés du sang,

Ne purent la soustraire aux flèches du malheur.
Bertrade a trop connu l'adversité cruelle !
Elle a fui loin des cours pour cacher sa douleur.
Un monstre a déchiré son âme maternelle.
Son fils, ange des cieux, l'innocent Childebert
Sous les coups d'une main, seulement soupçonnée,
Naguère en sa prison finit sa destinée !
Le crime est impuni. Dans le flanc entr'ouvert
De la jeune victime à la haine immolée,
La lame du poignard, aiguë et dentelée,
Seule, a servi de preuve à l'horrible forfait.
Bertrade qui jamais ne sera consolée
Aux décrets éternels se résigne et se tait.

Pour la mère du roi dont la langueur mortelle
Augmentant chaque jour annonce le trépas,
De Bertrade, en tout temps le dévouement fidèle
Est l'unique lien qui l'attache ici-bas.
La mort n'a point brisé sa chaîne d'hyménée,
Et Bertrade au veuvage est pourtant condamnée.
Le mortel de son choix, Grimoald, son époux,
Par des austères vœux rompant des nœuds plus doux,
Pleure en un cloître saint les erreurs de sa vie.
Grimoald à la fois coupable et généreux,
Après avoir en roi gouverné l'Austrasie

N'aspire maintenant qu'à mériter les cieux.

Jamais, jusqu'à ce jour, la forêt d'Aurélie
N'avait vu tant de luxe en ses flancs ténébreux.
Des coursiers de Neustrie aux flottantes crinières
Portent les envoyés des grands fiefs tributaires,
Ceux des princes liés par un vœu solennel,
Du monarque des lis puissants auxiliaires,
Déployant à sa voix leurs pennons feudataires.

On voit au milieu d'eux le bon et sage Urbel,
Sachant au sein des cours ployer avec noblesse,
Et qui semble à la chasse oublier la vieillesse.
Il est l'ambassadeur de ce Judicaël
Dont le sceptre régit la province Armorique;
Du superbe Ebroïn la fourbe politique,
Le force à ménager ce trop puissant vassal
Au royaume des lis autrefois si fatal!
O Muse! avec regret, ma voix ici rappelle
Les attentats d'un prince aujourd'hui si fidèle!

Auprès d'Urbel, on voit le magnifique Arnould,
Qui fier de sa richesse et de sa descendance,
Celle du grand Clovis, espère éclipser tout.
Courtisan d'Ébroïn, et dans sa dépendance
Oubliant pour lui seul l'orgueil de sa naissance,
Arnould est tour à tour flatteur et dédaigneux.

Le brillant d'Héristal, par sa haute vaillance
Sous le nom de Pépin déjà rendu fameux,
Qui peut compter aussi des rois dans ses aïeux,
Suit la belle Alpaïde, et toutefois remarque
Qu'elle lui sait peu gré de son empressement.
Alpaïde, en effet, ne veut en ce moment,
Ne désire approcher que le jeune monarque.

D'Héristal, cependant, n'est point accoutumé
A voir par la beauté dédaigner son hommage;
Si d'Alpaïde seule il désire être aimé,
Il croirait s'avilir, si d'un jaloux langage
Il obsédait jamais cette fière beauté ;
Il l'adore, il est vrai ; mais avec dignité.

Joignant la politique aux grâces du bel âge,
Dont la nature fut libérale envers lui,
Le prudent d'Héristal a su jusqu'aujourd'hui,
Au superbe Ébroïn loin de porter ombrage,
En toute occasion s'attirer son suffrage.
Le maire du palais, toujours si soupçonneux,
N'a point su deviner le jeune ambitieux
Dont à ses yeux l'amour comprime l'énergie.
Le pouvoir d'Ébroïn que d'Héristal envie,
L'ambition enfin, avec la même ardeur,
Avec la même force, ont racine en son cœur.

Près d'Alpaïde encor, sans doute Amour l'emporte;
Un jour l'ambition se montrera plus forte.
Mais si Pépin prévoit la future grandeur
De la race des rois dont il sera la souche,
Il ne sortira point, ce secret dangereux,
Avant qu'il en soit temps, de sa discrète bouche.

Ébroïn qui l'entend, d'un accent amoureux
Effleurer savamment la lyre frémissante,
Est loin de se douter que cette âme brûlante
Recèle un autre feu que celui de l'amour
Pour sa sœur Alpaïde à ses vœux insensible.

Loin de désespérer de toucher l'inflexible,
Obstiné combattant, d'Héristal a juré
Par tout ce qui ponr lui s'offre de plus sacré,
Que la belle Alpaïde enchantera sa vie.
Il pense que son âme à la sienne assortie,
S'il ne se l'attachait par un nœud solennel,
Ferait paraître au ciel son étoile obscurcie.

Enfin, le croirait-on? le séduisant mortel
Enchaînant tous les cœurs par un charme réel,
Qui demeure impuissant pour sa seule maîtresse,
Ce d'Héristal, nommé prince de la jeuuesse
Par le fier Ébroïn qu'il a su captiver,
Croit dans les astres voir ce qui doit arriver

D'heureux ou malheureux !... Au siècle d'ignorance
Sur lequel son hymen aura tant d'influence,
Il paie ainsi tribut !... Garde-toi d'achever,
O ma Muse ! silence ! Il n'est pas temps encore
D'arrêter les regards sur le grand météore
Que tu vois s'élever à l'horizon français.

Ma Muse ! retournons dans le sein des forêts,
Nous n'avons pas tout vu : vers le royal cortége
Qui porte la terreur aux habitants des bois,
Des fanfares, des cors, volons, suivons la voix.

Le barde Elphédius, aux longs cheveux de neige,
S'avance lentement, vieillard majestueux ;
De disciples déjà célèbres et nombreux
Il marche environné. Son palefroi docile
Semble en lui respecter un fardeau précieux.

La volage Odila, belle, d'accès facile,
Aux disciples du barde inspire, en même temps,
Des désirs passagers, il est vrai, mais ardents,
Ne faisant point aux cœurs de profonde blessure.
Tandis que consumé d'une flamme plus pure
Et pour tous un secret, le sensible Isménard
Marche silencieux, près du traître Angilbart.
Quelle belle, Isménard, obtiendrait ton hommage,
Quand ton cœur est rempli de la céleste image

Que la cour de Nantilde offrit à ton regard?

Le sombre Bodilon cherche à joindre Alpaïde;
Bodilon! qui depuis par ses crimes fameux
Pour effacer l'affront d'un châtiment honteux,
Épouvanta les Francs d'un triple régicide.
O fureur exécrable! ô forfait inouï!
Peu s'en faut qu'en ce jour sa vengeance funeste
Du sang du grand Clovis n'ait épuisé le reste.

Sur un coursier rétif, ombrageux comme lui,
Dans l'art de le dompter si Bodilon excelle,
Il ignore celui de soumettre une belle.
Pour blesser Alpaïde, Amour a d'autres traits;
Qui peut aimer Clovis ne l'aimera jamais.

Trop serviles amis qu'il choisit à son maître
Vingt autres courtisans, favoris d'Ebroïn,
Suivent à pas pressés le jeune souverain.
C'est en vain que mon œil cherche à les reconnaître,
Sous les pieds des chevaux la poudre des sillons
S'élève à l'entour d'eux en épaix tourbillons.

Bientôt le jeune roi que son ardeur emporte
Lui-même, tel qu'un cerf délogé de son fond,
Satisfait d'échapper à la noble cohorte
Dont le cercle aujourd'hui lui semble une prison,
Ou tel que l'écolier déserteur de sa classe,

Goûte avec volupté la liberté des champs.

Assidu compagnon du monarque des Francs
Le fidèle Léger ne quitte point sa trace;
Il est de ses pensers le plus cher confident.
Plus âgé que Clovis, d'une estime sincère
Il a su captiver le prince adolescent;
Auprès de lui placé par Nantilde sa mère,
De l'amitié du roi Léger sent tout le prix;
Mais jamais à la cour, flatteur bas ou soumis
Il ne put avilir son noble caractère.
Tous deux marchent sans guide au milieu des guérets.
Des cors et des clairons la cadence lointaine
Expire par degrés dans le sein des forêts.

De Clovis tout à coup le coursier hors d'haleine
A ralenti sa marche en un bocage épais,
Où l'Igère tranquille en son lit de verdure
Des murs aurélians s'échappe en serpentant.
Dans le vallon profond la riante nature
Offre aux jeunes chasseurs un abri séduisant.
Ils sont assis tous deux sur la verte prairie.
Prêts au premier signal, leurs dociles coursiers,
Qu'importunent les cris des bruyants lévriers,
Paissent, en hennissant, l'herbe tendre et fleurie.

Tout inspire en ces lieux la douce rêverie.

Léger, les yeux fixés sur le cristal des eaux
En songeant à l'objet qui trouble son repos,
A soupiré d'amour et de mélancolie,
Et Clovis attentif au murmure des flots
Se sent lui-même atteint d'une vague tristesse.
Léger dans sa paupière a vu briller des pleurs,
Non pas les pleurs brûlants dont le poids nous oppresse,
Qu'un triste souvenir arrache à la faiblesse;
Mais de ces pleurs, tribut de secrètes douleurs,
Dont la cause ignorée agit au fond des cœurs

Dans les yeux de Clovis un humide nuage
Décèle à son insu sa vive émotion;
Léger s'en aperçoit et soudain la partage.
De l'amour malgré lui tyran de sa raison,
A son jeune monarque il exprime sans feinte
Qu'il a cru remarquer la secrète langueur.

« Non, non, répond Clovis, d'une amoureuse erreur
« Ne crois pas qu'en ce jour je ressente l'atteinte;
« Sans cesse dans ma cour auprès de la beauté,
« Jusqu'ici l'abordant sans trouble, sans contrainte,
« Je n'ai point dans ses fers perdu ma liberté :
« Un autre sentiment et m'effraie et m'éclaire,
« Non, l'amour n'est pour rien dans ce cœur agité;
« Oh! crois-moi, l'amitié m'est seule nécessaire.

« De la franchise, ami, de ton zèle sincère,
« Dès mes plus tendres ans, je n'ai jamais douté.
« Ne me déguise rien, de toi je veux, j'implore
« L'austère vérité. Quoique bien jeune encore,
« Toi seul as sur mon cœur un secret ascendant.
« Ebroïn, je le sais, gouverne habilement;
« Il fait chérir mon règne aux peuples de la France,
« Faut-il craindre envers moi sa facile indulgence?
« Archambault, comme lui, sur mes peuples heureux
« Exerçait mon pouvoir. Mais de cette science
« Versant dans mon esprit les rayons lumineux,
« A la vertu je sens qu'il me dirigeait mieux. »
Souvent quand une digue aux torrents opposée
Ne peut plus contenir le volume des eaux,
Sous leurs puissants efforts que la digue est brisée,
Hors de leur lit trop plein se débordent les flots.
Par respect de Clovis comprimant avec peine
Et depuis trop longtemps pour Ébroïn sa haine,
Tel, le jeune Léger, aujourd'hui, bravant tout,
Comparable au torrent déchaîné dans la plaine,
Ou bien à l'ouragan ébranlant un grand chêne,
Au crédit d'Ébroïn porte le premier coup,
Bien loin de s'arrêter au danger pour lui-même
De blesser le monarque en son aveuglement,

Pour le maire Ebroïn, aveuglement extrême
Au moins jusqu'à ce jour. « Dans cet heureux moment,
« O mon bien-aimé roi ! que mon âme est charmée !
« S'est écrié Léger. Oui, la tienne est formée
« Pour le bonheur des Francs ! Ce trouble vertueux
« Est le gage assuré du bonheur dont la France
« Jouira désormais sous ton obéissance.
« Je te dois toutefois de sévères aveux.
« Sous les lois d'Ébroïn ta jeunesse enchaînée
« Au sein de la mollesse est trop abandonnée;
« Chaque jour Ébroïn, de plaisir en plaisir,
« Au lieu de diriger ta noble intelligence,
« Sur ton trône brillant travaille à t'étourdir.
« Il voudrait prolonger la nuit de ton enfance ;
« Et, s'il faut te parler avec sincérité,
« Il t'a fait de ton rang blesser la majesté,
« Le jour où sous les yeux de la foule étonnée
« Quatre bœufs attelés à ton char éclatant,
« Pompe jusqu'à ce jour aux reines destinée,
« Dans le murs de Paris te traînaient lentement.
« Cependant Ebroïn, dans sa pompeuse audace,
« Marchait à tes côtés sur un bouillant coursier ;
« La pesante francisque et la riche cuirasse,
« Le casque panaché, le vaste bouclier,

« Parures de nos rois, le couvraient tout entier :
« Sous le prétexte vain d'embrasser ta défense,
« Il paraissait aux Francs proclamer sa puissance.
« Cependant, tu le sais, le premier des Clovis,
« Ni Clotaire second, le plus grand de ses fils,
« Ni le bon roi Gontran, ni Dagobert ton père,
« Jamais nos rois enfin, aux yeux de leurs sujets,
« N'ont voulu dans Paris, même au sein de la paix,
« Déposer un instant l'appareil de la guerre.
« Le maire ambitieux ne veut que t'avilir;
« Il exile ou flétrit au gré de ses caprices
« Tout ce qui devant lui refuse de fléchir;
« Et de tes intérêts couvrant ses injustices,
« La voix des opprimés ne peut te parvenir.
« Ceux qui devraient parler, sans voix ou sans courage,
« Ou même sur le sien composant leur langage,
« Soumis par la terreur, gagnés par ses bienfaits,
« Sont les serfs d'Ebroïn, plutôt que tes sujets.
« A tes vieux serviteurs il a fermé la bouche,
« Chacun craint d'exciter son noir ressentiment;
« Moi-même, dans les yeux du ministre farouche,
« J'ai lu plus d'une fois un regard menaçant.
« O Léger, dit le roi, que ton récit m'étonne !
« Je n'ai donc près de moi que perfides amis ?

« Ne crains rien, toutefois, ne redoute personne;
« D'un ami sage et vrai je connais tout le prix.
« Fidèle compagnon de mes jeunes années,
« Qu'à jamais près de moi coulent tes destinées.
« Retrace-moi toujours la route des vertus.
« Il me faut cependant à tes yeux prévenus
« Excuser Ebroïn : Archambault que j'honore,
« Qui tient si sagement le timon de l'État,
« Aimait comme Ebroïn le faste et l'apparat.
« Lui-même en nos forêts éveilla mon courage,
« Et même le premier il exerça mon bras
« A cet art meurtrier, image des combats.
« Quant à ces chars pompeux dont tu blâmes l'usage,
« Qui des rois, m'as-tu dit, blessent la majesté,
« Crois-tu que les Césars, ces maîtres de la terre,
« Dans leurs chars éclatants traversant Rome entière,
« Avilissaient ainsi leur haute dignité?
« Ebroïn a pu croire avec quelque apparence
« Que ce luxe nouveau, fruit d'une heureuse paix,
« Accoutumant les Francs à la magnificence,
« Des arts industrieux hâterait les progrès.
« Du reste, tu le sais, soumis à sa tutelle
« Depuis ce triste jour où le grand Archambault
« Gît auprès de mon père en la nuit du tombeau,

« Ma mère, des vertus noble et parfait modèle,
« Estimait Ebroïn. Tu le sais, ce fut elle
« Qui confirma le choix qu'Archambault fit de lui.
« Ah ! Prince, dit Léger, que Nantilde aujourd'hui
« Déplore en sa retraite une erreur trop funeste !
« Contre Ebroïn, depuis, cette reine modeste
« A défendu longtemps la juste autorité
« Que lui donnaient son rang et sa maternité.
« Mais de Nantilde, hélas ! en l'été de sa vie,
« Nous avons vu l'éclat s'altérer, se flétrir.
« Depuis un lustre entier cette reine chérie
« Comme un astre brillant a paru s'obscurcir :
« Enchaîné cependant au char d'un vain plaisir,
« Clovis semble oublier le danger d'une mère...
« Ebroïn le connaît. D'un conseil salutaire
« Il cherche à t'éloigner. Près son lit de douleurs,
« Nantilde ne voit plus les traits consolateurs
« D'un fils qui fut toujours l'objet de sa tendresse...
« Ah ! fallait-il quitter les remparts de Lutèce,
« Où tes légers coursiers sur les ailes des vents
« Chaque jour te portaient à ses embrassements ! »
A ce juste reproche une rougeur soudaine
Accuse de Clovis les regrets déchirants ;
Il brûle de revoir les rives de la Seine

Et de se retrouver dans les bras de la reine :
O roi ! fils de Nantilde ! hélas ! il n'est plus temps !
  Tout à coup les échos des monts et de la plaine,
Par les clairons aigus réveillés à la fois
Du vallon solitaire ont troublé le silence.
Guidé par les accents de la bruyante voix,
Le monarque oppressé sur son coursier s'élance
Et rejoint, tout d'un trait, la foule des chasseurs.
  Au sein de la forêt, sur des tapis de fleurs
Dont l'Igère entretient la fraicheur éternelle,
Ebroïn a voulu qu'une fête nouvelle
De son maître en ce jour enchantât les loisirs.
L'art en ce lieu champêtre a fixé les plaisirs.
Des escadrons chasseurs la troupe impatiente
Fait retentir les airs de mille cris joyeux.
Autour des coupes d'or et des mets savoureux
Accourt de tous côtés la jeunesse brillante.
Sous les chênes touffus, Clovis au milieu d'eux
Sur un trône mobile a déjà pris sa place ;
Mais au riant banquet c'est en vain qu'il prend place ;
Du jaloux Ebroïn le pénétrant regard
Des pleurs qu'il a versés a démêlé la trace.
Il jette sur Léger son sinistre coup d'œil.
Bientôt près de Clovis, la foule qui s'empresse,



De vingt jeunes beautés l'aimable et doux accueil
De son front par degrés efface la tristesse.

Sur un tertre voisin couronné d'arbres verts
En lyriques accords qui forme ces concerts ?
D'accents mélodieux les échos retentissent ;
Sous de savantes mains les harpes d'or frémissent.
Ce sont les descendants des vieux bardes gaulois :
Il n'est point de festins que leurs chants n'embellissent ;
En charmant leurs loisirs ils instruisent les rois.

Le barde Elphédius, ce chantre vénérable,
Dont vingt lustres passés ont blanchi les cheveux,
Assis devant Clovis sur un siége honorable,
Prélude sur sa harpe en regardant les cieux,
Trop assuré bientôt d'y joindre ses aïeux.

Elphédius ne peut de sa voix affaiblie
De ses jeunes rivaux seconder les efforts ;
Mais sa harpe fidèle à ses brillants accords
Des chœurs mélodieux règle encor l'harmonie.

Les Bardes ont chanté ces peuples conquérants [6]
Qui du Rhin autrefois franchissant les barrières,
Ont du joug des Romains su délivrer leurs pères :
Ils disent Pharamond, le premier des rois francs
Qui dans les champs gaulois établit sa puissance ;
Et Clodion fameux par sa rare vaillance,

Mais plus célèbre encor par l'amour paternel.
 O paternel amour ! source d'un sort cruel !
Des plaines de Soissons, théâtre de sa gloire,
Clodion revenait à la tête des siens;
Un fils qu'il chérissait, le premier de ses biens,
Chantait à ses côtés l'hymne de la victoire;
Par un trait inconnu, le jeune et beau guerrier
Mortellement atteint tombe de son coursier.
Du javelot fatal l'atteinte meurtrière,
Perçant le cœur du fils, frappe l'âme du père.
Il rêvait pour ce fils la gloire, le bonheur;
Sans lui pour Clodion rien d'heureux sur la terre.
Il ne peut supporter l'excès de sa douleur.
Sur le corps de son fils couché dans la poussière,
Il coupe au même instant ses noirs et longs cheveux
Dont les Francs admiraient la beauté singulière,
Des princes de sa race ornement précieux;
Lui-même il les dépose en la funeste tombe :
Ce roi si redouté dans les rangs ennemis
Ne peut, ne veut survivre à la mort de son fils;
Sous le poids de sa peine il fléchit, il succombe,
Et bientôt ses sujets lisent sur son tombeau :
« Clodion gît ici, près son fils Clodebault. »
 Enfin de Mérové, le héros de son âge,

D'Attila dans sa course arrêtant le ravage,
Les Bardes ont chanté le succès immortel
Dans les champs de Méry, sur le fléau du ciel.

Le brillant d'Héristal vient d'accorder sa lyre;
Elle frémit déjà sous ses habiles doigts.
Son prélude ressemble au souffle du zéphire,
Agitant l'onde pure ou la feuille des bois.
Un regard d'Alpaïde et l'enflamme et l'inspire;
Ebroïn l'applaudit d'un protecteur sourire.

D'Héristal chante aussi d'une héroïque voix
En vers harmonieux les combats et les rois;
Du vaillant Chidéric, de la belle Bazine,
Dont les monarques francs tirent leur origine,
Il célèbre l'amour, la gloire et les attraits.
De Childéric vainqueur il redit la clémence,
Alors que méconnu de ses propres sujets,
Il reconquit son trône aux plaines de Beauvais.
De la reine Bazine il chante la constance
Sous les lois d'un époux, les vertus, les combats
Que son amour livrait aux droits de l'hyménée,
Et rattache avec art la chaîne fortunée
Qui réunit en eux la tige de ces rois
Dont les Francs aujourd'hui reconnaissent les lois.

Aux accents d'Héristal les Bardes applaudissent;

En un parfait accord ainsi leurs voix s'unissent :
« Célébrons à l'envi la tige de ces rois
« Dont les Francs aujourd'hui reconnaissent les lois ;
« Et du premier Clovis en chantant la vaillance
« En l'honneur du second, dont la jeune clémence
« D'un règne fortuné nous donne l'espérance,
« Bardes, réunissons nos solennelles voix. »
Mais les Bardes, en vain, du jeune roi des Francs
Exaltaient les vertus dans leurs chants héroïques :
Les regards de Clovis, distraits, mélancoliques,
Ne peuvent échapper à ceux des courtisans.
Ebroïn s'en irrite. Au sein de l'allégresse
Clovis n'a pu dompter ce noir pressentiment
D'un malheur qui s'approche invincible tristesse.
De la sœur d'Ebroïn l'ambitieux amant
Observe aussi Clovis, et sans qu'il y paraisse
De ce trouble du maître il se sent agité,
Car il voit qu'Alpaïde est distraite et soupire.
Le vieux Elphédius à la jeune beauté
Que d'un cœur paternel il chérit, il admire,
Certain de son triomphe, a déjà présenté
La harpe héréditaire à son bras suspendue,
Ainsi rendant hommage à la célébrité
Où la belle Alpaïde est déjà parvenue.

Elle embrasse la harpe et d'une habile main
En parcourt savamment les cordes frémissantes.
De ses beaux cheveux noirs les boucles ondoyantes,
Jouets des vents légers, s'agitent sur son sein;
Et leur souffle amoureux sur sa robe de lin
Dessine les contours de sa taille élégante.
Alpaïde jamais ne fut plus séduisante;
Même avant de l'entendre un murmure flatteur
Vient augmenter encor sa beauté ravissante.
Amour a dans ses yeux fixé son trait vainqueur.
Le jeune roi, sur elle en attachant la vue,
Sort de sa rêverie. Une ardeur inconnue
De lui soudain s'empare; il sent battre son cœur,
Et baisse, en soupirant, ses yeux pleins de langueur.
Alpaïde a compris; la jeune enchanteresse
Soupire cette fois d'espoir et de tendresse.

Le moment est venu; suspendez vos concerts,
O Bardes! Écoutez votre émule savante :
Déjà, vous l'entendez, sa voix pure et brillante
En flexibles accents s'élève dans les airs :
O Bardes! écoutez; suspendez vos concerts.

« Harpe d'Elphédius en vos mains déposée,
« Toi dont la seule vue excite mes transports;
« Par nos chantres divins, harpe immortalisée!

« Soutiens ma faible voix de tes brillants accords.
« Je chanterai Clotilde, auguste, grande reine
« Dont la main du malheur balança le berceau,
« Et que l'on vit depuis dans la France païenne
« Propager de la foi le radieux flambeau. »
Ainsi dit Alpaïde, et la harpe sonore
En préludes légers savamment variés,
Analogues aux chants qui lui sont inspirés,
Aux mains d'Elphédius semble frémir encore.
On admire; on se tait.
Depuis quelques instants
Le souffle humide et froid des prochains ouragans,
Des arbres agitant le mobile feuillage,
Mêlait son harmonie aux bardiques concerts.
Le soleil radieux s'est voilé d'un nuage,
Et le sombre horizon est sillonné d'éclairs.
L'haleine du couchant, bruyante avant-courrière
Balayant les sillons de la poudreuse terre,
Les soulève en sifflant dans l'espace des airs.
Tous les yeux sont meurtris d'une ardente poussière;
En sourds gémissements on entend le tonnerre
Dans le lointain gronder, et les jeunes beautés,
Payant ici tribut à leur sexe timide,
Portent de toutes parts leurs yeux épouvantés.

Les coursiers hennissants frappent le sol aride,
Pendant que sur les monts les terrestres vapeurs
En abondante pluie inondent les hauteurs.

Sous les chênes touffus chacun d'un pas agile
Trouve, pour un moment, l'impénétrable asile.
Traversant des forêts la sombre profondeur,
Les basternes bientôt, au pas lourd et tranquille,
Ont avancé pour tous leur abri protecteur.
Clovis près d'Alpaïde accourt et la rassnre ;
De son manteau pourpré couvrant sa chevelure,
Il osait sur son cœur la presser doucement.
En ces instants, dn roi la basterne brillante,
Que quatre pesants bœufs conduisent lentement,
A la belle Alpaïde, heureuse, triomphante,
Offre un plus sûr refuge. O fortuné moment !
Doux prestige d'amour ! Empressé de lui plaire,
Clovis droit à son char la conduit la première.
L'épouse d'Ebroin, près d'elle en rougissant,
N'est admise aujourd'hui qu'à la seconde place.
Elle monte en silence, et tous les courtisans
Uniformant le pas de leurs coursiers fringants
A celui de leur roi, suivent de près la trace.

De la terre humectée imprimant la surface,
Le cortége atteignait le portique des rois,

Quand du jeune Thierry, messager de la reine,
Clovis troublé, surpris, a reconnu la voix :
C'est le roi qu'il demande. Il l'aperçoit à peine.
Qu'au-devant de ses pas empressé d'accourir,
Les yeux baignés de pleurs qu'il ne peut contenir :
« J'apporte, ô roi, dit-il, de sinistres nouvelles...
« La reine sous le poids de ses douleurs cruelles
« Va succomber peut-être... A ces tristes moments
« Elle veut te bénir, et sa voix maternelle,
« Seigneur, à chaque instant te demande auprès d'elle.
« O ciel ! qu'ai-je entendu ? vers les murs d'Orléans,
« Ah ! marchons, dit Clovis. Ma mère en vain m'appelle !...
« Ebroïn ! ah ! pourquoi m'as-tu séparé d'elle ?
Mais Ebroïn craignant les discours des mourants :
« Seigneur, tu dois d'abord modérer ta tristesse ;
« De la reine, sans doute, exagérant les maux,
« Thierry trop vivement alarme ta tendresse ;
« Rentre dans ton palais, et goûte le repos.
« Le jour est à sa fin ; demain avec l'aurore
« D'abandonner ces lieux il sera temps encore.
« Crois-moi, jusqu'à demain diffère ton départ. »
En prononçant ces mots, par un altier regard,
Ebroïn à Thierry croit dicter son langage ;
Mais, digne serviteur, Thierry plein de courage

De son jeune monarque embrasse les genoux.
« Dussé-je d'Ebroïn m'attirer le courroux,
« Loin de te détourner de ce triste voyage,
« O roi! tu ne saurais trop presser ton départ.
« Et s'il faut l'avouer... je crains... qu'il soit trop tard....
Clovis sent redoubler dans son âme oppressée,
Aux accents de Thierry, ses regrets douloureux;
Mille autres souvenirs remplissent sa pensée.
Sur le fier Ebroïn il attache les yeux.
Dans le regard du roi, sévère, impérieux,
Le ministre interdit a reconnu son maître.
C'est la première fois qn'il ne peut méconnaître
Le signe dangereux d'un caraçtère altier.
Clovis descend du char; dans son impatience,
D'un de ses courtisans il monte le coursier.
Par son ordre Léger sur un autre s'élance;
Thierry seul doit les suivre. « Ebroïn, dit le roi,
« Suivez de près mes pas; je pars sans plus attendre;
« Aux murs de Saint-Denis, dès demain suivez-moi..... »
Il s'éloigne à ces mots et ne veut rien entendre.
Clovis est déjà loin des murs Aurélians;
Un faible crépuscule éclaire encor la terre;
Le jeune roi frémit, il soupire, il espère:
L'affreuse incertitnde accable tous ses sens.

Ne redoutant que trop le danger de sa mère,
Léger près de Clovis, souffrant de sa douleur,
N'ose point réveiller l'espérance en son cœur.
  La nuit s'écoule ainsi ; l'astre de la lumière
De ses premiers rayons a coloré les cieux ;
Sur la voûte d'azur le disque radieux
S'avance lentement. O trop pénible attente !
L'inexorable temps, en sa marche pesante,
Ne peut rendre Clovis avant la fin du jour
Au triste embrassement d'une mère expirante.
Sur sa couche funeste il se la représente
De son fils vainement attendant le retour.
  Son cœur est déchiré par cette horrible image ;
Il ne peut contenir son trouble et ses transports.
De la Seine, en pleurant, il a revu les bords ;
Léger veut de son roi ranimer le courage,
Il n'y peut réussir ; Clovis à des remords.

FIN DU CHANT PREMIER.

NOTES

[1] Du chantre harmonieux dont je chéris l'empire.

L'auteur du poëme de *Charlemagne* ou *l'Église délivrée*, Lucien Bonaparte, prince de Canino, époux de l'auteur du poëme de Batilde, venait de terminer sa majestueuse épopée, quand le poëme de Batilde fut commencé.

[2] Sur les coteaux voisins de l'antique Aurélie...

Aurélie, ou *Aurelia*, belle ville de France, aujourd'hui Orléans. Elle est traversée par la Loire, autrefois dite l'Igère. La ville d'Orléans s'appelait alors *Genabum*; César la prit et la brûla; l'empereur *Aurelien* la rebâtit et lui donna son nom; d'où l'on a fait *Aureliana*, ensuite *Aurelian*, et par corruption Orléans. Cette ville était la capitale du royaume de son nom. Les rois de France y conservèrent longtemps des résidences, aussi bien que dans les capitales des royaumes réunis, tant pour complaire à leurs peuples que pour leur agrément personnel. C'est ce qui motive le séjour momentané de Clovis et de sa cour à Orléans.

[3] Eparse au gré des vents, sa longue chevelure...

Les cheveux longs étaient la parure distinctive des rois de la première race. Aussi lorsqu'un prince était déclaré inhabile à régner, on commençait par lui faire couper les cheveux, en signe de dégradation. Les successeurs de Clovis portaient la chlamyde romaine Il paraît qu'elle fut introduite par Clovis, à l'époque où il accepta des Empereurs romains le titre de patrice des Gaules. Quant à l'usage des fleurs de lis à cette époque, il suffit de lire l'opinion des savants antiquaires français, notamment celle du P. Montfaucon, laquelle prouve, d'après les monuments, que ces sortes de fleurs étaient en usage pour les ornements de nos Rois et Reines de la première race.

[4] Sur les pas de Clovis on distingue Ebroïn...

Ebroïn fut maire du Palais, après la mort du grand et brave Archambault; il parvint à cette place éminente en affectant beaucoup de vertus. Arrivé à son but, Ebroïn se montra ce qu'il était en effet, c'est-à-dire dominé de la soif du pouvoir, insatiable de trésors, cruel, arrogant, vindicatif; mais il joignait à tous ces vices un génie militaire d'une valeur extraordinaire; sa politique était souple dans l'adversité: il savait ployer pour ne pas rompre. Tous les moyens lui paraissaient bons pour réussir dans ses projets ambitieux. Sous un tel ministre, toujours conduit par un crime à d'autre crimes, la religion et la patrie éprouvaient sans cesse de nouveaux malheurs. Les plus saints personnages furent cruellement persécutés. Dagobert II, qui régnait en Austrasie, périt assassiné par des rebelles dont Ebroïn avait formé le complot. Enfin un seigneur nommé Hermanfroi, qu'il voulait joindre à tant de victimes, l'assassina lui-même et délivra la France d'un tyran (Abbé Millot. *Histoire de France*, tome I[er]).

[5] En son temple païen représenta Diane...

La plupart des églises chrétiennes furent bâties sur l'emplacement des temples des faux dieux. Beaucoup de ces temples mêmes furent convertis en églises. L'ancienne église de Sainte-Geneviève fut d'abord un temple des Druides. Ce même temple fut spécialement consacré à Diane sous les Romains, et sur ses ruines Clovis rebâtit et orna l'église connue sous le nom de Saint-Pierre et Saint-Paul. Ce prince y fut inhumé, ainsi que la reine sainte Clotide, son épouse. La châsse miraculeuse de Sainte-Geneviève qui y fut déposée fit encore changer de nom à cette église (Extrait du livre de *Antiquités de Paris*).

[6] Les Bardes ont chanté ces peuples conquérants

Ce sont les Francs sortis de la Germanie; ils s'établirent d'abord dans les pays en deçà du Rhin, où ils possédaient la ville de Cambray, avec le pays voisin jusqu'à la Somme; d'où ils furent souvent repoussés au delà du Rhin par les généraux romains. Pharamond fut le premier des rois Francs qui forma un établissement fixé en deçà du fleuve, et son fils Clodion avança plus encore que lui dans le pays; il eut la gloire de battre Aëtius, général romain; il en fut ensuite battu; mais en se retirant

il se rendit maître de la ville d'Amiens et de tout l'Artois. Son histoire est malheureusement peu connue; on sait seulement qu'ayant envoyé son fils pour commander le siége de Soissons, ce jeune prince y fut tué, et que la douleur de sa perte conduisit Clodion au tombeau en l'an 447 ou 448. Clodion est surnommé le *Chevelu*. On dit que ce fut parce qu'il ordonna que les princes du sang royal portassent leurs cheveux longs. D'autres historiens disent que sa chevelure, remarquablement longue et épaisse, lui valut ce surnom. Enfin d'autres croient que tous les rois de la première race furent distingués par le nom de *Chevelus*, qui voulait dire : *les Rois aux longs cheveux*.

Mérovée succéda à Clodion dont il était parent. C'est le plus grand roi de la première race après Clovis. Il se rendit redoutable aux Romains qui aimèrent mieux l'avoir pour allié que pour ennemi. Mérovée s'unit aux Romains pour chasser Attila des Gaules; il le battit en personne à la bataille de Méry. Il est indubitable que Mérovée par ses exploits prépara les voies à son petit-fils Clovis qui devait anéantir tout à fait la domination des Romains dans les Gaules. La race Mérovingienne tire son nom de ce prince.

Childéric, fils de Mérovée, fut contraint pendant quelque temps d'abandonner ses États, ayant été déposé par les grands de son royaume qu'il s'était aliénés par son humeur légère et son trop grand penchant pour les beautés de sa cour. Il se réfugia chez le roi de Thuringe. Environ huit ans après, il fut rappelé par une partie de ses sujets et vainquit dans les combats ceux qui s'opposaient à son retour. Il gagna plusieurs batailles, entre autres celle de Beauvais.

Il paraît que Childéric instruit à l'école du malheur gouverna depuis sagement et glorieusement. Ses amours et son mariage avec la reine Bazine sont intéressants et poétiques ; le grand Clovis fut le fruit de cette union.

L'auteur du poëme de *Batilde*, avant d'entreprendre cet ouvrage, a traité séparément, sous le titre *de Chants français*, les sujets qu'elle n'a fait qu'indiquer dans les chants des Bardes. Elle a vu avec plaisir qu'elle s'était rencontrée, dans l'exécution de ces petits poëmes, avec le plan présenté à ce sujet dans un ouvrage qui vient de lui parvenir dans sa captivité d'Angleterre, intitulé *la Gaule poétique*, par de M. Marchangy. Cet ouvrage qui est rempli des aperçus les plus poétiquement nationaux, doit-être très-utile et très-agréable aux Français qui préfèrent célébrer les mœurs, les coutumes et les faits de leur pays, que ceux des autres nations.

FIN DES NOTES DU CHANT PREMIER.

CHANT II

Des murs de Saint-Denis l'enceinte irrégulière [1]
S'élevait au milieu de ces fertiles champs
Consacrés par la mort de l'apôtre des Francs ;
Le glorieux martyr illustra cette terre,
Où jamais avant lui n'avait brillé la croix :
Non loin des vieux créneaux bâtis par les gaulois,
Une église gothique, à la flèche légère,
Dans son essor hardi s'élance vers les cieux.
Avant qu'un peuple aveugle eût profané ces lieux,
C'était, ô Saint-Denis ! ton fameux monastère.

Ce cloître fut toujours l'asile des vertus.
Les enfants de Benoît, doctes et saints reclus,
Etrangers au plaisirs, aux pompes de Lutèce,
Des Francs encor païens éclairaient la jeunesse,
Sous son toit indigent cherchaient la pauvreté,
Aux morts abandonnés donnaient la sépulture,
Et riches des trésors de l'humble charité
A la voix du malheur entr'ouvraient leur clôture.

Dagobert en posa les premiers fondements;
Jeune encor, revenu de ses égarements,
Il fixa son séjour près du cloître sévère;
Au pied des saints autels il rédigea les lois
Qui placeront son nom parmi ceux des grands rois;
C'est dans ces mêmes lieux qu'il finit sa carrière.

C'est là, qu'après quinze ans de veuvage, de pleurs,
Nantilde, son épouse, au terme de sa vie [1]
Va recevoir le prix de ses longues douleurs.
Pour prolonger les jours d'une reine chérie,
Le peuple si longtemps comblé de ses faveurs,
Les pauvres qui toujours l'abordèrent sans crainte,
De l'église en priant environnent l'enceinte;
Dans le chœur prosternés, les prêtres suppliants,
De la France au Très-Haut offrent les vœux ardents.

Sur son lit de douleurs la reine est étendue;

Les cris de ses sujets font tressaillir son cœur.
En peu d'instants Nantilde au tombeau descendue
Ne pourra plus sécher les larmes du malheur;
Mais combien jouira son âme triomphante,
Alors que s'envolant aux célestes remparts,
Elle y retrouvera ces pauvres, ces vieillards,
Dont sa main secourable a calmé la misère
Pendant qu'ils séjournaient et souffraient sur la terre!

Le conseil et l'ami du monarque pieux,
Eloi, de Dagobert le ministre fidèle [3],
Est auprès de la reine en ce jour douloureux.
Attentif à sa voix, à genoux auprès d'elle,
De la reine expirante il reçoit les aveux.
Au tribunal divin Nantilde va paraître;
De la vertu toujours elle chérit la loi,
Et son cœur pur ressent un invincible effroi.
De la terre à jamais quand il faut disparaître
Le juste même tremble... ah! que ferait sans toi,
Vertu, fille du ciel, salutaire espérance,
Le chrétien moribond qu'accable la souffrance!
« O reine! dit Eloi, qu'avec sérénité
« Tu dois envisager ce moment redouté!
« Les chrétiens dont tu fus et la sœur et la mère,
« Ta constance, ta foi, ta douce humilité

« T'assurent le repos au séjour de lumière. »

Nantilde, en écoutant ces mots consolateurs,
Voit dans les mains d'Eloi briller la croix sacrée;
Cette vue a soudain suspendu ses terreurs.
Pressant contre son sein l'image vénérée,
De la divine étreinte elle sent les douceurs.
Son visage a brillé d'une pure allégresse;
L'amour de Dieu l'enflamme et l'agite et l'oppresse;
On l'entend soupirer après son dernier jour.
Mais de son fils chéri la jeunesse et l'amour
D'un tendre souvenir ont assailli son âme;
Elle veut vivre alors!... la maternelle flamme
Brûle encor dans son cœur. D'une mourante voix :
« Mon fils, si loin!... mon fils! Ah! qu'une seule fois
« Je puisse le revoir avant ma dernière heure!
« Que je l'embrasse encor, dit-elle, et que je meure! »

« Reine, répond Eloi, dans ce moment Clovis
« Du surcroît de tes maux a reçu la nouvelle;
« Le fidèle Thierry, dont tu connais le zèle,
« Des murs aurélians va ramener ton fils. »

Le front ceint de la mitre, accablé de vieillesse,
A pas lents s'avançait le pontife Odilon,
Ce pasteur vénéré dont le pauvre en détresse
Sans être secouru n'invoquait pas le nom.

Sur la foule à genoux qui l'entoure et le presse
Il implore du ciel la bénédiction.
Il porte dans ses mains le sacré viatique,
Des chrétiens expirants soutien consolateur.
Nantilde avec transport sur la table angélique
Par la communion s'unit à son Sauveur.

O vous! cercle touchant de vierges éplorées,
Nobles filles des Francs, ornement de sa cour,
De Nantilde en tout temps compagnes désirées,
Que ferez-vous sans elle au terrestre séjour?

Du divin sacrement la vertu souveraine
Au pouvoir de la mort semble arracher la reine.
« Chères filles, dit-elle, ah! ne me pleurez pas;
« Mon Dieu m'appelle à lui... Bénissez mon trépas.
« Puissé-je vous revoir en l'éternelle vie...!
« Toi que le même sang unissait avec moi,
« Viens... reçois le dépôt que mon cœur te confie,
« Femme de Grimoald... Bertrade, approche-toi.
« Je remets en tes mains mes jeunes orphelines;
« Qu'elles marchent toujours dans les routes divines;
« Daignez les y guider, ô vénérable Eloi!»

Les filles de Nantilde, à ces tendres accents,
Ne peuvent contenir leurs sanglots déchirants;
L'une d'elles surtout, par sa douleur navrée

De la reine en pleurant tient la main révérée.
Le désespoir est peint dans ses tendres regards;
Pâle comme Nantilde et les cheveux épars,
On la croirait comme elle à son heure dernière.
De parents inconnus cette jeune étrangère
A reçu la naissance aux rivages bretons.
L'infortune ici-bas dut être son partage :
Les Pirates danois, terreur des Rois saxons,
L'avaient dès son berceau réduite en esclavage.
Tel on voit de nos jours le Maure algérien [1]
Aborder quelquefois aux plages d'Italie,
Ravir le laboureur ou le pâtre chrétien
Et le charger de fers aux plaines de Libye.
Mais Dieu guidait l'esclave à qui, dans ses décrets,
Il avait destiné le sceptre des Français.
Dans les bras caressants de la reine Nantilde
Elle fut baptisée, et le nom de Batilde
Qui lui fut conféré devint de jour en jour
De mille infortunés l'espérance et l'amour.
Une beauté céleste est son moindre avantage;
Aux soins compatissants exerçant son jeune âge,
La reine par ses mains répandait ses bienfaits;
Les soucis dévorants, les pensers inquiets,
Compagnons assidus des couronnes mondaines,

Trop souvent de Nantilde assombrissaient les jours.
Et sa jeune orpheline en suspendait le cours.
Par les soins les plus doux elle charmait ses peines.

Les regards sur la reine attachés fixement,
Batilde est à genoux, oppressée, éperdue;
D'une vive pitié Nantilde, à cette vue,
Sent au fond de son cœur l'aiguillon déchirant.
Elle appelle Bertrade et d'un pénible accent,
D'une mourante voix, sans cesse interrompue :
« O ma chère Bertrade !... Enfin l'heure est venue.
« Il faut nous séparer... Reçois mes derniers vœux :
« Batilde... tu le sais, n'a que moi sur la terre...
« Je te lègue en mourant cette fille si chère...
« Dirige-la, Bertrade, en ce monde... orageux.
« Batilde ! un voile épais entoure ta naissance;
« Mais le ciel protecteur veille ton innocence.
« O Bertrade ! ô Batilde ! unissez vos douleurs...
« Sur mon tombeau parfois venez verser des pleurs...
« A Clovis, avant peu, dans un saint hyménée,
« Une fille des Rois... joindra sa destinée.
« Batilde... approche-toi... Dieu protége Clovis...
« Dieu protége ma fille !... Éloi ! je les bénis...
« Bénissez-les pour moi... la force m'abandonne...
« L'éternité commence, et la mort... m'environne...

« Hélas!... il est trop tard... Clovis ne verra plus
« Sa mère... »
Après ces mots elle exhale son âme,
Et déjà dans le ciel, pour prix de ses vertus
Rejoint le chœur sacré des célestes tribus.
Le vénérable Éloi d'une divine flamme
A vu briller la reine en lui fermant les yeux;
Sur Batilde, à genoux, près du lit en prière,
S'étendent les rayons du nimbe glorieux.
Favorable présage! éclat miraculeux!
Bertrade a tressailli. La céleste lumière
Éblouit tour à tour les yeux des jeunes sœurs,
Qui toutes, confondant leurs sanglots et leurs pleurs,
Atteignent en tremblant cette fatale porte
Qui ne s'ouvrira plus qu'aux funèbres accents.
Nantilde ne vit plus; fuyez, jeune cohorte,
Frappez, frappez les airs de vos cris gémissants.
Près du lit qui contient sa dépouille mortelle.
Un autel consacré par la reine des Francs
S'élève à la lueur des flambeaux pâlissants.
Dans ce pieux réduit, où la croix étincelle,
On distingue les traits de la Vierge immortelle,
Les yeux baignés de pleurs et le sein déchiré
A l'aspect des tourments de son Fils adoré.

Batilde est à ses pieds et semble inanimée.
« O vierge des douleurs, dit Bertrade alarmée,
« De tous les affligés appui consolateur,
« De la douce orpheline ah! soutiens la constance.
« Batilde, il est trop vrai que pour notre malheur
« Sur la terre pour nous il n'est plus d'espérance;
« Mais la reine triomphe au séjour du bonheur,
« Et du haut de son trône, oui, j'en ai l'espérance,
« Elle abaisse sur toi ses regards maternels;
« Crains de la contrister aux parvis éternels. »
Éloi joint à ces mots son conseil salutaire :
« Oui, ma fille, reprends ta force et tes esprits;
« De Nantilde accomplis la volonté dernière;
« De ses pieux secrets jeune dépositaire,
« Ses trésors, dès longtemps, en tes mains sont remis.
« Des pauvres orphelins livre-moi l'héritage.
« Bientôt aux courtisans les portes vont s'ouvrir;
« La pompe et les grandeurs, tel est l'antique usage,
« Ne quittent point les rois à leur dernier soupir.
« Suivant leurs dignités les grands vont accourir
« A la reine au tombeau rendre un dernier hommage.
« Ce n'est point, tu le sais, sous de riches habits
« Que je dois leur offrir la mère de Clovis.
« Hâte-toi; que la serge et le voile modeste

« Des épouses du Christ ornements consacrés[1],
« Décorent par tes soins ces restes vénérés.
« Reviens enfin, reviens de ton trouble funeste;
« Nantilde te sourit de la voûte céleste. »

Il dit, le saint pasteur : à ces pieux accents
Batilde a retrouvé l'usage de ses sens;
Elle marche à l'autel, et d'une main tremblante,
Sur Bertrade appuyant sa tête défaillante,
Elle ouvre avec effort le réduit précieux.
Des plus douces vertus sainte et dernière preuve !
Du monument sacré les flancs mystérieux
Recélaient les trésors du pauvre et de la veuve.
Auprès des voiles saints, là, brillaient réunis
L'or et les diamants, les perles, les rubis,
De l'épouse des rois parure étincelante.

Pour la dernière fois sur ces atours brillants
Batilde jette encor des yeux reconnaissants.
Dans ces jours de désastre où son enfance errante
Languissait dans les fers du vainqueur d'Albion,
La reine qui voulut lui tenir lieu de mère
Au sein de ces trésors a puisé sa rançon.
Aussi de quelle ardeur et pieuse et sincère
Elle dépose tout aux pieds du saint Eloi.
De ces vains ornements il doit régler l'emploi :

Par eux deux mille enfants ravis à la misère,
En des asiles saints consacrés au Seigneur,
Y vivront à l'abri du vice et du malheur.
De Nantilde telle est la volonté dernière[6].

Batilde a déployé les vêtements sacrés,
De la reine des Francs parure funéraire,
Et de ses propres mains dès longtemps préparés.
Des pleurs les plus amers elle les baigne encore.
Le jour a disparu. De la cloche sonore
On entend dans les airs le son triste et fatal,
Du trépas de nos rois sombre et premier signal[7].
La funeste nouvelle est partout répandue.
Les femmes dont la vie est consacrée aux morts
S'avancent en priant. Bathilde à cette vue
Ne peut plus contenir ses douloureux transports;
Sur le corps de la reine elle tombe éperdue.

De la tendre amitié lui prodiguant les soins,
Hors du triste réduit Bertrade enfin l'entraîne.
« Fuyons, a-t-elle dit, les profanes témoins.
« Fuyons; mais je te jure, auguste et sainte Reine,
« De veiller sur ta fille en tout temps, en tous lieux,
« Et de la protéger en ce monde orageux. »

Le bronze de la mort retentit et redouble;
De Clovis qui s'approche il augmente le trouble.

Léger le reconnaît en pâlissant d'effroi ;
Il modère, il suspend celui du jeune roi.
« Peut-être, lui dit-il, voisin du monastère,
« La cloche qu'on entend appelle à la prière. »
Le fils espère encor... Thierry, sur son coursier,
Dans l'enceinte royale est entré le premier.
Il annonce Clovis. Sortis de leur barrière,
Les saints religieux, compagnons des tombeaux,
S'avancent précédés de résineux flambeaux ;
Et leurs mornes regards s'attachent à la terre.
« C'en est fait, dit Clovis, ah ! je n'ai plus de mère ! »

Après un long détour sous les arbres épais,
Ils pénètrent enfin dans les cours du palais :
Du coursier haletant Clovis se précipite.
Malgré le poids des ans, le vénérable Eloi
Hâtait ses faibles pas au-devant de son roi.
Il voudrait lui parler, il soupire, il hésite...
Ses larmes à Clovis confirment son malheur.
Clovis n'en verse point. Son âme est interdite ;
Ses sanglots étouffés, sa mortelle pâleur
Accusent seulement l'excès de sa douleur.

Eloi tombe à genoux, et sa voix solennelle
Implore du Très-Haut le secours souverain.
Vers le ciel élevant et sa voix et sa main,

« La reine est là, Clovis! peux-tu gémir sur elle?
« Du fardeau des douleurs son corps est délivré;
« Sur sa tête j'ai vu l'auréole immortelle;
« Invoque-la plutôt au séjour éthéré. »
Pour le désolé roi cette image a des charmes.
Il lève en soupirant son front décoloré,
Et de ses yeux éteints tombent de grosses larmes.
Oh! du pouvoir des pleurs effet puissant et doux!
Plus calme, il écoutait le pontife à genoux.
La vive foi des saints, qui parle par sa bouche,
Sous leurs plus doux aspects présente tour à tour
Les préceptes divins d'espérance et d'amour.
Clovis rompt à sa voix son silence farouche :
« Mon Père, lui dit-il, oui, tes pieux accents
« Déjà seraient vainqueurs du trouble de mes sens;
« Peut-être j'envierais le bonheur de ma mère,
« Goûtant au sein de Dieu la victoire et la paix,
« Si d'un juste remords les aiguillons secrets
« De mon cœur ulcéré n'irritaient la misère.
« Mais, tu le sais, Nantilde, à son dernier moment,
« De sa mourante voix m'appelait vainement;
« Je n'ai point recueilli ses dernières prières,
« Ni ses embrassements, ni son dernier soupir;
« Dans un triste abandon Nantilde a dû mourir.

« De la religion les dogmes tutélaires,
« Que j'ai trop méconnus..., ne peuvent adoucir,
« Doivent accroître encor mon juste repentir.
« La mort! la mort! mon Père, est le bien qui me reste!
« — O Nantilde! qu'entends-je? En la bonté céleste,
« Que jamais dans tes maux tu n'imploras en vain,
« Ton fils ne trouve pas un refuge certain
« Contre l'égarement d'un désespoir funeste!...
« Rétracte ce blasphème, ô mon fils, ô mon roi!
« Poursuit le saint pasteur. Reviens, reviens à toi.
« Sans doute, il faut gémir sur ta trop longue absence;
« Mais tu fus moins coupable enfin que tu ne crois.
« De tes nombreux flatteurs l'enchanteresse voix,
« En voulant de ton cœur éloigner la souffrance,
« Du péril d'une mère a détourné les yeux.
« Hélas! Nantilde aussi conspirait avec eux,
« Heureuse d'épargner à ta tendre jeunesse
« De ses longues douleurs le tableau déchirant.
« Ecarte donc, ô Roi! tout soupçon accablant;
« Nantilde n'a jamais douté de ta tendresse:
« De sa lèvre glacée, en prononçant ton nom,
« Elle m'a confié sa bénédiction. »
Aux genoux du vieillard Clovis alors s'incline:
« O toi! jeune héritier de l'empire des lis!

« Pour Nantilde ta mère ici je te bénis.
« Comme elle, puisses-tu de la faveur divine
« Attirer sur les Francs les trésors précieux !
« Puisses-tu, sur les pas d'une reine chérie,
« Pour le bonheur du peuple avancer dans la vie,
« Et ne régner enfin que pour gagner les cieux ! »
Sur les lèvres du saint fixant un œil avide,
Clovis croit de sa mère écouter les avis :
« Oui, ma mère, entends-moi : tes vœux seront remplis;
« Dans les nobles sentiers que ton ombre me guide ! »
A ces mots, le cœur plein de vertueux projets,
Il implore à genoux la divine assistance,
Au Rédempteur souffrant il offre sa souffrance;
La fervente prière adoucit ses regrets;
La fraîcheur du sommeil a coulé dans ses veines.
Un calme irrésistible aux charmes tout-puissants
Assoupit son esprit, sa douleur et ses sens.
Baume des malheureux ! Sommeil, oubli des peines !
Verse, verse sur lui tes pavots bienfaisants.
Le superbe Ebroïn, sur les pas de son maître,
A devancé la cour aux murs de Saint-Denis;
Du palais solitaire il parcourt les réduits;
Au tombeau de Nantilde il croit devoir paraître.
Cet hommage imposteur du roi sera connu.

Dans l'église à grand bruit l'hypocrite pénètre :
Quel spectacle touchant! Lui-même en est ému :
Sous le modeste habit des vierges du Seigneur
La mère de Clovis se présente à sa vue.
Dans son dernier asile il la voit étendue.
Elle tient dans ses mains la croix du Rédempteur.
A l'ardente clarté qui partout l'environne
Ebroïn, à ses pieds, voit briller sa couronne.
D'Aldegonde sa femme il aperçoit la sœur,
Bertrade... Le remords aussitôt l'aiguillonne,
Bertrade aussi le voit et tressaille d'horreur...
Sa vue a ranimé ses angoisses cruelles.
Elle s'est détournée et des pleurs de douleur
En pensant à son fils... roulent dans ses prunelles.
Sur le marbre à genoux, en longs habits de deuil,
De la reine des Francs les compagnes fidèles
Modulent de la mort les hymnes solennelles,
Et de l'onde sacrée arrosent le cercueil.
Par la cendre souillée, une blanche tunique *,
Un voile à larges plis forment leurs vêtements.
O vierges ! de la mort suspendez le cantique;
Nantilde dans le ciel sourit à vos accents.
Le pervers Ebroïn du triste sarcophage
Bientôt avec froideur a détourné les yeux ;

Sur les chastes beautés au printemps de leur âge
Il jette des regards profanes, curieux.
Dans leur cercle modeste il aperçoit Batilde.
Déjà, plus d'une fois, admirant ses attraits;
Il l'avait enviée à la cour de Nantilde.
Nantilde enfin n'est plus; sans appui désormais
Qui pourrait contre lui défendre l'orpheline?
A l'ombre du cercueil où la vierge gémit,
Il admire sa grâce et sa beauté divine :
Notre ennemi commun, Satan, ainsi sourit
Sur les rois calcinés de l'infernal abîme
Quand il voit les humains dans le sentier du crime.

Le bronze a signalé la moitié de la nuit
Et tandis que Clovis péniblement sommeille
De Léger et d'Eloi dans le palais sans bruit
La fidèle amitié seule auprès de lui veille;
L'amitié, dont le charme et les égales lois
Pénètrent rarement dans le palais des rois :
Mais le fils de Nantilde est fait pour la connaître.
Le vertueux Léger dont son cœur a fait choix
Autant que la vertu chérit son jeune maître :
Nous l'avons entendu, sans trouble, sans effroi,
Dénoncer d'Ebroïn hautement l'injustice :
« Hier encor, dit-il au vénérable Eloi,

« Saisissant le moment qui m'a semblé propice,
« Quand Clovis sur son règne interrogea ma foi,
« J'ai dû lui dévoiler les nombreux artifices
« Du maire du palais justement abhorré;
« Je n'ai point ménagé les courtisans complices.
« Clovis par mes avis devrait être éclairé;
« Mais d'indignes flatteurs à toute heure entouré
« Il n'entend que du maire exalter les services;
« Archambault, disent-ils, lui légua ses talents;
« Avec non moins de gloire, il a plus d'énergie;
« Il chérit le monarque, il défend la patrie,
« Et dans l'obéissance il retient mieux les grands. »
« Sur le front cuirassé de ces vils courtisans,
« Clovis de la candeur pure et vivante image,
« Pouvait-il démêler leurs secrets sentiments. »
Du vertueux Léger tel était le langage;
C'est ainsi qu'au vieillard à voix basse il parlait.
Tandis qu'à la lueur d'une lampe inégale,
Appuyé sur le bord de sa couche royale,
Le jeune souverain profondément dormait
« Mon fils, répond Eloi, j'ai vu former en France
« Des maires du palais l'orgueilleuse puissance :
« Dagobert, jeune encore, aux portes du tombeau,
« Alarmé sur le sort de ses fils au berceau,

« L'institua lui-même. O paternel délire !
« Il croyait de ses fils assurer mieux l'empire.
« Le premier choix tomba sur l'illustre Archambault.
« Archambault, que le sang unissait à nos princes,
« Des maires du palais nous fit chérir l'emploi ;
« Sous ce titre, dix ans il régit nos provinces
« En vrai père du peuple et tuteur de son roi.
« Fallait-il qu'Archambault, au terme inévitable,
« Pour le malheur commun méconnût Ebroïn !
« Moi, dans ce jour fatal, pénétrant ses desseins,
« Je vis trop clairement sa soif insatiable
« D'arriver au pouvoir absolu, souverain.
« L'imprudent Grimoald fut bien moins redoutable
« Quand l'amour paternel égarant sa raison,
« Malgré les droits sacrés des princes de Neustrie,
« Lui fit placer son fils au trône d'Austrasie.
« En dangereux détours Ebroïn plus fécond
« A fait avec le crime un pacte formidable.
« Fourbe dans le péril, actif, infatigable,
« Il joint le cœur du tigre à l'ardeur du lion.
« Près du grand Archambault, son astuce profonde
« Affectant les vertus qu'il lui voyait chérir
« Lui mérita la main de sa fille Aldegonde.
« Et tu sais trop comment il a su l'éblouir.

« Flatter, tromper Clovis était moins difficile,
« On ne le vit aussi que trop y réussir
« Par les tendres dehors d'une bonté facile;
« Sur les devoirs des rois il cherche à l'étourdir :
« De piéges séducteurs entourant son jeune âge,
« Aux regards de son peuple il cherche à l'avilir.
« D'un char efféminé le pesant attelage *
« Le promène à pas lents dans les murs de Paris.
« L'avenir, ô mon fils, me remplit d'épouvante;
« Ebroïn veut régner, il n'importe à quel prix.
« Des maires du palais l'influence puissante
« Sape en ses fondements la race de Clovis.
« Ebroïn à lui seul l'aurait déjà détruite,
« Sans l'antique respect qu'inspire un si beau sang,
« Et si de Grimoald l'exemple trop récent
« Ne retardait encor ce qu'Ebroïn médite.
« Non, tu ne connais pas ton orgueilleux rival,
« Et combien à Clovis il peut être fatal!
« Clovis n'aura sous lui qu'une ombre de couronne;
« Ou si la gloire un jour vient embraser son cœur,
« Ebroïn osera l'attaquer sur son trône;
« Il n'épargnera rien. — Démasquant sa noirceur,
« On le verra des morts évoquer la poussière,
« Opposer à son maître ou quelque faux Clotaire,

« Ou quelque autre Clovis au trépas échappés ;
« Le présenter lui-même aux peuples détrompés
« Pour lancer en son nom les brandons de la guerre.
« — Ainsi donc, interrompt le généreux Léger,
« Ou faible, ou courageux, Clovis est en danger ?
« Je savais d'Ebroïn l'humeur sombre et chagrine ;
« Que son ambition tout entier le domine ;
« Tu m'as vu détester son nom et son pouvoir ;
« Mais, je dois l'avouer, je n'ai point su prévoir
« Qu'il pût jamais du roi méditer la ruine.
« Nous lui devons, mon père, un salutaire avis.
« Mon fils, dit le vieillard, il faut encore attendre.
« Sous le masque trompeur qu'Ebroïn sait trop prendre,
« Il a du jeune roi captivé les esprits.
« Irons-nous, l'accablant d'un funeste présage,
« Lui parler d'un péril à ses yeux incertain :
« Ebroïn de son cœur a trouvé le chemin,
« Il sait lui faire aimer un brillant esclavage ;
« Comme Ebroïn, mon fils, ne précipitons rien,
« Il faut par la prudence assurer la victoire.
« Si le jeune monarque est porté vers le bien,
« Nous saurons lui frayer la route de la gloire. »
Loin des yeux de Clovis le doux sommeil a fui,
Et des larmes encore inondent sa paupière.

Le vieillard et Léger s'avancent près de lui.
« D'un songe, leur dit-il, illusion trop chère !
« O funeste réveil qui m'arrache à ma mère !
« A peine je fermais mes yeux appesantis,
« Son fantôme adoré près de moi s'est assis.
« Dans un profond silence elle était là, mon père ;
« Sous un voile de lin son front resplendissait,
« Et l'œil baigné de pleurs, elle me regardait...
« Ma mère, lui disais-je, ah ! d'où viennent ces larmes ?
« Pourquoi n'entends-je pas ta consolante voix ?
« De mon cœur affligé dissipe les alarmes.
« Elle m'a répondu : Mon fils, je te revois !
« Je ne l'attendais plus, ce moment plein de charmes,
« Avant le dernier jour que t'a marqué le ciel ;
« Il m'a fallu, mon fils, abandonner la terre
« Sans pouvoir te presser sur le sein maternel ;
« Tu n'as point entendu ma parole dernière,
« Et je t'ai vu depuis, sous le poids des remords ;
« Tes larmes, tes regrets, les douloureux transports
« Ont contristé mon âme au séjour de lumière,
« O mon fils ! c'est pourquoi je répandais des pleurs...
« Mais la mort a pour nous suspendu ses rigueurs
« Et mon âme a repris cette forme mortelle.
« A la vertu, Clovis, ah ! sois toujours fidèle.

« Je viens te confirmer les paroles d'Éloi :
« Je te bénis, mon fils ! mon fils, écoute-moi :
« *Ma tombe en tous les temps te sera favorable.*
« Soudain l'épaisse nuit m'environne et m'accable,
« Je vois au sein de l'ombre une trace de feux,
« Dont les pâles rayons s'élevant de la terre
« Remontaient plus brillants vers la voûte des cieux.
« Dans l'espoir consolant de voir encor ma mère,
« Je fixais ardemment cet éclat radieux,
« Quand un réveil trop prompt a dessillé mes yeux. »
Les regards attachés sur la voûte éternelle,
Ainsi parle Clovis. Vers l'ombre maternelle
Il élevait encor ses suppliantes mains.
Son visage brillait d'une beauté nouvelle,
Surnaturel effet de l'approche des saints.
Le généreux Léger tressaille à cette vue;
Son cœur est agité de tendresse et d'effroi,
Et d'un pieux respect l'influence inconnue
Le fait tomber en pleurs aux genoux de son roi.
Clovis reste muet; mais le pontife Éloi
Dans sa mélancolique et brûlante prunelle
Du céleste foyer reconnut l'étincelle.
Il pressentit dès lors que du second Clovis
Les destins ici-bas seraient bientôt remplis [10].

« O mon fils, dit Eloi, l'ombre nous favorise :
« Je te vois animé d'un courage nouveau,
« Et le palais des rois communique à l'église
« Où Nantilde elle-même érigea son tombeau.
« J'y guiderai tes pas; une mère adorée
« A voulu ramener le calme dans ton sein.
« Viens, ô mon fils ! suis-moi. De la guimpe sacrée,
« De la modeste serge et du voile de lin
« Tu verras cette reine au tombeau décorée,
« Et c'est ainsi qu'un songe à tes yeux l'a montrée. »
Aux accents du vieillard, le jeune roi des Francs
Par de nombreux détours le suit à pas tremblants.
Léger les précédait. Des lampes suspendues
Eclairaient du palais les secrètes issues :
A la pâle lueur des vacillants rayons
Ils passent lentement sous des arcades sombres;
Une porte de fer a gémi sur ses gonds,
Mille flambeaux ardents ont dissipé les ombres ;
Ils sont au sarcophage, et de trouble éperdu
Clovis tombe à genoux. Sa longue chevelure,
Du monarque des Francs distinctive parure,
Retombe en voile d'or sur son front abattu.
Bertrade, cependant, et la jeune Batilde,
De l'amour filial respectant les transports,

Pour la première fois s'éloignent de Nantilde.
De son abattement Clovis s'éveille alors;
Il ose dans sa tombe envisager sa mère.
Un doux sommeil paraît avoir clos sa paupière,
Et la béatitude est empreinte en ses traits.
Clovis à cet aspect de nouveau s'agenouille;
Il baigne de ses pleurs la mortelle dépouille
Que le froid monument va couvrir à jamais.
  Cette église fameuse, en miracles fertile [11],
Où reposait le corps de l'apôtre gaulois,
Séparait seule, alors, le monastique asile
Du palais somptueux où résidaient les rois.
L'opulent Dagobert de sa tombe sacrée
Se plut à décorer les célèbres parois.
Un lourd balustre d'or en défendait l'entrée.
Ce riche monument est le travail d'Eloi.
  Avant que Jésus-Christ l'engageât sous sa loi,
Le saint sur les métaux exerçait sa science;
Il brillait chez les rois par sa magnificence.
Le pieux courtisan, favorisé du ciel,
En faveur des humains plongés dans la souffrance
Abjura pour lui-même un luxe criminel ·
Au lieu des franges d'or, des riches draperies,
Des ceintures au champ semé de pierreries,

Il joignit le cilice aux habits de l'autel.
Brûlant d'amour de Dieu, jusqu'aux rives lointaines,
Au pauvre il assigna ces richesses mondaines,
Et n'employa, depuis, son art industrieux
Qu'à décorer des saints les restes précieux.

Depuis qu'en son tombeau Nantilde est descendue,
Clovis a déserté les murs de son palais.
De tous les courtisans il évite la vue.
Pour mieux faire éclater son deuil et ses regrets,
Il a franchi le seuil du pieux monastère,
Et la même cellule où tant de fois son père
Déposa la couronne au pied du crucifix,
Reçoit, après quinze ans, les larmes de Clovis.
Mais quand s'éteint du jour la clarté radieuse,
A l'heure où les chrétiens, en leur ardeur pieuse,
S'éloignent à regret des célèbres parvis
Consacrés par son père au glorieux Denis,
Le roi, fils de Nantilde, accablé de tristesse,
Descend avec Léger les degrés inégaux
Dont les étroits détours conduisent aux tombeaux.

Dans ce réduit sacré tout parle à sa tendresse :
Ici gît Archambault auprès de Dagobert [12],
Archambault ! surnommé père de la patrie,
Qui du peuple en mourant emporta les regrets.

Ici par une simple et juste allégorie,
Le marbre, de ce sage en rappelant les traits,
Caractérise aussi les vertus dans le monde ;
De sa main libérale une source féconde
S'échappe et se répand en abondants épis ;
Dans son calme regard se peint la bienfaisance ;
Il tient dans l'autre main l'équitable balance
Et le glaive vengeur, attributs de Thémis.
D'un chien aux crins flottants la symbolique image
Atteste qu'Archambault fut fidèle à ses rois.
« Toi qui si tendrement élevas mon jeune âge,
« Dit Clovis à sa vue, ah ! jamais sous tes lois,
« Je n'eusse en son péril abandonné ma mère ! »
Du tombeau de Nantilde il s'approche à ces mots :
Son cœur était rempli d'une douleur amère,
Et de nouveau les pleurs coulent à longs ruisseaux.
Nantilde dès longtemps à la mort préparée,
Érigea dans ce lieu son monument fatal [12].
Sur sa tombe, à genoux, on la voit éplorée ;
Son sceptre, sa couronne et son manteau royal
Ensemble confondus, reposent auprès d'elle.
La croix du Rédempteur dans ses mains étincelle.
Ses regards élevés vers le séjour divin
Expriment le désir d'en franchir le chemin.

Dans le cercle épineux dont elle est entourée,
Emblème trop frappant des terrestres grandeurs,
Brille cette légende à la trace dorée :
« *On n'est que dans le ciel à l'abri des douleurs.* »

Au milieu de l'église une lampe appendue
Jetait sur les tombeaux une pâle lueur ;
Clovis avec amour contemple sa statue,
Où le prestige heureux d'un art consolateur
Offre fidèlement une mère à sa vue.
Il savoure à longs traits cette ombre de bonheur ;
Il semble que déjà propice à sa faiblesse,
La tombe de Nantilde acquitte sa promesse.

En face de Nantilde et non loin de l'autel,
Clovis voit s'élever le marbre paternel.
Que ton silence, ô mort ! est rempli d'éloquence !
Ce tombeau l'attendrit et l'instruit à la fois.
Un Gaulois renommé dans ces temps d'ignorance [14]
Exerça son ciseau sur les quatre parois.

Sur la première on voit la Mort à l'œil farouche,
Au squelette hideux, à l'homicide faulx,
Planer sur Dagobert étendu dans sa couche
Et lui ceindre le front de ses mortels pavots :
Le monarque n'est plus : Nantilde défaillante
Paraît prête à le suivre en son dernier séjour,

Tandis que devant elle Archambault lui présente
Clovis, enfant chéri d'un conjugal amour.
Près du funèbre lit, où triomphe la Parque,
On voit le sage Eloi, si chéri du monarque ;
L'illustre saint Arnould, qui de ses jeunes ans
Réprima tant de fois la bouillante furie.
O magnanime Arnould ! dans peu tes descendants [13]
De ton royal pupille accablant les enfants
Arracheront le sceptre à leur race affaiblie.

Sur une autre paroi l'artiste ingénieux
A su représenter l'élément orageux,
Dont les flots courroucés élancés vers la nue
Menacent d'engloutir un fragile bateau.
L'ombre de Dagobert y repose abattue.
On distingue son front ceint du royal bandeau,
Un sceptre est dans ses mains... Inutile fardeau !...
La barque sur la mer si fertile en naufrage
Figure d'ici-bas le dangereux voyage.
Dans le sein nébuleux des humides brouillards,
Sept Anges foudroyés, noirs esprits de ténèbres,
Aux ongles enflammés, aux horribles regards,
Obscurcissent les cieux de lenrs ailes funèbres.
Ces monstres ont franchi l'abîme des enfers ;
Leur vol a soulevé le vaste sein des mers,

Du monarque des Francs ils se disputent l'âme
Qu'ils voudraient entraîner dans le gouffre de flamme.
Mais sur leur tête on voit l'Archange des combats,
Au glaive flamboyant, à l'invincible bras,
Michel, soutien du juste, aux pervers redoutable;
Il va franchir les cieux. L'apôtre vénérable
Dont le sang a coulé pour convertir les Francs,
Denis qui chaque jour, dans sa tombe sacrée,
Reçut de Dagobert et les vœux et l'encens,
Descend avec Michel de la voûte éthérée.

La dernière paroi du monument royal
Offre encor Dagobert, sous sa forme mortelle.
L'Archange des combats dont l'épée étincelle
Plane en le menaçant sur le groupe infernal.
Du glaive flamboyant redoutant la poursuite,
Les sept Anges du crime accélèrent leur fuite.
Ils fendent à longs bras l'humide sein des flots;
Leur haleine de feu surnage sur les eaux :
Ils s'éloignent... Soudain la nacelle fragile,
Ne reçoit plus les coups de la vague indocile;
Et Jésus-Christ paraît assis au haut des cieux.
Il s'apprête à juger cette ombre couronnée;
La sévère justice étincelle en ses yeux.
Cette ombre, trop souvent au vice abandonnée,

Frissonne en attendant l'arrêt de l'Éternel...
Mais pour la soutenir en ce trouble funeste,
L'espérance descend de la voûte céleste ;
Tandis que dans les mains de l'arbitre immortel,
La douce piété, la foi, la pénitence,
Surtout la charité, font pencher la balance.
L'Eternel a pesé les vertus, les erreurs,
Et Dagobert admis aux divines faveurs,
Le front resplendissant d'une immortelle gloire,
Goûte au sein d'Abraham les fruits de la victoire.

FIN DU DEUXIÈME CHANT.

NOTES

[1] Des murs de Saint-Denis l'enceinte irrégulière...

La campagne ou territoire de Saint-Denis tire son nom du premier évêque de Paris, qui y reçut la palme du martyre. La ville de Saint-Denis est fort ancienne. Elle s'appelait autrefois *Franciade*, parce qu'elle fut, dit-on, le premier établissement des Francs dans cette partie de la Gaule. Elle est située à deux lieues de Paris. Il y avait une fameuse abbaye de Bénédictins, dont le roi Dagobert fut le fondateur. L'église est une des plus belles gothiques de France. Elle était devenue le lieu de la sépulture des rois. On ne se rappelle que trop les profanations exercées sur ces tombeaux. Les différents gouvernements qui se sont succédé depuis la République ont rendu cette église de Saint-Denis à sa primitive destination ; mais cette œuvre juste et expiatoire n'avait pas encore eu lieu quand l'auteur écrivait ceci.

Voici l'origine de l'abbaye de Saint-Denis : Le roi Dagobert, du vivant de son père Clotaire II, dans un mouvement de colère que sa jeunesse seule pouvait excuser, outragea saint Arnould, son gouverneur, d'une manière si coupable, que craignant le ressentiment de son père, il se retira dans une chapelle consacrée à saint Denis, où l'on croit qu'avaient été réunis les ossements du martyr. Cette chapelle avait droit d'asile pour les criminels. Le jeune Dagobert y resta plusieurs jours et y négocia la paix avec son père, par l'entremise de saint Arnould lui-même. En expiation du tort qu'il avait eu avec le saint, il fit par la suite bâtir dans ce lieu l'église et l'abbaye de Saint-Denis.

Dagobert, devenu roi, déploya beaucoup de bonnes et de mauvaises qualités. Il fit pénitence les dernières années de sa vie ; il est digne de louanges pour avoir rassemblé et révisé toutes les anciennes lois de la monarchie française. Il en fit un seul code clair et précis, ce qui mit beaucoup d'ordre et de facilité dans les opérations de la justice. Il fonda des monastères, dota des églises et encouragea les arts, qui de son temps commencèrent à

sortir de la nullité où, depuis la conquête des Gaules par les Francs, ils avaient été replongés. Enfin il est incontestable que le roi Dagobert fut en général un souverain fort au-dessus du siècle où il a vécu, et en particulier supérieur aussi à la plupart de ses sujets et ce n'est pas une preuve indifférente de la legèreté, formant le fond du caractère français, de voir ce prince éclairé devenu un objet de ridicule en des chansons prétendues nationales, aussi sottes qu'indécentes. La légèreté d'esprit est au reste faite pour produire l'injustice des jugements, et par conséquent l'ingratitude.

Le ressentiment national donne aussi lieu chez les Français à une autre espèce d'injustice, ou, si l'on veut, d'inconséquence : c'est celle de tourner en ridicule et même de chansonner les hommes qui ont fourni le plus de preuves envers eux de valeur, de génie militaire, ou même de bonheur. Exemple : la fameuse chanson de Marlborough, et, dans un autre genre, mais dans le même esprit, M. de la Palisse, etc., etc.

Dagobert mourut en 638, âgé seulement de 38 ans, et fut enterré à Saint-Denis.

[2] Nantilde son épouse, au terme de sa vie...

De toutes les femmes de Dagobert, Nantilde, mère de Clovis II, fut celle qui prit le plus d'empire sur son esprit et contribua le plus à le retirer de ses premiers dérèglements. L'histoire nous apprend que Dagobert, accablé d'infirmités et sentant sa mort prochaine, se fit porter à Saint-Denis, où il tint une assemblée des grands du royaume, auxquels il recommanda son fils Clovis, âgé de quatre ans et sa femme Nantilde, leur déclarant qu'après sa mort, il voulait que son fils régnât sous la tutelle et régence de cette reine, dont il connaissait la sagesse et les talents. Il les recommanda particulièrement à Archambault, qui, en sa qualité d'oncle du jeune roi, étant père de Nantilde, devenait son appui naturel. Archambault s'était, par ses lumières et sa probité, rendu digne de la confiance du roi. Nantilde gouverna et se conduisit surtout d'après ses conseils. Elle sut se concilier dans son administration l'estime des grands et l'amour des peuples. Elle mourut trop tôt pour le bonheur public et laissa la réputation d'une princesse également politique et vertueuse. Réunion bien rare!

La reine Nantilde mourut au palais de Clichy en 641, suivant Mézerai, *Abrégé chronologique etc.*, page 286.

[3] Éloi, de Dagobert le ministre fidèle.

Saint Éloi était déjà en grande faveur à la cour de Clotaire II,

dit le Grand. Il avait été connu de ce roi par son rare talent pour l'orfévrerie. Il mit le comble à sa réputation d'orfévre, par le trône d'or massif qu'il fit pour Dagobert. Il fut aussi chargé par ce roi de recouvrir de lames d'or et d'argent le tombeau de saint Denis.

Plusieurs historiens, étonnés d'un pareil luxe à cette époque, le révoquent en doute. D'autres n'y trouvent rien d'invraisemblable, parce que, dès ce temps, les Français avaient rapporté beaucoup de richesses de leurs campagnes en Italie. Ils commerçaient dans le Levant, et les pierres précieuses étaient fort en usage à la cour. L'art de l'orfévrerie était nouveau en France. Il était considéré comme un art libéral. Les parents d'Éloi, qui étaient des Gaulois assez distingués de la province du Limousin, l'envoyèrent apprendre le métier d'orfèvre comme on apprend aujourd'hui la sculpture et la peinture.

Ce fut par ses talents pour l'orfèvrerie, joints à une probité éclatante, que saint Éloi parvint, sous Dagobert, à la charge de monétaire ou ministre des finances. Il fut chargé de la refonte générale des monnaies qui avaient été fort altérées: il s'acquitta de cette opération délicate, à la satisfaction des peuples et du roi. Les pièces d'or et d'argent connues sous le nom de *Tremices de saint Éloi* furent en usage jusque sous la seconde race. La matière que le saint orfèvre y employa était extrêmement pure, ce qui la fit pendant longtemps préférer à toute autre monnaie.

Il y a deux hommes très-distincts dans saint Éloi; le saint et le ministre d'État : libéral, magnifique pour tout ce qui concernait l'éclat de la couronne et la splendeur des temples divins, il était pour lui-même un modèle de pénitence et d'économie. Il avait longtemps porté des ceintures d'or garnies de pierreries qui étaient en usage alors, avec la robe gauloise, dont se composait le costume des courtisans en temps de paix. Il se dépouilla de tous ces vains ornements en faveur des pauvres et des églises.

Ce saint est particulièrement révéré en France et autres lieux, par les orfévres, dont il est le patron, à cause de sa première profession, de laquelle il s'honora toujours ; il ne cessa point de s'en occuper jusque dans un âge fort avancé, et parvenu aux premières charges du royaume. Il est vrai qu'il n'en faisait alors qu'une occupation délassante et pieuse par son objet , n'employant plus son talent qu'à orner les châsses et les tombeaux des saints, les tabernacles et les autels, etc.

Saint Éloi pourrait aussi être considéré en France, ainsi qu'en tout autre pays, comme le patron et le modèle des bons ministres; car il combina toujours le bonheur des peuples avec la gloire du souverain. Sa charité était aussi ardente que sa politique était

éclairée. Sa maison était le rendez-vous des infirmes et des malheureux, qu'il se plaisait à nourrir et à servir de ses propres mains. S'il apprenait qu'il y avait dans certains pays des chrétiens esclaves, il envoyait les racheter de ses propres deniers. L'habile et saint ministre rendit aussi les plus grands services à Dagobert, sous le règne orageux de ce prince; de ce nombre fut la soumission de Judicaël, duc de l'Armorique et tributaire des rois de France. La conversion de ce prince par saint Éloi est le sujet de l'épisode du huitième chant.

Saint Éloi resta ministre des finances sous Clovis II, auprès duquel il fut toujours dans le plus grand crédit et honneur. Il semble qu'il dût contribuer au mariage de Clovis avec Batilde, par l'extrême attachement que cette reine lui porta toute sa vie. Saint Éloi fut parrain de Clotaire, preuve du degré de considération où il était à la cour de Clovis II son père. La religion l'enleva à la politique; il fut promu à la dignité d'évêque, n'étant encore que laïque. Suivant les auteurs de l'histoire de sa vie, il était déjà considéré comme un grand saint, parce qu'il avait fait beaucoup de miracles, tels que des guérisons de paralytiques, d'aveugles, etc. Dieu lui avait même évidemment conféré le don de prophétie: il annonça plusieurs événements politiques et prédit la mort de Dagobert, celle de Clovis II, et enfin le jour de la sienne, qui arriva à Noyon, ville de son évêché, l'an 659, quand il était âgé de soixante et onze ans.

Cet évêché était celui de Tournay, qui s'étendait jusqu'en Frise. Les contrées les plus septentrionales de ce pays étaient encore peuplées d'idolâtres. Saint Éloi en convertit un grand nombre. Quelques-uns veulent qu'il ait porté la lumière de l'Évangile jusqu'en Suède et en Danemark. Ce fait n'est pas prouvé. Tout porte, au contraire, à croire que le saint évêque ne quitta jamais le territoire des Gaules. Il fut nommé député avec saint Ouen, vers l'année 591, par les autres évêques, pour aller à Rome représenter l'Église Gallicane, dans le concile que le pape saint Martin avait provoqué contre les Monothélites. Mais le voyage n'eut pas lieu. On ne sait ce qui y mit obstacle.

Saint Éloi devenu évêque ne reparut plus à la cour que fort rarement, et toujours pour soutenir les intérêts de l'Eglise ou des peuples opprimés, ou des pauvres. On suppose que c'est dans un de ces voyages qu'il se trouve présent à la mort de la reine Nantilde.

Il paraît que l'éloquence, la haute et sublime charité, la saine politique, étaient les trois qualités dominantes du caractère de saint Éloi. Il existe une vie estimée et très-véridique de ce saint, écrite par le référendaire saint Ouen, son ami intime et

son disciple. L'éloquence de saint Éloi parut avec éclat dans le concile de Châlons-sur-Saône, qu'il fit assembler pour la deuxième fois, contre les Monothélites, ainsi que dans plusieurs écrits que le même saint Ouen a transmis à la postérité, en les rassemblant après la mort de saint Éloi, auquel il a survécu plus de vingt ans.

⁴ Tel on voit de nos jours le Maure algérien...

Les pirates barbaresques, particulièrement ceux d'Alger, débarquaient souvent, il n'y a pas encore longtemps, sur la plage de la Méditerranée, particulièrement sur celle qui fait partie des États du Pape et qui est connue sous le nom de *Maremmes pontificales*. Alors, malheur aux hommes, femmes, enfants, bestiaux, qui se trouvaient isolés ou en nombre inférieur en ces vastes déserts : ils étaient emmenés esclaves.

Dans l'année 1805, une quantité de pâtres et de laboureurs furent ainsi enlevés. Un pauvre père de famille nommé Moschetti, de la terre de Canino, propriété de la famille de l'auteur, depuis érigée en principauté de Canino et Musignano par les souverains pontifes Pie VII et Léon XII, avait été ainsi chargé de fers, avec bien d'autres compagnons d'infortune.

En l'an 1810, l'auteur de *Batilde* avec toute sa famille étant obligée de s'embarquer pour l'Amérique avec son illustre et persécuté chef Lucien Bonaparte, ils furent capturés à la hauteur de Cagliari par une frégate anglaise, qui porta ses prisonniers à Malte, où ils furent tous enfermés au fort *Ricasoli* d'abord, et de là transférés plus agréablement sans doute, mais toujours prisonniers au château de Saint-Antoine, séjour d'été des grands maîtres de l'Ordre.

Parmi les personnes qui se présentèrent à M. et à Mme Lucien, la reconnaissance n'a pu oublier le nom de M. Coxe, consul d'Amérique, qui, au milieu de tous les bons offices qu'il rendit journellement à la famille du sénateur proscrit, s'employa avec le plus heureux succès, à la prière de Mme Lucien Bonaparte, pour qu'il tâchât de faire délivrer le pauvre esclave de Canino. Cette grâce fut non-seulement accordée par le gouvernement algérien, mais, avec le dit Moschetti, tous les autres pâtres et laboureurs romains, au nombre de plus de trente, qui avaient été réduits en esclavage, furent renvoyés sans rançon à leur famille.

Il est juste d'ajouter que le dit Moschetti et ses compagnons se louaient beaucoup de l'humanité des Turcs envers eux, qui ne leur donnaient, disaient-ils, qu'un travail modéré, excepté cependant qu'un jour un de leurs compagnons ayant fait quelque chose

ou refusé d'obéir, on le fit attacher, comme un bœuf, à un char ou charrue ; mais c'était à titre de châtiment.

[5] Des épouses du Christ ornements consacrés...

Alors commençait à s'introduire l'usage d'enterrer les rois et les reines sous les habits de moines et religieuses.

[6] De Nantilde telle est la volonté dernière.

Cette fondation, ainsi que toutes les œuvres de charité attribuées à Nantilde dans le cours de ce poëme, ne peuvent paraître trop fortes, si l'on considère que Dagobert était le prince le plus riche de son temps, et que Nantilde, à sa mort, partagea tous ses trésors entre ses deux fils, dont l'un Sigebert, roi d'Austrasie, était fils d'une première femme. Dans ce partage, Nantilde prit le tiers des biens acquis par Dagobert, à titre de communauté ou d'héritière de son mari, suivant le titre huitième de la loi des Saxons et le vingt-neuvième de la loi Ripuaire. (Extrait des *Mémoires historiques des reines et régentes de France.*)

Nantilde mourut l'an 641. Elle fut inhumée à Saint-Denis auprès de son mari Dagobert. C'est le jour de la mort de cette reine que commence l'action du poëme.

[7] Du trépas de nos rois sombre et premier signal.

Il n'a d'abord été en usage de sonner les cloches qu'à la mort des rois, des reines, des princes etc., etc... successivement des personnes de distinction. Enfin cette pratique passa à toutes les classes en état de rendre les honneurs funèbres à leurs parents.

[8] Par la cendre souillée une blanche tunique...

Le blanc fut pendant longtemps et était encore à cette époque la couleur du deuil, comme il l'est encore chez plusieurs peuples. La cendre dont on se couvrait la tête et les vêtements, dans les premiers jours, indiquait le degré de parenté du défunt, ou l'affection plus ou moins forte qu'on lui portait. Il paraît que c'était un reste de coutume israélite.

[9] D'un char efféminé le pesant attelage...

Clovis II est le premier des rois Francs qui ait fait usage de

ces chars, jusqu'alors destinés aux seules reines, où, comme l'a si bien peint Boileau :

« Quatre bœufs attelés d'un pas tranquille et lent
« Promenaient dans Paris le monarque indolent ! »

On ne connaissait point encore en France l'art de dompter et de dresser les chevaux à traîner paisiblement des chars. Les premiers essais que l'on fit en ce genre furent avec des bœufs, la tranquillité et la pesanteur de ces animaux les rendant moins dangereux pour la promenade ou les voyages des reines et princesses. Les espèces de charrettes ou de voitures auxquelles on attelait les bœufs se nommaient *basternes*. Elles étaient originairement réservées pour les reines. Les rois de la première race ne se montraient jamais en public qu'à cheval ou à pied. (Extrait des *Histoires de France :* Mézerai, père Daniel, abbé Millot et autres).

Clovis II passe pour le premier des rois fainéants; suprématie peu honorable, sans doute; mais si l'on réfléchit que le prince n'avait que vingt-deux ans quand il mourut, il sera permis de supposer qu'en avançant en âge, il aurait déployé plus d'énergie, d'autant plus que, malgré sa jeunesse et la nullité des événements de son règne, Clovis II a laissé une réputation contestée, soit en bien, soit en mal. Certains historiens le peignent comme un prince livré à tous les vices; d'autres disent qu'il était plein de vertus douces et charitables. Il a même reçu de quelques-uns de ses panégyristes le nom de *père du peuple*, parce que, dans un temps de disette, il fit enlever les lames d'or et d'argent dont son père avait enrichi le tombeau de saint Denis et que de leur produit il fit nourrir les pauvres.

Si Clovis avait épuisé toutes les autres ressources d'un luxe superflu, c'était sans doute une belle manière d'honorer le saint. Cependant l'action de Clovis, de dépouiller le tombeau objet de vénération des Francs et des Gaulois, n'a pu être approuvée de tout le monde. Plusieurs moines de l'abbaye l'ont traité à ce sujet de sacrilége, et l'on ne peut, religieusement parlant, se mettre au nombre de ses approbateurs, qu'en supposant que les besoins des pauvres étaient pressants et qu'il n'existait pas d'autre moyen de les secourir. Un prince chrétien ne doit se porter à dépouiller les églises, pour les motifs même les plus honorables, qu'après s'être imposé à lui-même les privations du luxe qui ne sont point nécessaires au lustre de sa couronne ; encore reste-t-il à décider si un prince religieux ne doit pas mettre plus de splendeur au culte et à l'ornement des temples de Dieu, que de magnificence dans sa personne royale.

Il résulte de cette diversité d'opinions sur Clovis II, que l'on a eu la liberté d'adopter celle qui a paru la plus vraisemblable. On a tâché de montrer ce jeune roi, dans le cours de ce poëme, sous un aspect doux, religieux, timide, charitable, plein de bonnes intentions; mais, conformément à l'histoire, on ne lui a pas fait faire de grandes actions; peut-être trouvera-t-on qu'il est plus difficile de répandre de l'intérêt sur un prince de ce caractère que sur un autre, qui, par ses qualités brillantes, se soutient dans l'esprit du lecteur par le poids de son propre mérite.

[10] Il pressentit dès lors que du second Clovis
Les destins ici-bas seraient bientôt remplis.

Le référendaire saint Ouen, ami de saint Éloi et écrivain de l'histoire de sa Vie, s'accorde, avec les autres auteurs de cette histoire, à attribuer à ce saint évêque le don de prophétie. Il rappelle spécialement celle qu'il fit de la mort prématurée de Clovis II, qui mourut en effet à l'âge de vingt-deux ans.

[11] Cette église fameuse en miracles fertile...

On sait la dévotion que les Français avaient autrefois au tombeau de saint Denis. La magnificence avec laquelle le roi Dagobert l'avait décoré ajoutait la curiosité à la vénération. Le tombeau, l'église et le trésor de Saint-Denis attirèrent longtemps beaucoup d'étrangers. Les historiens de la première race rapportent une très-grande quantité de miracles opéré à ce tombeau. Saint Denis est honoré comme le patron de la France; il fut le premier évêque de Paris. Son épiscopat fut scellé de son sang sous la domination des Romains dans les Gaules. Saint Denis y avait été envoyé pour prêcher l'Évangile environ l'an 245. Les historiens ne sont pas d'accord sur le nom du pape qui lui donna sa mission; les Bollandistes croient plus généralement que ce fut le pape saint Fabien, lequel fut lui-même martyrisé quelques années après saint Denis, c'est-à-dire vers l'an 250.

[12] Ici gît Archambault auprès de Dagobert...

Ce maire du palais fut enterré dans la sépulture des rois, honneur qui fut rendu au ministre habile et bienfaisant, à l'homme d'État religieux et juste, qui avait mérité le nom de *Père de la patrie*. Les pauvres qu'il avait affranchis de plusieurs impôts oné-

reux et comblés de bienfaits, suivirent n foule ses obsèques en les honorant des cris de leur douleur. La reine Nantilde était sœur d'Archambault; ils étaient issus d'une ancienne famille de Francs qui avaient suivi le premier Clovis.

[13] Érigea dans ce lieu son monument fatal.

Nantilde fut inhumée dans l'église de Saint-Denis, auprès de son époux le roi Dagobert. Son tombeau et celui d'Archambault furent mutilés dans la révolution.

L'auteur de ce poëme n'a pu les voir, ce qui lui a permis de les composer en tâchant de ne pas s'éloigner du style des tombeaux gothiques.

[14] Un Gaulois renommé dans ces temps d'ignorance...

Le tombeau de Dagobert fut aussi enlevé de l'église de Saint-Denis à l'époque de la profanation de la sépulture de nos rois; mais il est du nombre des monuments que M. Le Noir a rassemblés avec autant de zèle que d'érudition et de goût dans l'ancien emplacement des Augustins. C'est dans ce lieu que l'auteur, alors fort jeune, a vu le tombeau de Dagobert.

Le père Montfaucon en a d'ailleurs fait la description : « C'est, dit-il, le plus ancien ouvrage de sculpture où les règles de l'art commencent à être senties. » A ce titre, le monument est national, outre la nationalité du roi dont il renferme les cendres.

Bien que cette composition soit assez justement critiquée, on s'est particulièrement plu à en décrire quelques parties auxquelles on n'a pas beaucoup ajouté et dont l'on s'est permis d'interpréter l'esprit.

Voici le texte original de Montfaucon, qui, outre son exacte description, eu a reproduit le dessin : « *Cette histoire*, dit-il (parlant de Dagobert), *est sculptée sur son sépulcre; pour en trouver la suite, il faut commencer par le bas et aller toujours en montant.* »

« *On voit d'abord, tout en bas, le roi Dagobert étendu mort,*
« *tenant les mains jointes, et, au-dessus de lui, l'inscription qui*
« *porte : Ci-gît* DAGOBERT Ier, *fondateur de céans, Roi l'an* 633
« *jusqu'en* 645. A la bande de dessus, on voit le roi Dagobert
« mourant, saint Denis qui l'exhorte. Après vient un arbre, pour
« marquer, à la mode ancienne, que ce qui suit n'a pas de liai-
« son avec la première représentation; après l'arbre, se voit une
« barque sur les flots de la mer, chargée de Diables qui tiennent

« l'âme du pauvre Dagobert, et au-dessus on lit cette inscription : *Saint Denis révèle à Jehan anachorète que l'âme de Dagobert est ainsi tourmentée.* A la bande au-dessus, on voit d'abord deux anges, ensuite saint Denis et saint Martin qui viennent sur les flots jusqu'à la barque, et arrachent l'âme de Dagobert des mains des Diables, dont quelques-uns tombent la tête la première dans les flots. L'inscription au-dessus est : *L'âme de Dagobert est délivrée par les mérites de saint Denis, de saint Martin et de saint Maurice.* Dans la bande de dessus, saint Denis, saint Martin et saint Maurice tiennent l'âme de Dagobert debout dans un drap ; ils ont un ange de chaque côté ; deux anges encensent cette âme. A la pointe en haut, saint Denis et saint Martin sont à genoux devant Abraham, et le prient de recevoir cette âme dans son sein. En bas, vis-à-vis de Dagobert étendu mort, est, d'un côté, la reine Nantilde, femme de Dagobert, et, de l'autre, le roi Clovis II, son fils. »

[15] **O magnanime Arnould, dans peu tes descendants...**

Saint Arnould fut précepteur de Dagobert. Comblé de crédit et d'honneurs, il embrassa l'état ecclésiastique, du consentement de la bienheureuse Docle sa femme. Il fut évêque de Metz, où il exerça dans tout leur lustre les vertus épiscopales. Il avait eu deux fils de son mariage, dont l'un, nommé Anchise, fut le père de Pepin d'Héristal, père de Charles Martel. La femme de cet Anchise fut sainte Beghe, fille du bienheureux Pepin de Lenden, lequel fut également nommé précepteur de Dagobert par le roi Clotaire II son père. Il est remarquable que l'un de ces précepteurs, saint Arnould, soit la souche paternelle des rois de la seconde race, et que l'autre précepteur, Pepin de Lenden, en soit la souche maternelle par sa fille Beghe, femme d'Anchise, fils de saint Arnould.

Plusieurs historiens de la première race disent que le grand Clovis était bisaïeul de saint Arnould. On prétend que cette opinion a été mise en avant pour flatter les rois de la seconde race, et particulièrement Charlemagne, qui s'honorait beaucoup de la parenté de saint Arnould, évêque de Metz. En effet, s'il était reconnu à cette époque que saint Arnould fut arrière-petit-fils de Clovis, il était aussi politique qu'honorable pour Charlemagne de faire valoir sa descendance directe de saint Arnould.

FIN DES NOTES DU DEUXIEME CHANT.

CHANT III

Chaste amour, qui préside au lien conjugal,
Sentiment doux et pur dont l'innocente flamme
Brûle avec la vertu dans un cœur virginal,
Pour mieux te célébrer, viens embraser mon âme!
Dis-moi comment Nantilde, au fond de son tombeau,
De l'hymen de son fils alluma le flambeau.
Hélas! il était dit que la mort implacable
Devait frapper Clovis au printemps de ses jours,
Et l'âme de Nantilde à son fils favorable
Veillait du haut des cieux sur des destins si courts.

Le jeune roi des Francs, à genoux sur la pierre,
Méditait de la mort les grandes vérités,
Et du pieux Léger la fervente prière
Implorait pour son roi les célestes bontés.
Du temple, tout à coup, la porte intérieure,
Dont le passage étroit communique au palais,
S'ébranle sur ses gonds... Dans la sainte demeure
Quelqu'un va pénétrer par ces détours secrets.
Clovis, sans être vu, voyait tout en silence.
D'abord, à pas tremblants une femme s'avance ;
Sur ses blancs vêtements un long voile de deuil
En plis mystérieux descendait jusqu'à terre.
Une esclave, à genoux, le front dans la poussière,
A la porte du temple en défendait le seuil.
Les yeux baignés de pleurs, Batilde (c'était elle)
De sa mère adoptive embrasse le cercueil.
Les soupirs, les regrets d'une amitié fidèle,
Tendres gémissements s'exhalaient de son cœur.
La vierge prosternée, en proie à sa douleur,
De larmes arrosait la sépulcrale pierre :
Les lampes qui brûlaient dans le sacré parvis
Répandaient sur son voile une oblique lumière ;
Mais sa rare beauté n'occupe point Clovis ;
Sur la douce orpheline, en attachant la vue,

Que ton âme, ô Clovis! est autrement émue!
En Batilde tu vois, en elle tu chéris
Cet amour tendre et vrai qu'elle porte à ta mère;
Un nuage de pleurs a voilé ta paupière;
Un double sentiment de pitié, de respect,
De ton cœur affligé s'empare à son aspect.
Ce front où la candeur s'unit à la noblesse,
Ce mélange touchant de pudeur, de tendresse,
Tout respire en Batilde une douce vertu;
Dans ses traits il n'est rien qui ne soit angélique;
Par nos peintres divins c'est ainsi qu'on a vu
Figurer les attraits de la Rose mystique.

Se croyant sans témoins parmi les froids tombeaux,
Batilde à ses regrets se livrait sans alarmes;
Clovis la contemplait en retenant ses larmes,
Craignant par ses soupirs de troubler son repos.
Quand tout à coup la vierge et s'arrête et tressaille,
Elle croit, non loin d'elle, entendre des sanglots;
Sur le plafond doré de la sainte muraille
D'une ombre elle a cru voir le reflet vacillant.
Elle se lève alors, le cœur glacé de crainte,
De sa fidèle esclave approche en frissonnant,
Et s'éloigne à grands pas de la divine enceinte.

Clovis, à son départ, se précipite en pleurs

Sur la pierre où la vierge exhalait ses douleurs.
« O Batilde ! en ce jour que tu me deviens chère !
« Quel amour pur et vrai tu portais à ma mère !
« Ma mère était la tienne... Et peut-être aujourd'hui
« Son funeste trépas te laisse sans appui. »
Il s'éloigne à ces mots du marbre funéraire :
Dans le cloître déjà tout est silencieux ;
En attendant l'instant marqué pour la prière,
Le tranquille sommeil a fermé tous les yeux.

Tandis que tout repose en l'enceinte sacrée,
Quel tumulte confus dans le palais des rois !
Les courtisans nombreux en assiégent l'entrée ;
Le roulement des chars, le bruit des palefrois,
De l'immense palais ébranlant les portiques,
Résonnent sourdement sous les voûtes gothiques.
Mais l'asile où Nantilde a terminé ses jours
Demeure inaccessible à ce bruyant concours ;
Sous les lois de Bertrade au grand monde étrangère
Les filles de la reine accompliront leur deuil.

Bien loin de partager la haine de son frère,
Qui voit avec plaisir au fond de son cercueil
La mère de Clovis à jamais disparue,
D'un sentiment contraire Alpaïde est émue ;
A la douleur du fils, objet de son amour,

S'associant de cœur, d'une peine inconnue
Elle est comme saisie en ce nouveau séjour.
Pour penser librement à celui qu'elle adore,
Elle craint, elle évite une importune cour.
Sa lyre harmonieuse et qui, la veille encore,
Sur l'aile du zéphir retentissait sonore,
Ne rend plus aujourd'hui que des sons languissants,
Pareils à ces plaintifs et sourds gémissements
Qu'exhalait d'Ossian la harpe délaissée,
Quand l'ombre de ses fils sur les ailes des vents
Aux rives de Morven s'offrait à sa pensée.
D'un accent doux et tendre Alpaïde exhalait
Des chants remplis d'amour et de mélancolie,
Que son cœur insensible autrefois dédaignait.
Une profonde, triste et vague rêverie
S'empare par degrés de son âme attendrie;
Quelques pleurs ont trahi le trouble de son sein
Et la lyre muette échappe de sa main.

Béroé l'entendit; cette esclave fidèle
Dont la belle Alpaïde a sucé la mamelle
A ses regards surpris apparaît aussitôt.
Sur elle en soupirant elle attache la vue
Et relevant sa lyre à ses pieds détendue,
« Ma fille, lui dit-elle, hélas! je le vois trop,

« Tu voudrais me cacher quelque peine secrète.
« Depuis que sur tes pas j'arrivai dans ces lieux,
« Je te vois oppressée, abattue, inquiète :
« Ah ! d'où naissent ces pleurs qui roulent dans tes yeux,
« Tes yeux où du génie étincelait la flamme ?
« Qui peut avoir troublé le calme de ton âme ?
« A te plaire assidu, l'essaim d'adorateurs
« Qu'un seul de tes regards de mille traits enflamme
« A ta porte aujourd'hui vainement te réclame ;
« Pourquoi te dérober aux hommages flatteurs ?
« J'ai d'abord respecté le secret de tes pleurs ;
« La jeunesse, disais-je, exempte d'artifices,
« Voisine de l'enfance, en a tous les caprices,
« Dans un bonheur extrême un rien vient la troubler,
« Et le moment d'après la voit se consoler.
« Tu persistes pourtant à répandre des larmes ;
« Je te vois négliger ta parure et tes charmes ;
« Ton teint même a perdu sa brillante fraîcheur ;
« Sur tes habits de deuil ta noire chevelure
« Négligemment éparse ajoute à ta pâleur.
« Ta lyre ne rend plus qu'un languissant murmure ;
« Je l'entends à tes pieds se briser sans honneur.
« O ma fille ! dis-moi, qui cause ta tristesse ? »
« — Sans craindre, ô Beroé ! d'alarmer ta tendresse,

« Ne puis-je donc, ma mère, un seul instant songer ?
« Si par hasard tu vois un nuage léger
« S'épandre sur mes traits, d'une horrible infortune
« On dirait que tes dieux ont menacé mes jours ;
« Je te vois arriver, et dans un long discours
« M'inspirer, en effet, une crainte importune.
« Véritable nourrice, en moi tu vois toujours,
« Le dirais-je ? une enfant encor par toi nourrie. »
Les bras levés au ciel, la rougeur sur le front,
Orgueil et cœur blessés, l'affranchie interrompt :
« O dieux puissants, qu'entends-je ! Ingrate trop chérie !
« Cruelle ! Est-ce bien toi qui viens de me parler ?
« Voilà donc aujourd'hui ce que je dois attendre ?
« Ton cœur est fatigué d'une amitié trop tendre,
« Et tu ne prétends plus me le dissimuler !
« Il ne me manque plus qu'être de toi haïe,
« Ah ! si je ne suis plus qu'un importun témoin,
« Toi, qu'une enfant par moi *servilement nourrie*,
« Il ne me reste plus qu'aller mourir bien loin...
« Mon lait non-seulement t'a conservé la vie,
« Mais ce fut encor moi qui d'un plus noble soin
« Cultivai ton esprit, enflammai ton génie.
« C'est moi, tu le sais bien, qui des Bardes gaulois,
« Les mortels renommés dont je suis descendue,

« T'ai transmis cette lyre où tes habiles doigts
« Secondent savamment les accords de ta voix.
« De cet illustre sang ta mère était issue ;
« Esclave comme moi, ses attraits enchanteurs
« Avaient de ses destins corrigé les horreurs.
« Tu devins orpheline en ta première enfance,
« Et ce titre toujours si fatal aux mortels,
« Dont les Bardes ont dit, dans leurs chants solennels,
« Tout enfant orphelin est né pour la souffrance,
« Dût-il un jour prétendre au pouvoir souverain,
« *Il n'évitera pas la sentence commune ;*
« *De ses larmes souvent il baignera son pain,*
« Ce titre ne t'a point attiré l'infortune ;
« Mon amour loin de toi détourna tout chagrin ;
« Et tu veux me cacher la cause de tes larmes ?
« Hélas ! je le vois bien, tes ans se sont accrus ;
« Les plus fières beautés le cèdent à tes charmes,
« Tes talents sont fameux ; mais tu ne m'aimes plus.
« Veux-tu donc me laisser en proie à mes alarmes ?
« Mais déjà je te vois implorer ton pardon ;
« Tu rougis d'avoir pu me cacher quelque chose ;
« Je vois la vérité de tes lèvres de rose
« Chercher à s'échapper... Ton cœur fut toujours bon.
« Va, je rétracte ici mon injuste soupçon.

« Parle... Parle, j'écoute... »

A ces mots, Alpaïde,
D'un accent à la fois triomphant et timide,
Révèle à Béroé que d'un tendre retour
Clovis enfin répond à son secret amour ;
Qu'elle n'en peut douter, qu'elle en a l'assurance.
Ce n'est plus un mystère aujourd'hui pour la cour ;
Vingt rivales beautés perdant toute espérance,
Quand l'orage grondait dans le ciel obscurci,
Sous le chêne ombragé qui leur servait d'abri,
Ont toutes vu Clovis, amant tendre et timide,
Sachant mal déguiser un si nouveau transport,
Ne voir, ne distinguer que la seule Alpaïde.
Par un coup imprévu si l'aile de la mort,
D'Ebroïn en ce jour n'eût obscurci la fête,
Clovis aurait déjà publié sa défaite.

« Tu le dis, je le crois, lui répond Béroé,
Qui suppose Héristal en secret préféré,
Et redoute d'ailleurs d'une vaine chimère
En cet esprit ardent d'entretenir l'erreur,
« Je le crois : Clovis t'aime, il a des yeux, un cœur,
« Tu dois le captiver ; mais... je ne puis te taire
« Le bruit que l'on répand sur l'hymen de Clovis ;
« Il semble que Nantilde à son heure dernière

« Aurait prophétisé pour épouse à son fils...
« Dois-je ici te le dire? — Oui, oui, parle, ma mère :
« Ne me déguise rien, je le veux, tu le dois, »
Lui répond Alpaïde interdite, tremblante.
« — Et bien! au lit de mort une esclave présente,
« De Nantilde entendit la languissante voix
« Désigner pour son fils une fille des rois.
« S'il me faut cependant dire ce que j'en pense,
« Nantilde moins qu'une autre a dû faire un tel choix;
« Cependant... je craindrais... »
Dans un profond silence
Alpaïde qu'agite un si grand intérêt
Croit qu'en mourant Nantilde a dicté son arrêt.
« Je me livrai trop tôt, dit-elle, à l'espérance :
« Tu viens, ô Béroé! de dessiller mes yeux.
« Je ne m'étonne plus que cet essaim volage,
« Qui, tu le sais, m'obsède et me suit en tous lieux,
« A peine en ce palais ait changé de langage :
« Peut-être il connaissait cet hymen projeté,
« Et j'excitais déjà l'insolente risée!
« L'esclave de Nantilde a dit la vérité;
« Béroé! je n'en puis soutenir la pensée;
« De honte et de douleur mon cœur est transporté.
« —Calme, dit Béroé, l'humeur vive et chagrine

« Qui trop facilement, ma fille, te domine.
« Personne ici ne croit cet hymen concerté :
« Sur un simple désir de royale alliance
« Que Nantilde en mourant aurait manifesté
« Ne t'alarme pas trop. Il n'est pas de naissance,
« Je dis plus, sur la terre il n'est pas de puissance
« Faite pour balancer l'amour du jeune roi,
« Si l'amour, en effet, intercède pour toi.
« Même avant que Nantilde eût fini sa carrière,
« Ebroïn sur son fils avait un grand pouvoir.
« Que sera-ce à présent ! un austère devoir
« Ne l'appellera plus à la cour de sa mère.
« Clovis t'aime : il suffit. Est-il un plus beau choix ?
« De noblesse et d'attraits mon Alpaïde brille ;
« Les aïeux de ton père, illustres autrefois,
« Sur le trône des Francs revivront dans leur fille.
« Et tu peux te vanter que les Bardes gaulois
« Dont ta mère a transmis le pur sang dans tes veines,
« Dans les Gaules, jadis, marchaient égaux aux rois.
« Mais pourquoi rappeler toutes chimères vaines ?
« Le sceptre n'est-il pas conquis par la beauté ?
« Combien n'a-t-on pas vu d'illustres souveraines
« Lui devoir tout l'éclat de leur prospérité ?
« Nantilde nous en offre une récente preuve :

« Avant que Dagobert, épris de ses appas,
« Par un heureux hymen se trouvât dans ses bras,
« Du jeune Erchinoald Nantilde était la veuve,
« Et son père un guerrier blanchi dans les combats.
« Comment pourrait un roi, doux, sensible, timide,
« Combattre son penchant pour la belle Alpaïde?
« De sa brillante cour n'es-tu pas l'ornement?
« Ne crains point de sa part un caprice inconstant;
« De sa fidélité ton mérite est le gage;
« Et puisqu'enfin, ma fille, un frivole récit
« A si facilement alarmé ton esprit,
« Souffre, pour effacer cette importune image,
« Que je t'occupe ici d'un plus heureux présage. »
La douce flatterie a son enchantement,
Elle exerce sur tous un charme tout-puissant;
Moins qu'une autre, Alpaïde y sait être insensible.
Béroé poursuivit; attentive à sa voix,
Alpaïde goûtait l'encens irrésistible.
« Clovis doit être un jour engagé sous tes lois,
« Si nous devons en croire un oracle infaillible
« Que pour toi mon amour recueillit autrefois,
« Quand je dus m'engager par un serment terrible
« De ne point t'éclairer sur nos dogmes secrets;
« Alpaïde, jamais tu n'as connu ta mère;

« Brillante comme toi des plus touchants attraits,
« En elle on admirait cette taille légère,
« Ce maintien imposant, ce regard enchanteur,
« Ces longs cheveux bouclés dont la luisante ébène
« Relève de ton front l'éclatante blancheur,
« Sa voix, sa douce voix ressemblait à la tienne.
« Esclave, ainsi que moi, dans ce même palais,
« Ton père l'affranchit par son noble hyménée.
« Hélas! tu le sais trop; ta mère infortunée
« En te donnant le jour ceignit le noir cyprès.
« L'antique druidesse, en sa grotte profonde [1]
« Avait avant l'hymen annoncé son malheur.
« Trois fois, à mes regards plongeant au sein de l'onde,
« Elle n'y put trouver un augure flatteur.
« J'en atteste pourtant sa cendre inanimée,
« Ta mère n'a jamais, dans ses brillants liens,
« Une fois encensé les autels des chrétiens;
« Et même je la vis, sur ton sort alarmée,
« Tâcher de te soustraire à la fatale erreur
« Qui planait dès longtemps sur la Gaule enflammée;
« Mais ton père voulut, à ma juste douleur,
« Que dès tes premiers ans, comme Ebroïn ton frère,
« Tu reçusses du Christ la doctrine étrangère.
« Il n'osa de sa femme en contraignant la foi

« Livrer ses tristes jours à l'horreur, à l'effroi;
« Mais il lui fit jurer par toute la nature
« Par le vent et la mer, par les chênes sacrés,
« Des antiques Gaulois justements révérés,
« Par Ésus et par Thor, à l'éclatante armure [1],
« Dont la foudre roulante est funeste au parjure,
« Qu'elle t'éloignerait de tout sacré bocage,
« Où des fils de Brennus les mystères secrets
« Se conservent encor, malgré notre esclavage.
« Ton père le savait. Aussi dès que la mort
« De ta mère à jamais eut fermé la paupière,
« Béroé, me dit-il, un implacable sort
« Enlève à ma vieillesse une épouse bien chère;
« J'arracherais ma fille à regret de ton sein.
« Quand l'âge cependant du trépas me menace,
« Je me vois obligé d'en former le dessein.
« Je connais ton amour pour les dieux de ta race
« Et pour leur culte enfin; je craindrais qu'après moi
« Ce fruit de mes vieux ans abandonnât la foi.
« Il faut donc, Béroé, que ta bouche me jure
« Que ma fille, *avec toi*, n'approchera jamais
« Des autels de ces dieux, enfants de l'imposture.
« Je sais trop le pouvoir de vos sombres forêts,
« Tout en n'ignorant pas que l'horreur du parjure

« Malgré son ignorance honore le Gaulois.
« Si donc par le serment que fit jadis sa mère
« Tu t'engages aussi, jamais d'une étrangère
« Ma fille en ce palais ne recevra de lois,
« Et je t'affranchirai du honteux esclavage.
« Par le même serment aussitôt je m'engage,
« Je cours le confirmer à nos dieux immortels.
« La savante Adéma, cette femme intrépide
« Qui reçoit et transmet nos serments solennels,
« Parut se réveiller à ce nom d'Alpaïde...
« Je ne te dirai point par quels divins ressorts
« Ton étoile brillante avait frappé sa vue;
« Mais sa magique voix prophétisa, dès-lors,
« Que cette jeune tige à mon sein suspendue
« Devait donner aux Francs les plus grands de leurs rois.
« Clovis en t'épousant vérifiera l'oracle.
« Ma fille, à cet hymen je ne vois plus d'obstacle;
« Et les Dieux de ta mère ont dirigé son choix.
« Ah! si tu connaissais notre docte prêtresse!
« L'événement jamais ne démentit sa voix.
« Quand l'esprit de nos Dieux la domine et l'oppresse,
« Elle évoque à son gré, dans ses brûlants transports,
« Et l'ombre des vivants et les larves des morts.
« Un siècle vainement a passé sur sa tête;

« Elle sait braver l'âge ainsi que la tempête ;
« En faveur des Gaulois, cultivateurs des champs,
« Son art peut enchaîner la grêle et les torrents
« Elle prédit la mort, annonce l'hyménée ;
« Dans un mal incurable enchante les douleurs :
« Lorsque la jeune vierge, à ses pieds prosternée,
« Languissante, déjà vers la tombe inclinée,
« Près d'elle a déposé sa corbeille de fleurs,
« Elle reprend l'éclat de ses fraîches couleurs ;
« A la stérilité l'épouse condamnée,
« Quand elle a pu toucher ses sacrés vêtements,
« Des fruits de son hymen sent palpiter ses flancs. »

Sous quels bizarres traits, doux rayon d'espérance,
Ne pénètres-tu pas dans l'esprit des mortels !
Des dieux de Béroé méprisant les autels,
Alpaïde jamais ne crut à leur puissance ;
Elle sourit pourtant à l'oracle imposteur.
En parlant d'Adéina, de son pouvoir suprême,
L'affranchie a trouvé le chemin de son cœur.
Elle fait à ses yeux briller le diadème.

Mais quel que soit l'éclat qu'on en doive espérer,
Dans cette âme à la fois tendre, énergique, fière,
C'est l'amour qu'à Clovis elle croit inspirer
Qui triomphe. Et, fût-il une vaine chimère,

Il sera désormais l'arbitre de son sort.
Il place au second rang l'ambition d'un père,
Dont elle a jusqu'ici partagé le transport.
Par la cloche du cloître à grand bruit signalée,
La moitié de la nuit ainsi s'est écoulée.
Alpaïde consent à goûter le sommeil.
Au signal ordinaire, une esclave appelée,
Légère canéphore, au teint frais et vermeil,
Image du printemps, à Béroé présente
Et dépose à genoux la corbeille odorante
D'Alpaïde enfermant les nocturnes atours.
Du père d'Ebroïn libérale affranchie,
Béroé, dès longtemps honorée, enrichie,
En quittant Alpaïde, aurait pu, loin des cours,
Avec indépendance aller finir sa vie,
Si la belle Alpaïde, idole de son cœur,
Dès l'instant que du jour elle vit la lumière,
Ne l'avait retenue esclave volontaire.
L'adorer, la servir, veiller à son bonheur,
Devint de Béroé la seconde nature;
Jamais tendre faiblesse en un cœur maternel
Ne rendit à sa fille un culte plus réel.
Seule se réservant le soin de sa parure,
Aujourd'hui Béroé, d'une amoureuse main,

De la jeune beauté tressait la chevelure;
Elle avait délacé son étroit brodequin,
De la cour de Clovis élégante chaussure,
Dans la Gaule imité du cothurne romain [1].
Alpaïde déjà dégrafait la ceinture
Qui seule retenait sa tunique aux longs plis;
Sur le premier gradin de sa couche exhaussée
Elle posait un pied de la blancheur des lis,
Quand, inopinément, à ses regards surpris
Son frère comparaît. A cette heure avancée
Alpaïde jamais ne voyait Ebroïn.
Dans une émotion qu'elle cache avec peine,
Assise sur les bords de sa couche d'ébène,
Les bras pudiquement croisés sur son beau sein,
Tremblante pour Clovis, elle attend en silence
Du maire du palais un éclaircissement
Qui chez elle si tard motive sa présence.

Béroé, non moins qu'elle, avec étonnement,
Sur le seuil de la porte, en voyant apparaître
Au milieu de la nuit son redoutable maître,
Sur son front nébuleux avait cru démêler
Qu'un incident fâcheux avait dû le troubler.
Aux secrets d'Ebroïn plus d'une fois admise,
Aujourd'hui vainement elle attend qu'on l'instruise.

Par l'ordre exprès du maire il lui faut s'éloigner.
Blessée au fond du cœur, mais sans le témoigner,
Elle s'est retirée en esclave soumise,
Espérant bien, d'ailleurs, de l'oreille épier
Les secrets qu'on n'a pas voulu lui confier.

En sa voluptueuse et craintive attitude,
Alpaïde est muette, et bientôt Ebroin,
Sans avoir remarqué sa vive inquiétude :
« Le désir d'épancher mes secrets dans ton sein,
« Alpaïde, m'a fait troubler ta solitude.
« Enchaîné, tu le sais, par le précoce hymen
« Où l'amour du pouvoir entraîna ma jeunesse,
« Aldegonde, toujours étrangère à mes goûts,
« Plus faite pour le cloître en sa triste sagesse
« Que pour orner la cour sous les lois d'un époux,
« N'a point su m'inspirer la douce confiance
« Qui s'est depuis longtemps établie entre nous.
« Qui des liens du sang la réelle puissance,
« Peut seule entretenir un commerce aussi doux.
« Ton esprit, Alpaïde, a devancé ton âge,
« Et l'amour fraternel m'assure de ta foi.
« Des projets qu'en secret a formés mon courage
« Il convient que tu sois instruite comme moi ;
« Mais avant tout, réponds : que ta bouche sincère

« M'apprenne si le sang que t'a transmis mon père
« Dans tes veines circule et bouillonne en fureur
« A l'aspect de la honte... Es-tu vraiment ma sœur ?
« Tu me vois exercer la puissance suprême ;
« Un monarque portant au front son diadème,
« De ses sujets soumis n'est pas plus révéré.
« De nombreux courtisans à toute heure entouré,
« Ma pompe, mon éclat rejaillit sur toi-même ;
« Si parmi les Français je marche sans égal,
« A la cour de Clovis tu brilles sur ma trace.
« Cependant, Alpaïde, un orage fatal
« De tomber d'aussi haut tout les deux nous menace.
« Verras-tu, réponds-moi, d'un œil indifférent
« S'éclipser tout à coup la splendeur de ton rang?...
« Et dans la foule enfin te trouvant confondue...
« Si tu peux le souffrir, va, tu n'es pas mon sang... »
Alpaïde interrompt, visiblement émue :
« Tu crains une disgrâce !... Eh quoi ! n'as-tu pu voir
« Qu'Alpaïde à la gloire est loin d'être insensible ?
« Mais, je te l'avoûrai, je ne puis concevoir
« Comment de ce haut rang l'on nous verrait déchoir.
« A tous tes ennemis n'es-tu donc plus terrible ?
« Ne compterais-tu plus sur la faveur du roi ?
« — Les orages de cour sont inconnus de toi,

« Lui répond Ébroïn, un chemin difficile
« A l'absolu pouvoir conduit avec lenteur.
« J'ai su le parcourir et d'une main habile
« A la France étonnée imprimer la terreur,
« Seul moyen, je le sais, d'obtenir son estime.
« Autant que je le puis, je m'épargne le crime;
« Enfin j'ai des partis enchaîné la fureur.
« Mais je n'en suis pas moins sur les bords de l'abîme,
« Et la foudre en éclats viendrait à m'éveiller
« Si trop profondément je pouvais sommeiller.
« Clovis jusqu'à présent m'a chéri comme un père;
« Il sait que mon épée est un solide appui,
« Et, je dois l'avouer, son amitié sincère,
« Sa grâce, sa candeur m'attacheraient à lui
« Si par de froids calculs la sage politique
« Ne devait étouffer dans une âme héroïque
« L'amour, la haine même et surtout la fureur,
« Ce guide dangereux des esprits ordinaires. »
Sur le front d'Alpaïde une vive rougeur,
Ses regards abaissés, les pleurs involontaires,
Qui malgré ses efforts tombent de ses paupières,
Sans doute auraient trahi le trouble de son cœur;
Mais Ébroïn s'aveugle, il croit qu'en sa faveur
Alpaïde inquiète a répandu ces larmes.

« Tu conçois, lui dit-il, de trop vives alarmes :
« La foudre n'est pour moi que dans l'obscurité.
« L'enfance du monarque et sa docilité
« Du pouvoir trop longtemps m'ont fait goûter les charmes,
« Et jusqu'ici, du moins je m'en étais flatté,
« Il montrait pour régner trop de timidité.
« Quoi qu'il en soit, je vois mon attente trahie;
« Il semble que Nantilde, en exhalant sa vie,
« Ait éclairé son fils contre mes intérêts.
« Dès longtemps cette reine était mon ennemie;
« Instruit de son péril par des avis secrets,
« A ses derniers conseils j'ai tout fait pour soustraire,
« Pour éloigner Clovis de son lit mortuaire;
« Elle n'a pu donner cet adieu redouté.
« Mais Clovis contre moi vivement irrité,
« Sans oser le montrer, dans sa douleur amère,
« Pour m'éviter sans doute, a pour le monastère
« Sans désirer me voir déserté le palais.....
« Repoussé loin de lui par la douleur austère,
« A sa porte vingt fois j'ai frappé sans succès.
« *Il est*, me disait-on, au *tombeau de sa mère.* »
« Le décrépit Éloi, ministre de son père,
« Et le jeune Léger, favori dangereux,
« Seuls, ne le quittent point dans ces sévères lieux.

« Enfin ce soir, enfin, par un pressant message
« Le jeune roi m'invite à paraître à ses yeux.
« Dans mon cœur aussitôt renfermant mon outrage,
« Je vole auprès de lui. Qui l'aurait pu prévoir?
« Ce n'est plus cet enfant si doux et si timide,
« Chérissant à la fois et craignant mon pouvoir;
« La pâleur sur le front, le coup d'œil intrépide,
« Ébroïn, m'a-t-il dit, d'un accent tout nouveau :
« Ma mère ne vit plus; pleurant sur son tombeau,
« Je ne t'impute point l'abandon déplorable
« Où j'ai pu la laisser à son dernier moment.
« Moi seul, je le sens trop, hélas! je suis coupable...
« Et toi-même, je crois, frappé d'aveuglement,
« Prétendis m'épargner une peine cruelle;
« Ah! combien m'a coûté ta barbare pitié!
« Oui, j'aurais préféré que, plein d'inimitié,
« Tu me perças le cœur d'une flèche mortelle,
« Que de m'avoir ainsi prouvé que tu m'aimais.
« Mais j'en atteste ici cette ombre maternelle,
« Je serai digne d'elle, Ébroïn... Désormais,
« Clovis sous d'autres traits veut se faire connaître;
« Au sein de la mollesse on ne m'a que trop vu.
« Dans l'art de gouverner instruis enfin ton maître.
« Je n'en saurais douter : courtisan assidu,

« Léger, dans mon absence, a formé cet orage.
« Je lisais son triomphe écrit sur son visage.
« J'ai su dissimuler; plus habile que lui,
« Pour m'élever demain je m'abaisse aujourd'hui.
« Trop orgueilleux Léger! Ebroïn sur ta tête
« Saura quand il faudra détourner la tempête...
« Ah! tu voudrais aussi régner au nom du roi!
« Plutôt d'y consentir... qu'il périsse avec toi! »

Alpaïde frémit du danger du monarque :
Bien qu'elle dissimule, Ebroïn le remarque,
Et pensant qu'il est temps de parler sans détour :
« De Clovis à regret j'accomplirais la perte.
« Avant de l'accabler d'une vengeance ouverte,
« Sachons d'abord de lui ce que peut son amour.
« Sa mère enfin n'est plus. Le moment est propice;
« Il a montré pour toi le visible caprice
« Que j'avais jusqu'ici vainement attendu.
« Le bruit s'en était même aussitôt répandu;
« La beauté, des Français captive le suffrage :
« Du diadème ornée ils aiment à la voir.
« Aussi, depuis longtemps, soumis à son pouvoir
« Nos rois n'ont recherché que ce seul apanage.
« Dans les Gaules, déjà, ta grâce, tes attraits,
« T'ont valu le surnom de la belle Alpaïde[1] :

« Sur les marches du trône, ah ! qu'Ebroïn te guide ;
« On t'y verra bientôt assise pour jamais.
« Mais il faut de Clovis achever la conquête ;
« Si tu t'en fais aimer, heureux de sa défaite
« Il changera pour moi de ton et de projets,
« Tu verras sa jeunesse à tes pieds enchaînée
« Assurer ma puissance à l'autel d'hyménée.
« C'est ainsi qu'Archambauld, par Nantilde sa sœur,
« Jusqu'aux bords du cercueil sut maîtriser son maître.
« L'esprit et la beauté qu'en toi l'on voit paraître
« D'un roi plus faible encor séduiront mieux le cœur. »
Orgueilleuse et sensible, à ce projet flatteur
Alpaïde sourit. La matinale aurore
De ses rayons pourprés colorait Saint-Denis,
Que le frère et la sœur s'entretenaient encore
Des moyens les plus sûrs pour captiver Clovis.
Ebroïn songe enfin à gagner son asile :
Les premiers feux du jour frappant sur les vitraux
Font pâlir la lueur des nocturnes flambeaux.
La garde intérieure à son poste immobile
Attendait le soleil pour goûter le repos ;
Le maire qui voulait échapper à sa vue,
A pris pour l'éviter une secrète issue.
Dans ses nombreux détours il marchait à grands pas,

De tous ses ennemis méditant le trépas.

Bertrade, en ce moment, de l'heure matinale
Commençait à régler les soins religieux;
De ses filles déjà la troupe virginale
Près d'elle modulait des cantiques pieux.
Batilde, cette nuit, n'a point clos la paupière;
A Bertrade elle avait confié la frayeur
Dont elle fut saisie au tombeau de sa mère.
Bertrade, en accusant le trouble de son cœur,
Par de sages raisons avait calmé sa crainte.
En effet, à cette heure, en la divine enceinte
Quel profane aurait pu se montrer à ses yeux?
Sitôt que de la nuit le voile ténébreux
Sur les coteaux voisins obscurcit la lumière,
La foule des chrétiens, ardente à la prière,
Doit toujours s'éloigner de ces augustes lieux.
Par les soins assidus des saints religieux,
Au coucher du soleil les portes sont fermées;
Les ombres dont Batilde, en prière aux tombeaux,
A cru voir sur les murs les reflets inégaux,
Par elle ou son esclave auront été formées:
Les paniques terreurs sont filles de la nuit:
Le jour ramènera le calme en son esprit.

Aux premières clartés de l'aurore vermeille,

L'orpheline, en effet, surmontant sa terreur,
Se rend au monument abandonné la veille,
Pour y renouveler son tribut de douleur.

Le vénérable Eloi, fidèle à la promesse
Qu'à la reine mourante il fit pour ses enfants,
D'accord avec Bertrade, et comme elle, sans cesse
Les entourait de soins tendres et vigilants.
Le saint, au point du jour, du divin sacrifice
Pour elles célébrait le mystère propice.

Tout était préparé pour l'acte solennel.
En attendant l'instant de monter à l'autel,
Du désir d'arracher les filles de la reine
Aux dangers d'une cour aujourd'hui trop mondaine
Bertrade entretenait le généreux vieillard.
Batilde tout à coup paraît à leurs regards,
Faible, décolorée et respirant à peine :
« O ma mère !... cherchons un séjour plus tranquille ;
« Non ! ce palais pour nous n'est plus un sûr asile !
« Si j'y reste..., je meurs de douleur et d'effroi.
« Au tombeau de Nantilde, en la secrète issue
« Qu'à tous les courtisans ferme l'ordre du roi,
« Ulpha guidait mes pas, quand soudain à ma vue
« Par un autre chemin Ebroïn comparait...
« J'ai voulu m'éloigner; mais lui, sur mon passage,

« D'esclavage, d'amour, ma mère, il me parlait...
« J'ai fui pour éviter son odieux langage... »
Dans les bras de Bertrade elle tombe à ces mots,
Ses pleurs se faisant jour au milieu des sanglots.

Bertrade, sur son sein en étreignant Batilde,
Justement indignée, aussi versait des pleurs :
« Oui, ma fille, fuyons! Retirons-nous ailleurs :
« Il faut abandonner la cendre de Nantilde;
« Clovis est sous un joug impie, impérieux,
« C'est Ebroïn lui seul qui règne dans ces lieux.
« Je ne le sais que trop, la vertu, l'innocence
« En aucun temps sur lui n'exerça de puissance.
« Un instinct naturel le porte vers le mal.
« Nous serions à l'abri de son pouvoir fatal
« Si j'avais mieux suivi d'une reine adorée
« Le maternel avis, l'avis miraculeux :
« Pendant que le sommeil avait fermé mes yeux,
« Nantilde par trois fois à mes yeux s'est montrée,
« Et sa voix m'ordonnait de fuir cette contrée
« Qu'inondent chaque jour des flots de courtisans.
« Pardonne-moi, Nantilde! ombre que je révère,
« Je devais écouter ton conseil salutaire;
« L'attentat d'Ebroïn confirme tes accents! »

« — Mes filles, dit Eloi, de notre âme immortelle

« Ne sommeille jamais la divine étincelle ;
« Toujours faible ou souffrant, le périssable corps
« Satisfait seul aux lois de l'humaine nature.
« J'en ai souvent conclu que plus d'une âme pure
« Recevait, en dormant, de célestes conforts,
« Du puissant Créateur grâce surnaturelle.
« Tout serviteur indigne et pécheur que je suis,
« Sachez comme autrefois d'une voix solennelle
« En songe je reçus un salutaire avis :

« Depuis près de trois ans, une langueur mortelle
« Menaçait Dagobert de sa prochaine fin ;
« Chaque jour en donnait le présage certain.
« Il arrivait pourtant qu'un lucide intervalle
« Nous rendait quelquefois un favorable espoir ;
« Il m'éloignait alors de sa chambre royale;
« Et cette même nuit qui nous fut si fatale,
« Le monarque, plus calme et loin de la prévoir,
« De prendre du repos m'avait fait un devoir.

« Dans mon premier sommeil je le vis apparaître :
« Son front était couvert des ombres du trépas.
« Au tribunal divin quand je vais comparaître,
« Pourquoi m'as-tu quitté? me disait-il tout bas.
« Du calme de la mort la trompeuse apparence
« A trop su dans vos cœurs ranimer l'espérance ;

« Éloi ! je vais mourir ; Éloi, réveille-toi ;
« Par les soins consolants de ton saint ministère,
« A ses derniers moments viens rassurer ton roi.
« Alors je m'éveillai, le cœur glacé d'effroi,
« J'entrai chez le monarque où Nantilde en prière
« Sur ce rayon d'espoir s'aveuglait comme moi.
« Tous les vieux serviteurs épuisés par les veilles
« Dormaient profondément. D'un récit douloureux
« Je ne veux point ici fatiguer vos oreilles ;
« Mais quand l'aurore vint à briller dans ces lieux,
« L'âme de Dagobert avait joint ses aïeux.
« Bertrade ! oui, votre songe est un avis céleste ;
« Eloignez vos enfants d'un séjour dangereux :
« L'innocence s'y trouve en péril manifeste.
« Vous l'avez éprouvé ; sous les plus saints des rois ;
« La cour offre un terrain souvent fertile en crimes
« Que doivent éviter les âmes magnanimes ;
« Mais alors qu'un pervers y donne seul la loi,
« Son souffle empoisonné flétrit la vertu même.
« Vous ne sauriez assez presser votre départ. »
Pressentant du danger pour le moindre retard
Et certain d'obtenir l'assentiment suprême,
Déjà d'un pas pressé s'éloignait le vieillard.
Bertrade tristement le regarde et soupire

Sur ce nouveau sujet de crainte et de douleur ;
Elle voit en lui seul un appui protecteur.
Batilde ainsi pensait « Oh ! qui m'aurait pu dire
« Que ce palais des rois, où, dès mes jeunes ans,
« Nantilde m'éleva dans ses bras caressants,
« Deviendrait pour sa fille un asile funeste ?
« Sous quel affreux aspect s'offre à moi l'avenir !
« Le regret du passé, voilà ce qui me reste.
« Ah ! ma mère ! avec toi que n'ai-je pu mourir !
« Ébroïn me l'a dit... je ne suis qu'une esclave...
« Son criminel amour me méprise... ou me brave.
« Dès mon berceau, dit-on, esclave, oui, je le fus...
« J'avais pu l'oublier... Nantilde, tu n'es plus !...
« Et chaque instant, hélas ! le rappelle à ta fille...
« Bertrade ! écoute-moi : sans appui, sans famille,
« Que ferais-je ici-bas ? loin d'un monde ignoré
« J'irai, je dois pleurer une reine chérie ;
« Vierge, épouse du Christ, sous le voile sacré
« Je dois ensevelir ma déplorable vie ;
« Dans un cloître, Bertrade, à l'abri de l'impie,
« Je veux me consacrer à mon Dieu sans retour.
« Là, je n'entendrai plus une bouche ennemie
« M'outrager... me parler d'esclavage... d'amour...
« — Ma fille, ta douleur a trop de violence :

« D'une épouse du Christ la sainte humilité
« La rend surtout moins faible à supporter l'offense;
« Du seul amour de Dieu son cœur est transporté,
« Dans le cloître sacré voilà ce qui l'attire,
« Et non l'emportement d'un orgueilleux délire...
« Si la divine grâce en effet t'animait,
« Jusqu'au sein du malheur, oui, tu serais heureuse;
« Tu souffrirais pour Dieu; Nantilde aussi souffrait :
« C'est ainsi qu'elle obtint la palme glorieuse
« Qui couronne son front au céleste séjour
« Nantilde m'a légué son maternel amour,
« Et contre les dangers d'un pareil sacrifice,
« Qui n'est que trop souvent sujet au repentir,
« Mon devoir, ô Batilde, est de te prémunir.
« Si c'est Dieu qui l'inspire, il faut qu'il s'accomplisse.
« On ne peut résister aux volontés des cieux;
« L'élan sublime et pur de ces vierges chrétiennes
« Que le divin amour embrasant de ses feux
« Porte à s'ensevelir loin des pompes mondaines
« N'est point le résultat des regrets douloureux,
« Mais il naît quelquefois dans une âme affaiblie
« Qui ne peut supporter les peines de la vie;
« Le cloître offre un asile aux incurables maux;
« A défaut de bonheur, il promet le repos.

« C'est ainsi que moi-même, en proie à l'infortune,
« Loin du monde autrefois voulant vivre et mourir
« J'espérais lui cacher une plainte importune.
« Dieu ne me jugea point digne de le servir.
« Sous les habits sacrés, ainsi que moi, peut-être
« Tu n'es point appelée à servir un tel maître ;
« Comme moi, dans le siècle, il te faudra souffrir.

« Du cruel Ébroïn l'audacieux langage
« Ose te rappeler un injuste esclavage :
« Ta naissance, il est vrai, sous un nuage épais
« A nos yeux, comme aux tiens, demeure encor cachée ;
« Par la reine longtemps vainement recherchée,
« Peut-être il te faudra l'ignorer à jamais ;
« Résignons-nous, Batilde, aux célestes décrets.

« Loin, bien loin, cependant, que mon âme condamne
« Et ta juste douleur et tes pieux projets,
« Je conserve l'espoir, hors d'un monde profane,
« De terminer bientôt des jours pleins de regrets.
« Tu ne l'ignores pas, parente de la reine,
« A la cour dès longtemps je restais malgré moi ;
« Son auguste amitié m'y retint avec peine.
« De ses filles encor la tutelle m'enchaîne ;
« Mais le jour où Clovis engagera sa foi,
« J'accompagne tes pas dans la sainte retraite,

« Si d'ici là, ma fille, il n'est rien qui t'arrête.
« Dieu voulut m'éprouver par les plus rudes coups.
« Dès longtemps la douleur est mon triste partage :
« L'ambition fatale égarant mon époux,
« N'ai-je pas dû vêtir les habits du veuvage ?
« J'ai vu mon fils unique, au sortir du tombeau,
« Par un bras forcené plongé dans le tombeau.
« Tendre, innocent objet d'une implacable haine !
« Il serait à présent ma gloire et mon appui.
« Sa mort, sa mort cruelle a précédé la mienne...
« Il ne reviendra pas pour adoucir ma peine !
« Non ! c'est moi désormais qui descendrai vers lui !
« Batilde ! j'offre à Dieu mon maternel ennui. »
Ainsi parle Bertrade, et la jeune orpheline
Admire sa constance au milieu des malheurs.
Sur Bertrade, en effet, la volonté divine
Répandit, épuisa la coupe des douleurs.
« Ma mère, dit Batilde en essuyant ses pleurs,
« Ah ! combien ton exemple ajoute à ton langage,
« Et me force à rougir de mon peu de courage !
« Pourrais-je être insensible à de telles leçons ?
« Oui, je veux désormais d'une âme pénitente
« Supporter comme toi les tribulations. »
Alors, à deux genoux, Batilde repentante

Aux pieds du Crucifix s'incline et s'humilie.
En contemplant la vierge et sa douce candeur,
Bertrade à basse voix répétait, attendrie :
« La pureté d'un ange habite dans ton cœur ! »

FIN DU TROISIÈME CHANT.

NOTES

[1] L'antique druidesse en sa grotte profonde...

Sous le règne de Clovis II, et même longtemps avant lui, les Francs et les Gaulois étaient généralement chrétiens, mais il y avait encore quelques mélanges de leurs anciennes religions. Des descendants des Bardes francs, des Druides et des Bardes gaulois se partageaient entre eux, suivant les localités respectives, les profits des croyances superstitieuses dont ils étaient l'objet. Les habitants des campagnes, plus ou moins esclaves à différents degrés, furent les derniers à renoncer à leurs préjugés, même après avoir embrassé la religion chrétienne. De nos jours, un grand nombre de paysans offrent encore l'exemple de croire aux sorciers et aux revenants. A l'époque où le souvenir des prêtres des faux dieux, ainsi que celui des Druides, était encore récent dans l'esprit des peuples, les descendants de ces prêtres demeurèrent longtemps l'objet de la vénération parmi ceux des Gaulois surtout, qui étaient restés étrangers, volontairement ou non, aux vérités du christianisme, et, par suite, attachés à leurs anciennes cérémonies religieuses.

[2] Par Esus et par Thor à l'éclatante armure...

Il semble qu'Esus fut le dieu qu'adorèrent les Gaulois dans la plus haute antiquité. Son culte était simple, naturel, paisible; les grandes forêts de chênes dont les Gaules étaient couvertes lui servaient de temple; alors il n'y avait pas de Druides, ni de sacrifices humains. On est porté à croire que les peuples adorateurs de ce dieu Esus étaient des déistes purs.

Quant au dieu Thor, c'était le même que Theutatès. Son culte était beaucoup plus récent, d'après l'opinion qu'il était le même que Mercure. Sous le nom de Thor, ce dieu présidait aux orages. On disait que son tonnerre frappait les meurtriers et les parjures, et que les éclairs provenaient du choc de son ar-

mure, particulièrement de son bouclier, dans les batailles qu'il livrait dans les plaines de l'air à certains esprits ses ennemis, contre lesquels il faisait rouler la foudre. La peur du tonnerre était très-forte parmi les Gaulois, et les femmes qui eurent les premières le courage de l'entendre sans crainte et surtout de l'affronter en plein air, passèrent facilement pour être en communication avec le dieu qui le produisait.

Il reste peu de documents certains sur la religion des anciens Gaulois, surtout lorsqu'ils adoraient Esus. On sait seulement qu'après ce culte d'Esus, la terre, la mer, les forêts et les montagnes, etc., etc., étaient pour eux, Gaulois, comme des divinités du second ordre, soumises à la puissance et à la volonté du grand Theutatès. Les Gaulois avaient des bardes, chantres sacrés et héroïques, lesquels étaient subordonnés aux Druides, qui furent pendant quelques siècles non-seulement chefs de la religion, mais aussi du gouvernement. (Extrait de la *Sibylle gauloise de M. de la Dixmerie.*)

Les Francs, comme tous les peuples du Nord, avaient aussi leurs bardes ou scaldes. Le grand Clovis, avant sa conversion, paraissait toujours en public entouré d'un cortége de ces scaldes. Il est bien à regretter qu'il ne nous reste rien de ces poëtes, surtout des bardes gaulois, instruits à l'école de leurs savants druides.

[3] Dans la Gaule imité du cothurne romain.

Il semble que le brodequin, dont la forme est en effet celle du cothurne fermé, a été introduit en France à l'époque où Clovis Ier se vêtit lui-même à la romaine, c'est-à-dire quand il reçut de l'empereur Anasthase II le titre et les ornements de patrice romain.

[4] T'ont valu le surnom de la belle Alpaïde...

Il y a une femme de la première race désignée ainsi; elle fut mère de Charles Martel. Quelques historiens lui contestent le titre d'épouse légitime de Pepin d'Héristal, et ne lui accordent que le rang de sa concubine; ceux qui la traitent le moins mal ne lui donnent aussi que le titre d'épouse du second ordre, dont les exemples étaient alors assez communs parmi les princes et les grands de l'État. Quoi qu'il en soit, cette *belle Alpaïde* est l'aïeule la plus rapprochée des rois de la deuxième race, savoir : Charles Martel son fils, duc des Français, lequel fut père du premier roi carlovingien ; Pepin, dit le Bref, qui eut pour fils le grand Char-

lemagne, lequel donna son nom à cette seconde race; à moins qu'on ne veuille supposer que ce fut Charles Martel lui-même, qui, sans être roi, ayant été duc des Français et fort illustre par les victoires, était bien fait aussi pour que sa race s'honorât de son nom de Charles.

Cette supposition n'est pas sans vraisemblance, car si le nom des rois carlovingiens ne vient en effet que de Charlemagne, il en résulte que Pepin-le-Bref, son père, qui passe pourtant, et qui est, de fait, désigné dans l'histoire comme premier roi carlovingien, ne serait roi ni de la race mérovingienne, ni de la carlovingienne, dont il est toutefois le chef, puisqu'il fut le premier investi du titre de roi.

FIN DES NOTES DU TROISIÈME CHANT.

CHANT IV

Bertrade avait instruit l'essaim jeune et timide
Dont la Reine en mourant l'institua le guide.
De son prochain départ le saint pasteur Eloi,
Lui-même s'assurait de l'agrément du roi :
« En vain, lui disait-il, ta volonté suprême
« Avait daigné souscrire à la garde des lieux
« Où ton auguste mère avait fermé les yeux ;
« Ebroïn, dans ta cour, plus puissant que toi-même,
« A paru dans l'asile aux vierges réservé,
« Pour leur tranquillité par Nantilde élevé.

« Te le dirai-je enfin? Cette jeune étrangère
« Qu'un sort infortuné dans Paris amena,
« Pour qui Nantilde avait des sentiments de mère,
« Qu'à l'ombre de son trône elle-même éleva,
« O roi! le croirais-tu? Batilde a la première
« Excité d'Ebroïn les coupables amours. »
Clovis avec rougeur écoutait ce discours;
Un visible transport de haine, de vengeance,
De courroux concentré fait bouillonner son sang:
Il marchait à grands pas dans un profond silence;
Son regard jusqu'alors si doux et si touchant
S'enflamme de courroux et de ressentiment.
Ainsi le vent d'Afrique à la brûlante haleine
Vient soulever les flots du tranquille Bolsène
Et le rend comparable à l'océan fougueux.
Léger, qui chaque jour, dès sa tendre jeunesse,
Partagea de Clovis les études, les jeux;
Eloi, le sage Eloi, dont la froide sagesse
Pénètre de son cœur les plus cachés replis,
Ne reconnaissent plus le timide Clovis.
« Homme faux et pervers, mais dont je suis le maître,
« S'écrie enfin le roi, je le ferai connaître:
« Barbare! le malheur, les attraits les plus doux,
« N'ont pu mettre Batilde à l'abri de tes coups!

« Ah! si tu n'as point su, vierge pure et modeste,
« Désarmer l'odieux et farouche Ebroïn,
« C'est toi, douce Batilde, oui toi que j'en atteste !
« Je saurai te venger en frère, en souverain.
« — Contre Ebroïn, seigneur, le courroux qui t'anime,
« Répond le sage Eloi, sans doute est légitime ;
« Tu dois le réprimer ; mais l'heure de punir
« N'est point encor sonnée ; il a bien d'autres crimes !.
« Hélas il t'a toi-même environné d'abîmes ;
« O roi ! de ton péril il te faut avertir :
« Ebroïn s'est soustrait à ton obéissance ;
« Par sa feinte amitié, par l'appât du plaisir,
« Il a su captiver ton inexpérience,
« Et son bras triomphant au milieu des combats
« L'assure plus que toi du cœur de tes soldats.
« Si tu ne modérais une aveugle colère,
« Bientôt, mon fils, bientôt il ne te craindrait plus :
« Pourvu que sous le joug il tienne tes vertus,
« Il peut souffrir l'éclat d'un trône héréditaire ;
« Mais ne le plaçons point dans la nécessité
« De voir périr son maître ou son autorité. »
A ce nouveau tableau qu'Eloi met devant lui,
Le candide monarque et s'indigne et s'étonne ;
Il se sent accablé du poids de sa couronne.

Ebroïn, qu'il en croit le plus solide appui,
Contre elle pourrait donc conspirer aujourd'hui !
De ses piéges tendus le cercle l'environne !
  Mais d'un péril plus grand que ceux de sa personne,
C'est celui de Batilde, il est surtout frappé.
De ce tendre intérêt vivement occupé,
Il veut que le vieillard en son nom la rassure
Contre les attentats d'un ministre odieux ;
Qu'il ramène la paix dans une âme aussi pure :
« Oui, si de son amour renouvelant l'injure,
« Il ose, un seul instant, se montrer à ses yeux,
« Par le Dieu qui m'entend, Eloi, je te le jure,
« De mon propre péril sans être épouvanté,
« Il recevra le prix de sa témérité.
« Sur tout autre sujet je saurai me contraindre ;
« Oui, ma cour me verra d'un visage serein
« Accueillir, s'il le faut, le perfide Ebroïn ;
« Mais l'ombre de ma mère aurait trop à se plaindre
« Qu'on outrage sa fille avec impunité. »
  « — Pour Batilde et ses sœurs ce palais si tranquille
« Alors que par la reine il était habité,
« Sans elle, dit Eloi, n'est plus un sûr asile ;
« J'ai pensé que Clichy, vaste et royal séjour,
« Leur offre une paisible et noble résidence ;

« De Nantilde autrefois il renferma la cour ;
« Et tu sais qu'elle-même, au temps de sa régence,
« Éleva ses créneaux à très-peu de distance :
« Il ne faut aujourd'hui qu'en occuper la tour,
« Afin qu'en liberté les filles de la reine
« Y puissent accomplir les rites de leur deuil,
« Et que des courtisans la cohorte mondaine
« Ne puisse en aucun temps en dépasser le seuil.
« Du maire, cependant, ne blessons point l'orgueil,
« Il convient que de lui j'obtienne cette grâce.
« Tu n'as que trop, hier, irrité son audace;
« Heureux de son esprit d'écarter tout soupçon,
« Il ne faut pas surtout l'alarmer sans raison. »

Des Druides, jadis, mystérieux bocage,
Réservé de nos jours aux habitants des bois,
Une forêt profonde élevait son ombrage
Non loin du monastère et du tombeau des rois.
Ici les verts sapins entremêlent leurs cimes
A celles des ormeaux et des chênes sacrés.
On reconnaît encor ces arbres vénérés,
Antiques monuments et d'erreurs et de crimes.
Le voyageur chrétien sous leur ombre égaré,
Soupire... Il voit la pierre où tombaient les victimes
Tandis qu'il s'applaudit d'être régénéré,

L'idolâtre Gaulois, craintif et taciturne,
Aux pieds des troncs mousseux vient épancher son urne[1],
Et le suc du pommier, ou le lait, ou le miel,
Ou l'eau pure puisée en un torrent rapide,
Coulent abondamment sur cet obscur autel,
Longtemps ensanglanté par le fer du druide.

Béroé, le cœur plein de pensers inquiets,
Dans l'ombre a rassemblé les Gaulois du palais,
Troupe esclave, fidèle au culte de ses pères;
Béroé les conduit au sein des bois épais.
Semblables dans leur marche à ces ombres légères
Qui peuplent dans la nuit l'enceinte de tombeaux,
Ils glissent doucement sous les cimes altières
Du pin mélancolique et des tremblants bouleaux.
A pas lents, à voix basse, ils disent les maximes
Que le Barde autrefois sur sa harpe chantait.
Ils avaient invoqué les dieux des grands abimes,
Et le vent et la lune et son pâle reflet;
Le calme de la nuit et ses larves funèbres;
Et la foudre de Thor qui tonne au haut des monts;
L'esprit silencieux, principe des ténèbres,
Qui du jour moins puissant obscurcit les rayons;
Et le divin Esus, peu connu du vulgaire,
Qui n'admet que la femme à ses secrets profonds.

A la tête des siens, Béroé la première
Adore prosternée un chêne séculaire
Qui d'un de leurs faux dieux offre l'informe aspect,
Redouté simulacre, objet de leur respect.
En cercle rapproché, le cortége idolâtre,
D'un lait pur à la fois verse les flots d'albâtre.
Si de l'arbre sacré le feuillage touffu,
A l'instant où ce lait ruisselle en sacrifice,
Par le vent agité murmure en sons confus,
A tous les assistants le mystère est propice :
Ce signe à tous les cœurs est d'un présage heureux.
Pour ces tristes mortels, en proie à l'ignorance,
Le souffle du zéphir est l'arrêt de leurs dieux.
Au simple laboureur il promet l'abondance,
Présage le bonheur aux amants malheureux,
Rend l'espoir maternel à l'épouse stérile,
Il déçoit, en un mot, ou flatte tous les vœux.
Du chêne, cette nuit, le feuillage immobile
Ne ressent point l'effet de la libation;
Tous les cœurs sont saisis d'amertume et de crainte;
Thor va-t-il des Gaulois frapper la nation?
Chacun d'un coup du sort peut redouter l'atteiute ;
Il en adresse au dieu son inutile plainte.
Mais le bruyant Gallus pour la troisième fois

Elève dans les airs sa fatidique voix [3].
L'étoile du matin, brillante avant-courrière,
D'un esclave attentif a frappé le regard ;
L'aurore en peu d'instants doit éclairer la terre ;
Les mystères gaulois réprouvent sa lumière :
Béroé donne alors le signal du départ,
Elle a trop bien compris le silence du chêne.
Alpaïde est l'objet de sa secrète peine ;
C'est pour elle surtout qu'elle tremble en ce jour.
Par les derniers accents de Nantilde expirante,
L'esprit de Béroé fut rempli d'épouvante
Dès l'instant qu'Alpaïde avait cru sans détour
Pouvoir l'initier à son secret amour.
De tout ce qu'elle craint la Gauloise oppressée
N'a plus d'autre désir, n'a plus d'autre pensée,
Que d'aller conjurer l'art puissant d'Adéma,
Pour détourner le coup qui menace Alpaïde.
Esclave dévoué, Thormès seul la suivra.
Il amène à son ordre un palefroi rapide.
Vers l'antre druidique, à pas mystérieux,
Sans proférer un mot ils marchent tous les deux.
Alors de Saint-Denis la campagne fertile
N'offrait au voyageur qu'une plaine stérile ;
Dans ces champs où l'on voit, près des mêmes sillons,

Se confondre les fleurs, les fruits et les moissons,
Végétait tristement la bruyère inutile.
Par d'assidus travaux, les saints religieux [4]
Ont fécondé la terre et les roseaux fangeux.

Sur les flancs verdoyants de ces belles collines
Où l'on voit tous les ans, au souffle de l'été,
Les arbres se couvrir de branches purpurines,
S'incliner sous le poids de leur fécondité,
S'élevait le désert de la forêt profonde.
Son sein mystérieux, aussi vieux que le monde,
Cachait un monument dans le temps consacré
Au cruel Theutatès, des Gaulois révéré.
Par vingt peuples païens, sous le nom de Mercure [5]
Ce même Theutatès fut mille ans adoré :
Du temple de ce dieu la sauvage structure
S'élançait au milieu des antiques sapins ;
C'est là que le druide, outrageant la nature,
Sur ses autels sanglants immolait des humains.
De ce jour à jamais mémorable à la France,
Où le premier Clovis au milieu des combats
A du Dieu de Clotilde imploré l'assistance [6]
Et soumis à la foi son cœur et ses Etats,
De ce jour fortuné, l'idolâtre repaire
Par le roi néophyte à Jésus dédié,

Et des Francs convertis paisible sanctuaire,
D'un criminel encens se vit purifié.

Mais trop longtemps encor l'erreur et l'ignorance
Retinrent les vaincus sous leurs iniques lois;
On vit les descendants des druides gaulois
Retarder les progrès de la sainte croyance.
Aux pieds de Theutatès le sang ne coulait plus;
Mais au sein des forêts, sous les arbres touffus,
Le feuillage tremblant proférait des oracles,
Sur les chênes sacrés le gui croissait encor,
Et le druide, armé de sa faucille d'or [7],
Le partageait au peuple avide de miracles.

Sous les traits de la mort et sous la faulx du temps
S'éteignit lentement la race des druides;
On vit paraître alors des femmes intrépides [8]
Qui des prêtres de Thor recueillirent les chants.
Le même sang, dit-on, circulait dans leurs veines;
Comme eux on les voyait parler aux éléments.
Les fruits des vieux sapins, les flexibles verveines
Couronnaient leurs cheveux épars au gré des vents;
Les antres des rochers, les grottes des fontaines,
Des druides surtout les bocages épais,
Recélaient nuit et jour ces nouvelles sirènes;
Les unes, possédant les plus brillants attraits,

A l'amour, aux plaisirs consacraient leur jeunesse;
D'autres, pour mieux tromper les crédules humains,
Affectaient les dehors de l'austère sagesse;
Par des philtres savants, préparés de leurs mains,
Avaient l'art d'exciter le sommeil et les songes
Et prédisaient souvent dans leurs heureux mensonges
Des biens inattendus ou des revers prochains.

On dit qu'elles osaient dans les forêts sauvages
Du redoutable Thor affronter le courroux,
Alors que dans les airs présidant aux orages
Les sapins foudroyés s'embrasaient sous ses coups.
Leur baguette magique écartait les nuages;
La terre s'entr'ouvrait aux accents de leurs voix.
Si l'amour les blessait d'un trait de son carquois,
Qui pouvait éviter la force de leurs charmes?
Quand les harpes d'argent frémissaient sous leurs doigts,
Les rochers attendris en répandaient des larmes.
Près d'elles les serpents instruits et familiers
Renouvelaient chez nous les prodiges d'Orphée.
Depuis, à leur exemple, une célèbre fée,
Mélusine, en sa grotte, enchanta nos guerriers *.

Celles qui parvenaient à l'extrême vieillesse,
Qui s'honoraient du sang des druides gaulois,
De leur peuple surtout captivaient la faiblesse.

Telle était Adéma, sibylle enchanteresse,
Dont les secrets avis, la prophétique voix,
Les sons harmonieux et la magique haleine
Paraissaient s'exhaler des cavités d'un chêne.
Par elle, ainsi l'enfer revendiquait ses droits.
Adéma résidait près de la même enceinte
Où le prêtre druide, avant le grand Clovis,
Immolait à son dieu les captifs ennemis.
De l'archange du crime, ô sacrilége atteinte !
Les prêtres du Seigneur virent plus d'une fois
Des chrétiens animés d'une infernale crainte,
Conjurer Adéma sous son chêne magique.

Des doctrines du Christ défenseur énergique,
Ardent à propager ou raffermir la foi,
Les mages, les devins, les fausses prophéties
Furent éloquemment combattus par Eloi.
C'est alors qu'il lança ces saintes homélies
Contre les Francs taxés de cette impiété,
Pieux trésors transmis à la postérité [10]
« Tous ces enchantements, source d'idolâtries,
« Emanent, dit le saint, des antres infernaux.
« De l'esprit de Satan repoussez les prestiges,
« De l'ennemi du Bien n'attendez que des maux ;
« Votre ignorance seule enfante des prodiges :

« Craignez, fuyez, chrétiens! ces antres infernaux. »

L'astre brillant du jour dans le signe d'Astrée
Poursuit au haut des airs sa course mesurée.
Alpaïde est encor dans les bras du sommeil;
Béroé, qu'agitaient la crainte et l'espérance,
A voulu devancer l'instant de son réveil.
« Ma fille, lui dit-elle, à mon expérience
« Si tu veux aujourd'hui soumettre ton chagrin,
« J'ose te présager un triomphe certain;
« La prêtresse de Thor peut combler ton attente;
« Je sais que trop souvent ta jeunesse imprudente
« A paru dédaigner les secrets de son art;
« Lorsque tant de serments m'obligent au silence,
« Il ne m'appartient pas d'ébranler ta croyance.
« Mais à tes intérêts mon cœur peut prendre part,
« Je puis veiller sur eux sans me rendre parjure.
« Notre grande Adéma me prédit autrefois
« Qu'en toi je nourrissais la mère de nos rois.
« Crois-le, son art puissant, vainqueur de la nature,
« En devine pour nous les plus occultes lois.

« A peine le sommeil avait clos tes paupières,
« O ma fille chérie! au lieu de t'imiter,
« A mes craintes pour toi ne pouvant résister,
« Je revêts en priant le sayon de mes pères,

« D'un modeste tissu je couvre mes cheveux;
« Le fidèle Thormès, instruit dans nos mystères,
« Par mon ordre apprêtait les tributs volontaires
« Que reçoit la prêtresse en l'honneur de nos dieux.
« Un léger palefroi dans son essor rapide
« Me porte en peu d'instants sous le chêne enchanté,
« Arbre sacré, fameux dans notre antiquité,
« Où le gui fleurissait au souffle du druide.
« Je pose mon offrande en ce lieu révéré,
« Et d'un bâton ferré frappant neuf fois la terre,
« Par ce signal chez nous dès longtemps consacré
« J'implore d'Adéma le secours tutélaire. »
Cette fois Alpaïde écoute Béroé
D'une oreille attentive, et, loin d'être distraite
A ces nouveaux détails, veut qu'on les lui répète...
La Gauloise y consent : « *Dans ce lieu révéré*
« *Moi même, par neuf fois ayant frappé la terre,*
« *Par ce signal chez nous dès longtemps consacré*
« *J'implore d'Adéma le secours tutélaire.*
« Certaine que Thormès ne peut rien oublier,
« Je le suis à pas lents dans un étroit sentier
« Où la ronce s'unit au sauvage églantier.
« J'en suis péniblement la pente tortueuse,
« Et je revois enfin la grotte merveilleuse

« Où jadis Adéma présagea ton destin. »

« — Fille des vrais Gaulois ! dit-elle à mon approche,
« Je sais ce qui t'amène et connais ton dessein :
« La flatteuse espérance a réjoui ton sein.
« Tu ne me feras plus un injuste reproche :
« Le moment est venu, les temps sont accomplis.
« Favorable à mes vœux, le Dieu de la tempête
« Dans les champs d'Aurélie a balancé sa tête ;
« Ses brandons flamboyants ont éclairé les lis,
« Et la fille du Barde a su toucher Clovis.

« Mais ne te flatte point, une étoile ennemie,
« Dont le disque jamais n'avait frappé mes yeux,
« Menace les beaux jours de ta fille chérie ;
« Dès que la nuit étend son manteau nébuleux,
« Elle se lève au nord ; à l'ardente Rigelle [11]
« Elle oppose l'éclat de son front radieux,
« Et s'il faut, Béroé, que je te le révèle,
« L'étoile d'Alpaïde a pâli devant elle. »

D'Alpaïde à ces mots la subite rougeur
Décèle à Béroé le trouble de son cœur.
Aussi facilement que la douce espérance
La crainte nous agite, et son flambeau trompeur,
Parfois en nous montrant le malheur par avance,
L'anticipe et souvent détruit un vrai bonheur.

« Oh ! d'un cœur maternel invincible faiblesse !
« Ajoute Béroé ; de la docte prêtresse
« Je crus en écoutant les sinistres discours
« Que je devais trembler pour tes précieux jours.
« Elle me rassura ; cette étoile fatale
« Menace seulement tes royales amours.
« Ta beauté, chère fille, à mes yeux sans égale,
« Ne me fait point ici redouter de rivale.
« Chez les vierges des Francs est-il un plus beau choix !
« Pour toi je ne craindrais qu'une fille de roi...
« Hélas ! ce fut l'arrêt de Nantilde mourante !...
« Les Bardes nous l'ont dit : *A son dernier soupir,*
« *L'homme en fermant les yeux entrevoit l'avenir.*
« Et, s'il faut l'avouer, cette étoile brillante,
« Qui de la druidesse étonne le savoir,
« D'un astre couronné présente l'apparence.
« Faut-il que d'Adéma le magique pouvoir
« En redoute pour toi la funeste influence ?
« Pour mieux la détourner, elle eût voulu te voir
« Dans l'antre révéré de cette enchanteresse;
« Ah ! s'il m'était permis de guider ta jeunesse,
« Ma fille, tu saurais bientôt la vérité.
« S'il existe en effet une rivale à craindre,
« L'art puissant d'Adéma saura te la dépeindre ;

« Ses traits s'imprimeront au miroir enchanté ;
« S'il n'en existe pas, tu t'y verras toi-même.
« Ah ! qu'il me serait doux de m'y rendre avec toi !
« Je voudrais n'écouter... que mon désir extrême...
« Mais si je t'y conduis... tremble, tremble pour moi ;
« De mon parjure affreux rien ne pourra m'absoudre.
« Du redoutable Thor si j'évitais la foudre,
« Je me consumerais sous le remords vengeur.
« Cependant le veux-tu ? Réponds-moi ; je suis prête ;
« J'affronterai pour toi l'esprit de la tempête,
« Le remords du parjure et ses cruels tourments...
« — Ne plaise au ciel, répond Alpaïde attendrie,
« Qu'il me soit réservé d'empoisonner ta vie ;
« Je ne te rendrai point parjure à tes serments.
« Et pourtant loin, bien loin qu'Alpaïde méprise
« L'avis de ta prêtresse et ses charmes puissants.
« Ma mère ! quel que soit le pouvoir qui l'instruise,
« Je ne le vois que trop, Adéma prophétise...
« J'avais trop présumé du pouvoir de mes yeux ;
« Je ne dois point, Clovis, aspirer à tes vœux.
« Ah ! si pour moi jamais il sentit dans son âme
« La moitié seulement de l'amour qui m'enflamme,
« N'en doute pas, malgré sa profonde douleur,
« Il m'eût fait parvenir quelques mots de tendresse,

« Où, ne me peignit-il que sa seule tristesse,
« Il eût en les traçant trouvé quelque douceur!
« Que dis-je? S'il m'aimait, eût-il envers mon frère
« Témoigné cette humeur et cet ardent courroux?
« Oui, quelque astre fatal l'anime contre nous,
« Et son moindre souci, sans doute, est de me plaire!
« Trop crédule Alpaïde! un faux espoir t'a lui!
« Sous l'ombrage du chêne, alors qu'auprès de lui
« Sa chlamyde de pourpre, au milieu de l'orage,
« Des vents et des frimas me dérobait l'outrage,
« Mes rivales alors, ô trop flatteur espoir!
« Sur le trône des Francs croyant déjà me voir,
« En auront donc conçu, murmuré le présage,
« Afin de m'affliger, m'avilir davantage...
« Eh quoi! le regard tendre et cet empressement,
« De ta main sur mon cœur l'ardent frémissement
« Etaient donc de ta part, jeune et cruel monarque,
« Du plus doux sentiment la plus trompeuse marque!
« Béroé, tu le sais, jamais, avant ce jour,
« Je n'avais trop nourri la flatteuse pensée
« De voir enfin Clovis répondre à mon amour. »
De sanglots comprimés Alpaïde oppressée
Retombe sur sa couche en l'arrosant de pleurs.
« Voilà, dit Béroé, voilà bien la jeunesse!

« Voisine de l'enfance, elle en a la faiblesse.
« Si la douce espérance au front paré de fleurs
« Ne la berce en riant de prestiges flatteurs,
« Son esprit se noircit de chimériques craintes.
« Ma fille, il n'est point temps de te troubler ainsi :
« Rien n'est, jusqu'à présent, moins fondé que tes plaintes.
« Et quand il serait vrai que d'un astre ennemi
« Tu dusses redouter les funestes atteintes,
« L'art puissant d'Adéma peut t'en mettre à l'abri.
« Les pleurs, d'un faible esprit sont la faible ressource;
« Ils n'ont que trop terni l'éclat de tes beaux yeux.
« Lève-toi : du soleil le disque radieux
« Accomplit maintenant la moitié de sa course. »
Alpaïde descend de son lit somptueux.
Béroé la revêt d'une blanche tunique,
D'un long voile de deuil elle orne ses cheveux;
Une teinte plus douce et plus mélancolique
Sur ses traits épandue ajoute à sa beauté:
Quand un léger nuage a voilé sa figure,
Ainsi nous admirons l'astre au globe argenté.
Laissant à Béroé le soin de sa parure,
Alpaïde songeant à son secret dessein,
Consent à prendre en hâte un peu de nourriture,
Et montrant par degrés un visage serein :

« Béroé ! tu le vois, oui, je suis plus tranquille.
« A présent, c'est à toi de goûter le repos.
« Tu n'as point du sommeil savouré les pavots;
« Retourne, je le veux, dans ton nocturne asile.
« Je ne veux plus te voir avant que, de retour,
« Dardent sur mes vitraux les premiers feux du jour;
« Adieu, jusqu'à demain, embrasse-moi, ma mère.
« L'image de Clovis, ma harpe, mon amour,
« Mes craintes, mon espoir sauront bien me distraire.
« Et ce léger travail... » En prononçant ces mots,
Alpaïde avec grâce agitant ses fuseaux
Croyait dissimuler le trouble qui l'agite.
Béroé tout émue et l'embrasse et la quitte.

L'imprudente Alpaïde, à peine en liberté,
Jette au loin ses fuseaux ; le désir qui la brûle,
Ainsi qu'un feu subtil par l'air alimenté,
Redouble à chaque instant dans son esprit crédule :
Elle fait appeler le fidèle Thormès.

Ce Gaulois pleure et suit le culte de ses pères ;
Il en connaît à fond les rites, les mystères.
Déjà soixante hivers ont sillonné ses traits.
Thormès naquit esclave ainsi que ses ancêtres;
Il chérit tendrement la fille de ses maîtres,
Et ses moindres désirs sont des ordres pour lui.

« Thormès, dit Alpaïde avec un doux sourire,
« Effleurant sourdement les cordes de sa lyre,
« Dans sa grotte, Adéma... m'attendait aujourd'hui...
« La nuit déjà s'approche... il faut que je m'y rende...
« Thormès... pour Adéma cours préparer l'offrande...
« Hors des portes conduis un léger palefroi,
« Et toi-même... sois prêt à me servir de guide.
« Dans une heure... au plus tard, viens chercher Alpaïde. »
Étonné, mais joyeux, le docile vieillard
S'éloigne pour régler les apprêts du départ.

FIN DU QUATRIÈME CHANT.

NOTES

[1] Le voyageur chrétien sous son ombre égare
Soupire... Il voit la pierre où tombaient les victimes...

Il existe encore de nos jours en plusieurs provinces de France, particulièrement en Bretagne et en d'autres parties de la France, aussi bien qu'en Angleterre et en Allemagne, surtout en Saxe, de ces immenses pierres druidiques qui ont servi d'autels aux sacrifices humains.

[2] L'idolâtre Gaulois, craintif et taciturne,
Aux pieds des troncs mousseux vient épancher son urne.

Dans le septième siècle, il n'existait plus que des souvenirs et pour ainsi dire l'ombre des mystères gaulois. Les libations n'étaient plus sanglantes, le gouvernement des princes chrétiens ne pouvait tolérer de pareilles horreurs; sous les Romains, les sacrifices humains furent aussi défendus; mais il s'en faisait encore quelquefois. Jules-César en fait mention dans ses Commentaires. Depuis Clovis, il paraît que le sang ne coula plus aux mystères gaulois. Cependant, le souvenir et même le regret de la perte de ces cruels druides se conserva longtemps encore, et les chênes sacrés furent pendant bien des siècles l'objet d'une vénération superstitieuse. Les devins, les sorciers, les mages, les sibylles, les fées passaient pour êtres descendants des druides, des prêtres francs, et plus le degré de parenté était voisin, ou bien établi, plus ils inspiraient de confiance.

Avant les druides, les historiens disent que les femmes jouaient le premier rôle dans le gouvernement chez les peuples des Gaules; qu'elles décidaient de la paix, de la guerre et des autres points d'administration publique : c'était lorsque la religion des Gaules était simple et naturelle, et qu'ils adoraient un Dieu suprême sous le nom d'Esus. Leurs bocages leur servant de temples, et les chênes étant déjà, comme ils le furent depuis, en grande vénération, cette circonstance peut donner lieu de penser que sous les prêtres de Theutatès, c'était un reste de la religion

d'Esus, que les druides, prêtres cruels et politiques, mais usurpateurs d'un gouvernement qui, dit-on, valait mieux que le leur, avaient été obligés de conserver par respect pour les anciennes habitudes religieuses des peuples.

[3] Mais le bruyant Gallus pour la troisième fois
Élève dans les airs sa fatidique voix.

Le chant méthodique, ou plutôt périodique, du coq, aux mêmes heures du jour et de la nuit, est encore dans bien des contrées le sujet de diverses croyances superstitieuses. Certaines bonnes gens donnent pour raison du chant que tous les coqs font entendre à minuit, que c'est parce qu'à cette heure les ombres des morts sortant de leurs tombeaux frappent leurs regards, ou froissent leur plumage en volant au-dessus d'eux. Les coqs chantent à la pointe du jour, parce qu'alors les ombres rentrent dans leurs tombeaux.

Le coq est lui-même un animal, qui, passé un certain âge, disent les mêmes bonnes gens de presque tous les pays, est de fort mauvais augure. A l'âge de sept ans, il pond un œuf qui produit le basilic, animal qui tue tout ce qu'il regarde. Ce qui serait, certes! bien dangereux, tant pour l'espèce humaine que pour le règne animal et végétal. Enfin le coq, il faut en convenir, partage avec le chat dans l'esprit des gens ignorants, qui ne sont pas les moins nombreux, les honneurs de la sorcellerie.

[4] Par d'assidus travaux les saints religieux...

La plus grande partie des terres appartenant aux abbayes a été défrichée par les moines mêmes. Ceux qui ne se livraient point aux études des saintes Écritures ou à la vie contemplative, excellaient dans l'agriculture. Les terres de Cîteaux, de Clairvaux, de Vallombreuse, de Pesé, etc., etc., leur doivent leur fertilité. C'est ce que l'auteur de *Charlemagne* a si bien exprimé au sujet du monastère de Nouantal, situé près de la ville de Modène, dans cette strophe :

« Fertile Noneutal ! tes champs étaient déserts.
« Le voyageur fuyait tes perfides ombrages.
« Du sein de tes forêts et de tes marécages
« De mortelles vapeurs s'élevaient dans les airs.
« Si tu vis quelquefois les légions romaines
« Couvrir tes vastes plaines,
« Tu ne reçus jamais de ces vainqueurs fameux,
« Que les maux de la guerre, et ta terre féconde
« A des moines chrétiens a dû ses jours heureux :
« Le conquérant détruit ; le cénobite fonde.

Dans cette autre strophe, le même auteur rend un juste tribut aux savantes études des moines et à l'influence qu'ils eurent sur la conservation des monuments, des sciences et des arts. C'est la strophe vingt-cinquième du troisième chant, en parlant de Drogon, duc de Frioul, devenu moine du mont Cassin :

« Dans ces pieux loisirs, le silence et l'étude
« Le ramenaient toujours aux célestes clartés.
« Les méditations, les hautes vérités
« N'avaient d'asile alors que dans la solitude ;
« L'ignorance y perdait son masque séducteur ;
« Des longs siècles d'erreur
« Sans cesse les reclus perçaient la nuit profonde ;
« Les temps passés sortaient de l'ombre et du tombeau.
« De l'histoire, des arts, des sciences du monde,
« L'humble cloître avec soin nourrissait le flambeau. »

[8] Par vingt peuples païens sous le nom de Mercure...

C'est d'après l'opinion des savants antiquaires que l'on admet ici que Theutatès, Thot ou Thor, est le même que Mercure. Les Druides passaient aussi pour être les descendants des prêtres égyptiens. Si cela fut, leur émigration chez les peuples du Nord avait bien fait changer le culte de ce dieu ; car, au lieu de lui immoler en Égypte, comme chez les Gaulois, des victimes humaines, les Grecs et les Égyptiens ne lui offraient, comme aux autres dieux de l'Olympe, que des sacrifices d'animaux ; ce Theutatès avait plus de ressemblance avec les dieux de Carthage, ou le barbare Moloch. Les prisonniers que les Gaulois faisaient à la guerre étaient réservés pour ces sortes de sacrifices. Si quelquefois ils étaient livrés aux flammes des bûchers, plus souvent ils tombaient sous le couteau des Druides aux pieds des informes statues de ces abominables dieux. C'est dans ce sens que Jules-César parle de ce culte et de l'horreur qu'il lui inspirait. Les Romains, après la conquête des Gaules, ne purent jamais l'abolir entièrement; mais, comme on l'a dit, ces homicides cérémonies se faisaient dans le plus profond secret. Le nom de *Mystères gaulois* rappelle celui des mystères égyptiens et vient à l'appui de l'origine qu'on leur attribue. Les Gaulois et les Francs étaient chrétiens depuis bien des siècles, et la Saxe, la Franconie, d'où étaient sortis les Francs ; la Westphalie, et presque tous les peuples de la Germanie, rendaient encore un culte pareil à leur dieu Irmensul, qui était, dit-on, le même que Mars. L'Angleterre a eu aussi ses nombreux druides, et là, comme en France, ainsi qu'on l'a déjà dit, il reste encore des pierres qu'on assure avoir servi d'autels à ces sanglants sacrifices.

[6] A du Dieu de Clotilde imploré l'assistance...

Clovis I[er] avait épousé Clotilde, princesse chrétienne, nièce de Gondebaud, roi de Bourgogne, laquelle avait déjà disposé Clovis en faveur du christianisme; mais ce monarque trouvait toujours quelques prétextes pour retarder sa conversion. Enfin, Clovis étant au moment de perdre la fameuse bataille de Tolbiac, s'écria tout d'un coup, plein d'espérance et de foi : « Dieu de Clotilde! « je t'implore et fais vœu de t'adorer toujours, si tu me rends « vainqueur! » Alors il rallia ses troupes déjà dispersées devant les Allemands. Elles firent des prodiges de valeur, taillèrent les ennemis en pièces, et Clovis demeura maître du champ de bataille.

En accomplissement de son vœu, il reçut le baptême le jour de Noël de cette année, et depuis cet heureux événement, le christianisme devint de jour en jour la religion dominante des Francs, comme elle était depuis longtemps celle des Gaulois; mais les erreurs de l'arianisme s'étaient alors glissées dans les opinions d'une grande partie des chrétiens des Gaules, aussi bien que par toute l'Europe. Il est digne de remarque que Clovis fut le seul prince de son temps qui ne fut point arien. La cour de Bourgogne l'était elle-même, et c'est une espèce de miracle que la jeune princesse Clotilde, élevée à cette pernicieuse école, ne fût point imbue de ces erreurs. La conversion de Clovis s'opéra dans l'année 490. Ce fut saint Remy, évêque de Reims qui l'instruisit et le baptisa.

[7] Et le druide armé de sa faucille d'or...

Dans le temps que les Druides abreuvaient la terre du sang des victimes humaines, ils rendaient aussi une espèce de culte aux chênes. Tout ce qui provenait de cet arbre était en vénération, particulièrement le gui, espèce de plante parasite qui croît ordinairement sur le tronc du chêne. Il paraît que la cérémonie de la récolte du gui avait lieu au commencement de l'année, si l'on en juge par ce cri : « *Au Gui l'an neuf,* » qui retentissait de toutes parts avant la récolte du gui. A ce signal, les femmes, les enfants, les vieillards, les guerriers, les magistrats, se rendaient processionnellement à l'endroit de la forêt où était le chêne sacré. On étendait autour de l'arbre une grande nappe de fin lin, et le Druide désigné pour cette fonction, vêtu d'une tunique blanche, les cheveux couronnés de feuilles de chêne, montait à l'arbre; il y coupait le gui avec la faucille d'or qu'il tenait suspendue à sa ceinture, et le partageait aux spectateurs.

Les plus crédules d'entre les Gaulois croyaient que le gui bien souvent croissait, tout à coup, par la vertu du souffle du Druide. On avait soin de ramasser les parcelles qui étaient tombées sur la nappe; on les brûlait, et les cendres qui en provenaient étaient des espèces de reliques dont les Gaulois, leurs femmes et leurs enfants portaient sur eux de petits sachets, comme amulettes préservatrices de toutes sortes de maux. La cérémonie de la récolte du gui subsista longtemps encore après l'abolition des sacrifices humains, sans doute parce que les Romains, et ensuite les chrétiens, ne l'avaient pas en horreur.

[8] On vit paraître alors des femmes intrépides...

Il paraît que les dernières victimes humaines qui tombèrent en l'honneur de Theutatès furent immolées par des femmes qui avaient le titre dê druidesses, soit parce que les Druides, étant poursuivis par les conquérants des Gaules, les femmes pouvaient exercer cette horrible et dangereuse grande-prêtrise avec plus d'impunité, ou soit qu'il ne restât plus en effet que des femmes de la race de ces prêtres, et que, comme il paraît que cela fut vers la fin, certaines femmes seules jouissaient des droits et de la considération attachés à la race des Druides, et pouvaient elles-mêmes les transmettre à leurs seuls descendants du sexe féminin.

Plusieurs historiens font remonter encore plus haut la vénération dont les femmes étaient l'objet parmi les Gaulois. Ils disent que lorsque les Druides eurent enlevé le gouvernement aux femmes, elles conservèrent le pouvoir moral de commander aux éléments et de lire dans les secrets de l'avenir; ce qui prouve assez que l'opinion des peuples était demeurée en leur faveur malgré la chute de leur puissance, et que, ne pouvant plus reconnaître leur pouvoir politique usurpé par les Druides, les Gaulois les en dédommageaient en jugeant leurs facultés intellectuelles au-dessus de celles de leurs prêtres.

Mais les femmes qui furent druidesses inspiraient encore plus de confiance, parce qu'elles réunissaient à leur qualité de femme les titres et fonctions de prêtresses. Elles étaient invoquées et consultées dans presque toutes les grandes occasions; elles donnaient des sauvegardes aux vaisseaux contre les tempêtes; on croyait qu'elles pouvaient détourner la grêle des moissons; ceux qui avaient peur du tonnerre, et ils étaient en grand nombre, se recommandaient à elles. On les consultait pour savoir si l'on devait survivre à son ami ou à son ennemi, si l'on deviendrait riche, si l'on serait heureux en ménage, si la femme que l'on devait épouser était vierge, etc., etc...

Une des druidesses, ou sibylles gauloises, prédit l'empire à Dioclétien, lorsqu'il commandait dans les Gaules. Une autre prédit à Aurélien qu'il le perdrait bientôt, et ce double oracle fut confirmé. Comme ces femmes étaient habiles, elles avaient sans doute l'art de prédire ce qui était dans les probabilités.

Il n'est pas étonnant qu'elles aient souvent paru prophétiser. M. de la Dixmerie, dans son livre de *la Sibylle gauloise*, après avoir fait dans l'avant-propos une histoire rapide des druidesses, « dit : Que la Gaule, devenue la France, eut longtemps encore des « sibylles, ou plutôt elle eut des fées, sortes d'êtres intellectuels « à qui rien n'était impossible : » Les sylphes, les génies, les lutins, étaient de la même famille; les devins, les sorciers, leur ont succédé. Adéma, descendante des druides n'est, tant pour l'époque que pour le caractère, ni une sibylle, ni une fée, ni précisément une sorcière. On peut dire qu'elle est un composé de ces trois nuances de personnage, auquel se rattache d'une manière plus poétique le souvenir des anciens druides qui doit donner plus de noblesse à ses manières et à ses discours. Du reste, au VII[e] siècle de l'Église, les rites de la religion, dont elle couvre ses opérations, sont totalement en décadence. Il ne lui reste que des souvenirs traditionnels des pratiques superstitieuses, que retiennent encore de bonne foi quelques descendants des Gaulois, dont la condition permanente d'esclaves a entretenu l'erreur plus ou moins enracinée, même parmi ceux qui ont embrassé la religion chrétienne, comme cela peut s'observer encore dans l'esprit des habitants de nos campagnes. En tout temps, d'ailleurs, des chrétiens peu affermis dans leurs principes, des politiques sans foi et sans loi, tels que Frédégonde Ebroïn et autres, ont pu se servir et se sont, en effet, servis de l'obscurité des opérations magiques, pour colorer leurs projets et y réussir, à l'abri du soupçon, ou du moins de la conviction des forfaits qu'ils ont voulu commettre.

9 ....Une célèbre fée,
Mélusine, en sa grotte enchanta nos guerriers.

Mélusine est la fée que la plupart de nos romanciers anciens ont le plus célébré; son premier titre à l'illustration est sans contredit, d'avoir été chantée par l'Arioste.

Jean d'Arras, en 1383, a écrit l'histoire merveilleuse de Mélusine; et Étienne de Lusignan, religieux dominicain, a écrit sa véritable histoire dans celle des rois de Chypre, de Jérusalem et d'Arménie. Ce religieux descendait lui-même de ces rois et de Mélusine, laquelle est, dit-il, la souche des Lusignans :

descendance que cette maison a toujours revendiquée et qu'on ne lui a point encore contestée avec avantage.

La croyance populaire était que Mélusine avait bâti d'un coup de baguette le superbe château de Lusignan, qui était situé à quatre lieues de Poitiers. Brantôme dit que Charlemagne admira lui-même ce château en traversant la France, et qu'il ne dédaigna point de questionner les bonnes gens du voisinage sur le compte de Mélusine. « Rien n'était plus ordinaire, lui disaient-ils, que « de la voir venir en habit de veuve, et ayant encore les traits « de la plus belle femme, se baigner dans la fontaine du château ; « mais quand elle y venait le samedi, elle avait alors le bas du « corps en forme de serpent. On ajoutait que lorsqu'il devait « arriver quelque changement de règne, Mélusine montait au « sommet de la grande tour et qu'elle y poussait trois cris effroya- « bles qui étaient les avant-coureurs certains de la mort du roi.

« On tient tout cela pour très-vrai, dit Brantôme ; et même « lorsque le siége y vint, surtout quand la sentence fut donnée « d'abattre et de ruiner le château, ce fut alors qu'elle fit son « plus haut cri et clameur. Cela est très-vrai, par le dire d'hon- « nêtes gens : Depuis on ne l'a point ouïe. Aucunes vieilles pour- « tant disent qu'elle soit apparue ; mais très-rarement. »

Nous pensons que c'était le cas de demander à tant de bons et d'honnêtes gens, comme dit Brantôme, pourquoi Mélusine qui avait bâti le beau château de Lusignan d'un coup de baguette, ne le rebâtissait pas par le même prodige ? Suivant toute probabilité, la fée Mélusine ne sera autre qu'une dame de Lusignan, fort belle et probablement très-spirituelle et habile pour son temps, et ses paroissiens sans doute encore plus crédules, ou, du moins, aussi portés au merveilleux que bien d'autres.

10 **Pieux trésors transmis à la postérité.**

Parmi les différents ouvrages de piété attribués à saint Éloi, il existe huit homélies, où il engage les chrétiens de son temps à renoncer à leurs croyances superstitieuses ; il leur dit positivement de ne pas ajouter foi à ces misérables devins qui spéculent sur la crédulité des hommes et propagent les restes impurs de l'idolâtrie. Ces huit homélies sont ajoutées à la Vie de saint Éloi, publiée par le référendaire saint Ouen, son ami, et son disciple.

11 **Elle se lève au nord ; à l'ardente Rigelle....**

Rigelle, nom d'une étoile très-brillante de la constellation d'Orion.

FIN DES NOTES DU QUATRIÈME CHANT.

CHANT V

La nuit à chaque instant rembrunissant ses voiles
Couvrait de Saint-Denis la flèche et les créneaux ;
Déjà brillaient aux cieux les premières étoiles.
Alpaïde, pensive, à travers ses vitraux
Attachait ses regards sur la voûte éthérée.
Du flambeau de la nuit le disque décroissant
Poursuivait dans les airs sa course mesurée,
Et, d'un nuage épais alors se dégageant,
Promettait d'éclairer l'aventureux voyage.
« Bel astre ! que l'on croit favorable à l'amour ;

« Astre mélancolique et plus doux que le jour,
« Dit la sœur d'Ebroïn, j'accepte ton présage. »
Déjà le vieux Thormès près d'elle est de retour ;
D'une mante gauloise et d'un sayon de bure[1],
Vêtements d'une esclave, il vient de se pourvoir.
Il n'a point oublié la rustique chaussure,
Ni le tissu qui doit cacher sa chevelure ;
Pour sa jeune maîtresse il a su tout prévoir,
Et déploie à ses yeux les offrandes pieuses
Qu'elle doit déposer aux magiques rameaux.
Dans un tissu formé de joncs et de roseaux
Du crédule Gaulois les mains religieuses
Ont renfermé le sel, emblème de l'esprit[2] ;
Des gâteaux où le miel au pur froment s'unit ;
De la sauvage iris la racine odorante ;
Un coq au noir plumage, à la crête sanglante,
Dont les chants glapissants, au milieu de la nuit,
Réveille la prêtresse en ses grottes profondes ;
Et la gallique noix, mystérieux produit[3],
Substance qui noircit les plus limpides ondes
Et du chêne sacré rivalise le fruit.
« Tels sont, dit le Gaulois, les présents ordinaires
« Que de nous Adéma reçoit au nom des Dieux ;
« Par ces tributs légers, libres et volontaires,

« Nous les rendons souvent propices à nos vœux. »
Alpaïde à ce don veut ajouter encore ;
Ponr le rendre plus digne elle enlève à ses mains
Une pierre incrustée, ouvrage des Romains ;
Elle y joint un collier qui souvent la décore,
Un tissu d'écarlate aux reflets éclatants ;
Une riche quenouille et des fuseaux brillants :
Des atours de l'esclave à peine revêtue,
Elle sort du palais et sans être aperçue
Monte d'un seul élan le docile coursier
Que prudemment pour elle avait choisi son guide.
Aujourd'hui devenue amazone timide,
Elle craint un moment d'entrer dans le sentier
Frayé par le vieillard dans les plaines désertes,
De bruyères, de joncs et de ronces couvertes,
Que la lune éclairait de son pâle reflet.
C'est la route qui mène au sein de la forêt
Par Béroé décrite. En ce temple druide,
Aujourd'hui solitaire, un tertre s'élevait ;
Une pente à la fois épineuse et rapide
N'offrait pour parvenir à son étroit sommet
Qu'un plus étroit passage à l'étroite embouchure,
Des deux côtés bordé par un profond ravin.
D'Alpaïde en ce lieu l'immobile monture

Refuse de gravir cet escarpé chemin.
Pour toi, c'était, Amour, un trop léger obstacle ;
Il excite encor plus la jalouse beauté
A ne pas différer de consulter l'oracle.
Si sa rivale existe, au miroir enchanté
Ses traits s'imprimeront, et si c'est elle-même
Qu'Adéma lui fait voir... en ce bonheur extrême
Elle se convaincra qu'infaillible en son art
Des plus occultes faits la druidesse instruite
Peut donner des avis... Cependant elle hésite;
Elle désire et craint de voir à son regard
Évoquer..., apparaître une ombre !... Elle en palpite;
Mais dans son faible cœur l'emporte le désir,
De joie ou de douleur en dût-elle mourir,
De sortir au plus tôt d'un si funeste doute :
« Oui, dit-elle soudain, bannissons tout effroi ;
« Qu'Adéma nous éclaire : Ombre que je redoute...
« J'irai, je connaitrai si c'est toi, si c'est moi
« Qui captive Clovis. Poursuivons notre route,
« Mon courage renaît : allons, Thormès, marchons. »
La pente où le vieillard conduisait Alpaïde
Domine en s'élevant sur les ravins profonds
Où jaillit et murmure un torrent d'eau limpide.
De ce tertre en faisant jusqu'à neuf fois le tour,

On arrivait ainsi jusqu'au dernier détour.
En cette ascension, une nuit orageuse
Ou même seulement humide, ou ténébreuse,
Offrait mille périls. Dans les cieux azurés
La lune heureusement, toujours plus radieuse,
Perçait la profondeur des bocages sacrés.
Alpaïde poursuit sa marche aventureuse.
Dans l'épineux sentier Thormès guidant ses pas
Eût voulu que ses mains à ses pieds délicats
Des buissons agressifs épargnassent l'injure;
Sans se plaindre, Alpaïde en souffre la blessure;
Amour! amour! pour toi que ne souffre-t-on pas!
Alpaïde et Thormès du tertre solitaire
Venaient d'atteindre ainsi le plateau circulaire
Où l'arbre d'Adéma, chêne majestueux,
Etalait les rameaux de sa cime orgueilleuse.
Il semble que des vents l'haleine impétueuse
Module en l'agitant des sons mélodieux.
On entrevoit parfois entre ses flancs mousseux
Les rayons d'une pâle ou plus vive lumière.
Le vieux Thormès avance et du bâton ferré
Neuf fois avec respect il a frappé la terre.
Alpaïde le suit. Sur le terrain sacré
Thormès pose à genoux l'offrande précieuse,

Et soudain Alpaïde avec étonnement
Entend former près d'elle un concert ravissant;
Des Bardes ses aïeux la harpe harmonieuse
Sous ses habiles doigts frémit moins savamment.
Eveillé par la triste et tendre mélodie,
D'Adéma tout à coup le serpent familier,
Déroulant les anneaux de sa masse engourdie,
Des flancs du tronc mousseux se dégage en entier;
Il siffle, et devant elle il rampe le premier.
Thormès bénit le ciel de cet heureux présage :
« Oui, tu naquis, dit-il, sous un astre serein;
« Le serpent devant toi ne marche point en vain;
« Ah! combien sans le voir ont tenté le voyage!
« Douze lustres bientôt ont blanchi mes cheveux,
« Je n'aperçus jamais ce reptile fameux.
« Quel que soit, en ce lieu, le sujet qui t'attire,
« A la face du chêne, oui, j'ose le prédire,
« Le serpent vainement n'a point frappé tes yeux. »
Thormès encor parlait, quand soudain le reptile
Se dresse sur sa queue, et d'un agile bond
S'élance et disparaît dans un épais buisson.
Thormès, toujours auprès d'Alpaïde immobile,
Non loin d'elle lui montre un rustique escalier
Pratiqué dans le tuf. Il descend le premier,

Alpaïde après lui. Cette harpe sonore
Qu'ils entendaient là haut, ici, plus proche encore,
Leur aurait de la grotte indiqué le chemin
Si Thormès dès longtemps n'en eût connu l'entrée.
Malgré ses soixante ans, sa vigoureuse main
Ecarte les débris dont elle est encombrée.

Dans le roc crevassé par les efforts du temps,
Où grimpent réunis le lierre et la verveine,
Sur un siége élevé, formé d'un tronc de chêne,
Une femme est assise ; à pas toujours tremblants
Alpaïde s'avance et reconnaît sans peine,
A tout ce qu'elle en sait, la prêtresse de Thor.
Le temps a sillonné l'imposante figure ;
De son front rembruni sa blanche chevelure
Tombe en flots argentés, et la faucille d'or,
Des druides Gaulois symbolique parure,
Scintille, suspendue à sa large ceinture.
Le pin la couronnait : sa tunique de lin
En plis majestueux descendait jusqu'à terre ;
Et des Bardes sacrés la harpe héréditaire
En accords solennels résonnait sous sa main ;
Sous des sourcils blanchis son regard étincelle.
Le serpent familier, de retour auprès d'elle,
Dans un vase rougeâtre à ses pieds s'abreuvait.

D'un respectueux trouble Alpaïde est saisie;
La prêtresse se lève et Thormès disparaît.
« O des Bardes Gaulois héritière chérie,
« Que mon âme à ta vue éprouve de douceur!
« Ainsi, te voilà donc admise à nos mystères!
« Je saurai du destin t'épargner la rigueur!
« J'ai saisi pour te voir la harpe de tes pères*
« Tu n'as pu résister à ses puissants accords;
« J'évoque en les formant les absents et les morts.
« Dans mon antre profond, oui, c'est moi qui t'appelle.
« O vierge des Gaulois! ta beauté m'éblouit.
« L'astre resplendissant qui précède la nuit,
« Cette étoile du soir et si pure et si belle,
« Au sein du firmament brille d'un moindre éclat.
« Sous le rustique babit dont tu t'es revêtue,
« Je crois la voir briller dans une obscure nue.
« Ton teint des roses même efface l'incarnat;
« Du lis majestueux ta taille a la noblesse,
« Et du flexible jonc elle offre la souplesse.
« Ah! pourquoi conjnrer les secrets de mon art?
« A tes attraits vainqueurs qui ne rendrait les armes?
« Non, rien d'aussi parfait n'enchanta mon regard!
« Que le bandeau des rois siérait bien à tes charmes!
« Pour toi je l'entrevis dès tes plus jeunes ans.

« Tu ne me connais pas ; mais moi depuis longtemps
« Je veille sur tes jours et tu me dois la vie.
« Combien en te voyant mon âme est attendrie ! »
Ainsi parle Adéma. — « De tout ce que je vois...
« De tout ce que j'entends... que mon âme est émue !... »
Dit la sœur d'Ebroïn. Mais sa débile voix,
En prononçant ces mots, tremblante, interrompue,
Révèle assez son trouble : « Oui... des Bardes gaulois...
« Je suis fière... aujourd'hui... de me savoir issue...
« Mais Béroé... toujours... dut m'éloigner de toi.
« Tu ne l'ignores pas... Alpaïde est chrétienne...
« O savante Adéma !... que ta bouche m'apprenne
« Comment... ton art sublime... a pu veiller sur moi.
« — Ecoute : tu sais trop qu'au printemps de son âge
« Ta mère languissait dans un vil esclavage.
« Le père d'Ebroïn, au déclin de ses jours,
« Charmé des doux attraits qu'elle avait en partage,
« Sentit renaître en lui la saison des amours.
« Ta mère possédait la grâce enchanteresse.
« La nature avant toi n'offrit rien d'aussi beau.
« Cependant, sous le poids de la froide vieillesse,
« Ton père chaque jour penchait vers le tombeau.
« Il n'osait à l'esclave unir sa destinée ;
« Mon art sut amener cette heureuse journée.

« Aux autels des chrétiens j'allumai le flambeau
« Qui de ta mère enfin éclaira l'hyménée.
« Mais, ainsi que la vigne autour d'un vieil ormeau
« Dans cet embrassement étale aux yeux du monde
« Sa sève vigoureuse et pourtant inféconde,
« De ce tardif amour les fruits tant demandés,
« Aux désirs paternels n'étaient point accordés.
« Il faut en convenir, Béroé sur ta mère
« Voulut avant l'hymen interroger mon art.
« Je consultai pour elle et les eaux et la terre,
« Sans qu'un augure heureux s'offrît à mon regard.
« Ta jeune mère un jour devant moi se présente;
« Des sanglots comprimés soulevaient son beau sein;
« Elle tombe à mes pieds, et d'une voix tremblante,
« Arrosant de ses pleurs et ma robe et ma main :
« Adéma! me dit-elle, ô fille des grands-prêtres!
« Qu'ont servi si longtemps les Bardes mes ancêtres,
« Si ton art sut changer l'horreur de mon destin,
« Interprète des Dieux, fais encor davantage.
« Que m'importe l'honneur du haut rang où je suis,
« Si la stérilité doit être mon partage!
« De son premier hymen mon époux a des fruits;
« La honte m'en revient, et j'en suis confondue...
« Sa profonde douleur là-haut fut entendue.

« Chaque jour en son nom je présentais aux Dieux
« Quelque nouvelle offrande agréable à leurs yeux.
« Du magnanime Thor la puissance infinie,
« C'est elle qui prodigue et les maux et les biens,
« M'apprit que mon attente était enfin remplie.
« Ta mère te conçut; aux autels des chrétiens
« Ton vieux père entonna des cantiques de joie.
« Mais hélas! à la mort qui peut ravir sa proie?
« Contre elle... que mon art est impuissant et vain!
« Le jour où tu naquis sous un astre bénin,
« Ce jour, que je prévis, fut fatal à ta mère.
« Tu devins orpheline en voyant la lumière.
« Hélas! il est trop vrai, je prévois le trépas,
« Je puis l'accélérer... je ne l'éloigne pas.
« J'appris au même instant l'enfantement funeste,
« D'un noir pressentiment l'esprit épouvanté,
« Implorant, redoutant la triste vérité,
« Mes regards attachés sur la voûte céleste;
« En longs sillons de feu une étoile fila [*].
« Hélas! je reconnus l'étoile maternelle.
« Des cris de ma douleur mon antre résonna;
« Quand à mes yeux surpris une étoile plus belle
« Dans l'espace azuré soudain la remplaça.
« Alpaïde! cet astre annonçait ta naissance;

« Je n'observai jamais des rayons si brillants ;
« L'occident ténébreux ressentit sa présence.
« Béroé te l'a dit : j'annonçai dès ce temps
« *Que cette jeune tige à son sein suspendue*
« *Des monarques français produirait les plus grands.*
« Ton étoile depuis m'est toujours apparue ;
« Les brandons du dieu Thor ont brillé sur les lis,
« Et la fille du Barde a su toucher Clovis.
« Dans les cieux, cependant, une étoile ennemie
« Que mon œil clairvoyant n'aperçut point encor,
« Menace de flétrir les beaux jours de ta vie.
« Ainsi qu'une couronne, elle a sept pointes d'or [7]
« Entre elles projetant une lumière égale.
« Au milieu de la nuit elle se lève au nord,
« Et je n'en puis douter, cette étoile fatale
« A la fille du Barde annonce une rivale.
« Je ne la connais pas ; malgré tout mon pouvoir
« Je n'ai point encor su la forcer à paraître ;
« J'avais besoin de toi pour évoquer son être.
« Alpaïde, *réponds* : parle, veux-tu la voir ?
« Tu frémis... Viens, suis-moi dans l'antre du savoir ;
« Mon art en peu d'instants te la fera connaître. »
« — O savante Adéma ! je m'abandonne à toi,
« Lui répond Alpaïde en pâlissant d'effroi.

« Quoi ! veux-tu m'entraîner dans les profonds abîmes,
« Où les morts à ta voix sortent de leurs tombeaux,
« Au centre de la terre, ou des bruyantes eaux ?...
« — Trop faible rejeton des Bardes magnanimes !
« Interrompt Adéma, quelle indigne terreur !
« Tu viens me conjurer et tu crains de me suivre !
« A ces vaines frayeurs si ton esprit se livre,
« Il vaut mieux t'éloigner de ce séjour d'horreur,
« Il en est temps encore. Entends-tu sur ta tête
« Dans les chênes sacrés l'esprit de la tempête !
« Les flancs de la forêt reposent sur ces lieux.
« Dans mes rochers sacrés il n'est rien qui t'arrête.
« Vierge pusillanime ! ah ! fuis, si tu le veux ;
« En conjurant mon art crois-tu me faire grâce ?
« Le serpent de nouveau va précéder ta trace ;
« J'évoquerai sans toi ta rivale à mes yeux ;
« Prête l'oreille... Entends nos verdoyantes cimes
« S'entrechoquer encore au souffle de ces dieux
« Nous demandant en vain les humaines victimes
« Dont nos pères jadis accompagnaient leurs vœux...
« Grands dieux ! vous le savez, en proie à sa misère,
« Sous le joug du vainqueur un peuple infortuné
« Aux pleurs, à l'esclavage en naissant condamné,
« Ne saurait de vos rits accomplir le mystère.

« Viens, ma fille, suis-moi ; tu n'es pas la première
« Que j'ai vu pénétrer dans ces lieux souterrains.
« Ici, j'ai vu souvent les maîtres des humains ;
« Avant toi, Chilpéric, Brunehaut, Frédégonde [1],
« Et d'autres... sont entrés dans ma grotte profonde.
« La terre de ces rois couvre les ossements,
« Et moi des vieux Gaulois prêtresse centenaire,
« J'ai vu se succéder les races des vivants.
« O des Bardes sacrés jeune et noble héritière !
« Suis-moi, nos Dieux par toi régneront sur les Francs. »

« A ta voix prophétique, oui, je suis rassurée,
« Dit la sœur d'Ebroïn d'espérance enivrée,
« Je marche sur tes pas... »

La prêtresse, à ces mots,
Avançait lentement vers une étroite issue
Qu'Alpaïde d'abord n'avait point aperçue.
Avant de pénétrer dans ce séjour profond,
Adéma pousse un cri perçant, mélancolique ;
D'un plus lugubre cri la voûte au loin répond ;
D'une bande étoilée elle a paré son front,
Et relevant les plis de sa longue tunique,
De l'antre du savoir elle a franchi le seuil.

Pour dissiper la nuit de ce séjour de deuil
La prêtresse a saisi sa baguette magique ;

Elle en décrit dans l'air des cercles lumineux.
Alpaïde la suit en baissant les paupières.
Des cercles enflammés les lueurs passagères
Dévoilent les horreurs de ce lieu ténébreux ;
Les murs sont tapissés de sanglants caractères,
De bizarres objets, d'informes animaux ;
Alpaïde a cru voir, et son cœur en tressaille,
Des fantômes voilés secouer leurs lambeaux ;
Plus loin, des ossements incrustent la muraille.
Eperdue, égarée, elle tombe à genoux :
« Prêtresse des Gaulois ! pardonne à ma faiblesse ;
« Modère, en ma faveur, un trop juste courroux :
« La terreur m'a saisie et malgré ma promesse
« Je n'ai pu résister à tant d'objets nouveaux.
« — Oui, ma fille, à présent, j'excuse ta jeunesse ;
« Des Druides Gaulois tu foules les tombeaux ;
« Et le jour et la nuit leurs ombres lamentables
« Errent, comme tu vois, dans ces funèbres lieux.
« Vois ces larmes de sang qui brillent dans leurs yeux.
« J'interrogeai souvent ces ombres vénérables ;
« Epanchant à leurs pieds le noir suc des pavots,
« J'ai voulu les contraindre à goûter le repos.
« Adéma, m'ont-ils dit, laisse en paix tes ancêtres.
« Ils n'habiteront plus leurs antres sépulcraux ;

« Sans cesse ils gémiront de vous voir sous des maîtres,
« Jusqu'au jour où l'hymen sur le trône des Francs
« Placera des Gaulois les heureux descendants.
« Il n'en faut pas douter, noble fille du Barde,
« Cet oracle flatteur tout entier te regarde.
« Esprit du grand abîme, accomplis mes desseins:
« J'épanche en ton honneur sur cette pierre obscure
« Cette libation où les mortels venins
« Sont mêlés dans les flots de l'onde la plus pure
« Aux os pulvérisés des cadavres humains. »
A ces mots, Adéma soulève entre ses mains
Une urne qui brillait sur cette même pierre
Où jadis du dieu Thor le prêtre sanguinaire
Immolait à ses pieds les captifs palpitants;
De la noire liqueur elle arrose la terre
Et son antre infernal propage ses accents.
Adéma continue : « Ecoute ma prière,
« O redoutable Thor! toi qui, du haut des monts,
« Du soleil immortel obscurcis les rayons!
« O Dieux qui desséchez les campagnes fécondes,
« O vous qui soulevez le vaste sein des ondes!
« Et toi, mort implacable! et vous légers démons,
« Qui d'un commun accord attristez la nature!
« Précipices profonds! torrents dévastateurs,

« Lugubre esprit des nuits qui produis les terreurs !
« Mon art impérieux aujourd'hui vous conjure;
« C'est Adéma qui parle..........
« O vous, qui tant de fois
« Fîtes pâlir le jour aux accents de ma voix !
« Secondez un instant ma force enchanteresse;
« Que celle dont Clovis reçoit les douces lois
« Aux yeux de sa rivale en ombre comparaisse......
« Mais quel soudain transport s'empare de mes sens !
« Mânes de mes aïeux ! soutenez ma faiblesse;
« Une divine crainte a pénétré mes flancs.
« Sur mon front enflammé mes cheveux se hérissent;
« Mes yeux sont éblouis et mes genoux fléchissent...
« Fille des vrais Gaulois, répète mes accents.
« En invoquant l'esprit qui m'inspire et m'oppresse,
« Que ton désir s'unisse à mes désirs ardents. »
En achevant ces mots, l'antique druidesse
Étend entre ses doigts ses longs cheveux blanchis,
Et poussant vers le ciel de lamentables cris,
Elle tombe à genoux dans sa magique enceinte :
Alpaïde succombe à l'excès de sa crainte;
Tout son corps est baigné d'une froide sueur;
Palpitante, elle attend l'effet du noir mystère.
La voix de la prêtresse avec plus de douceur

Parvient à son oreille et, semblable à l'aurore,
Une douce clarté vient rassurer son cœur;
Mais son regard baissé n'aperçoit rien encore.
« O vierge des Gaulois ! réponds : qu'aperçois-tu ?
« Lui demande Adéma, d'un accent plus sonore;
« Lève, lève ton front sur la terre abattu. »
Alpaïde ose enfin regarder devant elle :
De l'antre souterrain les horribles remparts
Présentent à ses yeux une face nouvelle;
C'est un temple chrétien qui frappe ses regards.
D'une lampe d'argent la clarté vacillante
Auprès du grand autel lui dévoile un tombeau.
C'est celui de Nantilde, où d'une main savante
Un habile Gaulois illustra son ciseau :
Avec émotion Alpaïde contemple
Ce tombeau, cette croix, cet autel et ce temple.
Et soudain à ses yeux un autre enchantement
Confirme d'Adéma l'infernale puissance.
En blancs habits de deuil une femme s'avance;
Elle baigne de pleurs le sacré monnment
Où reposent en paix les cendres de Nantilde.
Ciel ! je la reconnais : c'est la jeune Batilde !
« C'est elle-même; ô Dieu ! dit la sœur d'Ébroïn.
« O trop heureuse esclave ! Adéma ! c'est donc elle,

« Qui sut rendre Clovis à l'amour infidèle !
« Mais elle disparaît... Est-ce un prestige vain ?
« — Non, ma fille, tu viens d'entrevoir ta rivale ;
« Lui répond la prêtresse en étendant les bras ;
« Je n'ai pu me saisir de cette ombre fatale ;
« Que mon art est borné ! va, s'il ne l'était pas,
« Dans les champs azurés du lumineux espace
« Son astre éblouissant perdrait bientôt sa place.
« En signe de sa mort, précipité des cieux,
« Tu l'y verrais filer en long sillons de feux.....
« Tu devras cependant me rendre quelque grâce
« D'avoir su t'éclairer sur ce grand intérêt ;
« On détourne aisément le péril qu'on connaît.
« Qu'à regret je verrais t'échapper la couronne !
« Alpaïde, aujourd'hui, ce qui le plus m'étonne,
« Je dois te l'avouer, c'est ton frère Ebroïn.
« Dans les vastes projets auxquels il s'abandonne,
« Ton hymen aurait pu lui gagner du chemin ;
« Je ne reconnais plus l'ordinaire sagesse
« Qui lui fit quelquefois rechercher mes avis :
« Dis-lui ce qui se passe ; il faut qu'il le connaisse :
« Il verra que j'ai dû t'éclairer à tout prix.
« S'il veut voir sur ton front la couronne des lis,
« Que Batilde périsse ou qu'elle disparaisse. »

FIN DU CINQUIÈME CHANT.

NOTES

[1] D'une mante gauloise et d'un sayon de bure...

Le sayon était une espèce de tunique de laine, plus ordinairement à manches larges, de couleur bleue et à gros plis; les esclaves le portaient. Ce vêtement, plus étroit et d'un tissu plus précieux, rattaché sous le sein par une ceinture plus ou moins riche, formait une tunique plus élégante que l'on appelait *saye*. La mante était une espèce de pelisse en laine grossière, plus souvent écarlate, à laquelle était attachée une sorte de capuchon. Cette mante est en usage encore dans certaines provinces de France pour les habitants des campagnes; ceux de la Touraine la portent verte.

[2] Ont renfermé le sel, emblème de l'esprit.

Les dons que la plupart des peuples superstitieux offraient à leurs magiciennes, ou fées, ou sorcières, étaient toujours au nombre de sept ou neuf. La qualité ou la richesse de ces offrandes variaient suivant les moyens de fortune; mais le sel, les gâteaux et le coq noir étaient exigés du plus grand nombre des sorcières de tous les pays.

[3] Et la gallique noix, mystérieux produit.

On a longtemps ignoré la cause qui produit la noix de galles. On crut d'abord que c'était un fruit du chêne, aussi bien que le gland; à présent personne n'ignore que ce prétendu fruit est formé par la piqûre d'un insecte sur une feuille, avant que cette feuille soit tout à fait formée. Cette piqûre interceptant la circulation de la sève et la sève s'y portant toujours, il en résulte une boule informe au lieu d'une feuille. On voit de ces boules vertes ainsi produites sur presque tous les arbres; mais ce sont les chênes surtout qui en abondent. La noix de galles, encore

plus que l'écorce de chêne, infusée dans l'eau et mêlée à une substance ferrugineuse, produit l'encre de la meilleure qualité. Avant que cette découverte fût publique, on suppose que les femmes qui se mêlaient de magie pouvaient en faire usage pour former leurs caractères nécromanciens. La noix de galles fait ici partie de l'offrande des Gaulois à leur druidesse, comme une production venant des chênes sacrés.

4 J'ai saisi pour te voir la harpe de tes pères.

Le son des harpes, lyres, guitares, luths et mandolines (car les harpes des Bardes gaulois et écossais n'étaient autre chose que de petits instruments portatifs, plus semblables à ceux que l'on vient de nommer qu'à nos harpes modernes), était l'un des charmes employés par les fées pour attirer à elles les personnes absentes qu'elles désiraient voir. Les âmes des morts, croyait-on, étaient insensibles à ces sons; il leur fallait des évocations plus terribles, des libations, des sacrifices, etc., etc.

5 En longs sillons de feux une étoile fila...

C'est encore une opinion populaire en bien des endroits, que lorsqu'une étoile file dans le ciel, c'est une personne qui meurt. Ceci est un reste de croyance astrologique qui admet qu'à la naissance de chaque personne il paraît une étoile nouvelle qui s'éteint avec elle. Cette opinion était particulièrement reçue en Orient, etc.....

6 Ainsi qu'une couronne elle a sept pointes d'or
Entre elles projetant une lumière égale.

Allusion à la descendance généralement présumée de Batilde des princes de l'Heptarchie, nom donné à la réunion des sept royaumes dans lesquels l'île d'Albion était encore divisée au septième siècle de l'Église.

7 Avant toi Chilpéric, Brunehaut, Frédégonde...

Ces trois détestables personnages croyaient à la magie, ou du moins se servaient de son nom pour arriver à leurs criminelles fins. C'est ainsi que Chilpéric, à l'instigation de sa femme Frédégonde, fit précipiter son fils d'une première femme dans la Marne, parce que la marâtre accusa le jeune prince d'avoir contribué à la mort des enfants que Chilpéric avait eus d'elle, employant

contre eux les maléfices d'une jeune magicienne dont il était aimé et à laquelle on fit souffrir d'horribles tortures pour lui faire confesser son crime.

Brunehaut est aussi positivement accusée de magie en plusieurs circonstances de sa vie, notamment lors du mariage de son petit-fils Thierry, roi de Bourgogne, avec la princesse Ermemburge, fille d'un roi visigoth, laquelle fut ignominieusement renvoyée par son mari avant la consommation de son mariage et malgré les ambassadeurs du roi son père. Brunehaut, instruite par l'exemple de son autre fils Théodobert, roi d'Austrasie, qui, par amour pour sa femme, l'avait chassée de sa cour, craignit que celle du roi de Bourgogne le captivât de la même manière. Elle fit donc tout ce qu'elle put, dit l'histoire, pour lui rendre sa femme odieuse, en quoi elle réussit comme on l'a vu, ce qui fut attribué à la magie.

« Alors, dit à ce sujet Étienne Pasquier, la reine Brunehaut « employa contre sa bru les charmes de la magie, et besogna de « telle sorte, que le roi ne la put aucunement connoître par « attouchement marital. »

Au reste, la magie ayant en tous temps produit plus de crimes que de miracles, il n'est pas étonnant que ceux qui avaient la faiblesse de croire à cet art imposteur, lui avaient attribué tous les attentats dont la cause demeurait cachée et paraissait surnaturelle.

FIN DES NOTES DU CINQUIÈME CHANT.

CHANT VI

Alpaïde à son frère a dit l'arrêt fatal
Rendu par Adéma dans son antre infernal :
S'il veut voir aux autels couronner sa jeunesse,
« Que Batilde périsse ou qu'elle disparaisse. »
Au ministre pervers il n'en faut pas autant :
La perte de Batilde est aussitôt jurée ;
Cette rare beauté dont la vierge est parée
Rend encore aujourd'hui son danger plus pressant.
Au lieu du pur amour et du trône brillant
Que le jeune Clovis réserve à l'orpheline,

A sa couche adultère Ebroïn la destine ;
A sa sœur toutefois il cache ses projets ;
Il a su dans son cœur ramener l'espérance.
« De Clovis, a-t-il dit, ne crains pas l'inconstance ;
« Batilde sur les Francs ne règnera jamais. »
Des moyens d'accomplir son projet exécrable
Le maire du palais s'occupe sans retard ;
Mais il veut le couvrir d'une ombre impénétrable.
Par un ordre pressant il appelle Angilbart,
Angilbart ! renommé par sa scélératesse,
Habile exécuteur de complots ténébreux ;
C'est par lui que le maire accablant la faiblesse
Atteint tout ce qu'il craint d'une main vengeresse ;
Pour être instruit de tout il emprunte ses yeux.
Et malheur à celui qui d'un joug odieux
Formerait le dessein d'affranchir sa patrie !
Le glaive est suspendu sur sa tête ennemie.
Angilbart est le chef de la garde du roi.
Le noble Athalaric, vétéran de Clotaire,
Pour lui fut dépouillé de cet illustre emploi
Et finit dans l'exil sa trop longue carrière.
Angilbart de sa chute en recueillant le fruit
Servit mieux d'Ebroïn la politique sombre ;
A l'ordre du tyran faut-il frapper sans bruit,

Comme un souple reptile il se glisse dans l'ombre :
Il frappe, et sous ses coups l'homicide Angilbart
Voit tomber à ses pieds le guerrier sans défense
Dont il n'eût point au jour affronté la présence.
Sa taille est colossale, et son affreux regard
Fait pâlir de terreur la timide innocence.

D'une famille obscure il reçut la naissance ;
On le verrait encor dans les rangs du soldat
S'il n'avait près du roi paru plus nécessaire.
Sa fortune est le prix de plus d'un attentat
Commis pour Ebroïn dans un profond mystère.
Tel était Angilbart ; au crime toujours prêt ;
Esclave d'Ebroïn, mais plus méchant peut-être ;
Certain d'être appelé pour un nouveau forfait,
Il se rend sans tarder à l'ordre de son maître.

« Faut-il, dit Ébroïn en le voyant paraître,
« Qu'en ce jour, Angilbart, je me plaigne de toi !
« La garde du palais est commise à ta foi ;
« Quand je te confiai cette importante place,
« Je voulus être instruit de tout ce qui se passe.
« Cependant aujourd'hui ce n'est point par ta voix
« Que j'apprends de la cour les secrètes intrigues...
« Que ce soit la première et la dernière fois.
« Je ne m'explique point sur ces nouvelles brigues...

« Et pour les déjouer une raison d'État
« Exige... Tu connais cette jeune Batilde,
« Dès sa première enfance esclave de Nantilde.
« Il faut, dès cette nuit, mais sans bruit, sans éclat,
« L'éloigner à jamais de ce royal asile.
« Demain l'enlèvement serait plus difficile.
« Les tours et les fossés du palais de Clichy
« Du coup qu'il faut porter la mettraient à l'abri :
« Je plaius cette Batilde et malgré sa jeunesse
« La politique un jour peut exiger sa mort;
« Mais pour en venir là rien ne nous presse encor:
« Quand il en sera temps j'agirai sans faiblesse.
« On peut la laisser vivre, au moins pour quelques jours.
« Tu m'as bien entendu? sa mort m'est inutile :
« Ne t'y méprends donc point, et bref en tes discours,
« Dis-moi quel est ton plan. »
Le regard immobile,
Aux paroles du maire Angilbart attentif,
Pour répondre ne fut qu'un seul instant pensif :
« Vous connaissez, seigneur, le zèle qui m'enflamme;
« A vos desseins toujours empressé d'obéir,
« Je n'attends que de vous la louange ou le blâme;
« Mon bras aveuglément se plaît à vous servir.
« J'exécuterai tout dans un profond mystère.

« Des soldats, on le sait, l'ignorance grossière
« Croit que de Dagobert le spectre gémissant,
« Soulevant dans la nuit sa pierre sépulcrale,
« Vient errer dans les murs de l'enceinte royale ;
« On sait aussi combien son aspect effrayant
« Porte dans les esprits l'horreur et l'épouvante :
« Moi-même à la faveur de ce déguisement
« J'épiai les secrets de Nantilde régente ;
« Je vous l'ai souvent dit, nos plus hardis guerriers
« Attendant pleins d'effroi l'instant de mon passage,
« A l'aspect du linceul qui voilait mon visage
« Se cachaient éperdus sous leurs lourds boucliers.
« Demain au point du jour les filles de la reine
« Pour les murs de Clichy désertent le palais ;
« Leurs basternes, leurs chars et leurs gardes sont prêts.
« Si je ne conçois point une espérance vaine,
« Dans la confusion que cause leur départ,
« Portant de tous côtés mon surveillant regard,
« J'observerai Batilde, et peut-être sans peine
« Pourrai-je l'entraîner dans le prochain manoir,
« Des barons vos aïeux honorable domaine.
« Il est un contre-temps qu'il convient de prévoir ;
« Peut-être de la nuit les ombres favorables
« Ne me suffiront pas pour remplir mon dessein ;

« Mais alors de Clichy nous savons le chemin.
« Ses tours et ses fossés sont-ils inexpugnables ?
« Il suffit que ce soir ma prévoyante main
« Prenne soin d'y placer une garde choisie ..
« A Clichy comme ailleurs ne commandez-vous pas ?
« Chacun des chefs, seigneur, voit en vous la patrie,
« Chacun pour vous livrer une esclave ennemie
« Aimerait à prêter le secours de son bras. »
Ainsi parle Angilbart, et son farouche maître
Approuve le projet enfanté par le traître.

Du côté de Lutèce, auprès de Saint-Denis,
S'élevait d'Ebroïn le salique héritage [1].
Palais fortifié, vaste et noble apanage,
Bâti par ses aïeux sous le premier Clovis,
Et qui de père en fils fut transmis d'âge en âge.
Quatre larges fossés isolant ce séjour
Recevaient dans leur sein les ondes de la Seine :
Suspendus aux glacis de l'humide contour,
De pesants ponts-levis appuyés sur leur chaîne
Servaient seuls de passage à ces sombres remparts.
Sur les créneaux flanqués de légères tourelles
Du superbe Ebroïn flottaient les étendarts.
Ses illustres aïeux, sujets, guerriers fidèles,
Se reposaient ici des belliqueux travaux ;

Dans les longs corridors leurs armes déposées,
Offraient des deux côtés d'honorables faisceaux.
Les lances des Romains, leurs cuirasses brisées,
Aux francisques, aux dards, aux cimiers enlacées,
Attestaient de ces preux l'héroïque valeur,
Et chaque fois, dit-on, que la voix des alarmes
Appelait leurs neveux dans les champs de l'honneur,
Leurs ombres doucement entrechoquant leurs armes,
Venaient encore errer dans ces lieux pleins de charmes.

Depuis près de six ans que le maire Ebroïn
Sur le prince et le peuple étend son bras d'airain,
Chaque mois, chaque jour, accrut son opulence;
Ses terres, ses châteaux, ses esclaves nombreux
Au midi comme au nord couvrent toute la France.
Mais l'antique manoir qu'il tient de ses aïeux
Flatte les souvenirs de son cœur orgueilleux.
Des chefs Austrasiens les récentes défaites
Avaient mis en ses mains d'innombrables trésors.
C'est là qu'il étalait le fruit de ses conquêtes.
De la pourpre royale affectant les dehors,
C'était là que le luxe épuisant ses efforts
Sous des lambris dorés présidait à ses fêtes.
Peut-être qu'au milieu de ces banquets joyeux,
Si l'on eût pu prêter une oreille attentive,

Du fond des noirs cachots l'innocence captive
Par ses gémissements eût attristé ces lieux.

Tandis qu'on préparait la perte de Batilde,
Clovis reparaissait aux yeux de ses sujets;
Surmontant sa douleur du trépas de Nantilde,
Il revenait des rois habiter le palais.
D'un front calme, des grands il a reçu l'hommage.
Pour Ebroïn surtout composant son visage,
Dans l'âme du perfide il ramène la paix.
Ebroïn se rassure, et quand la nuit tranquille
Eut d'un voile grisâtre obscurci l'horizon,
Il atteignait déjà son féodal asile.
Ainsi que le monarque, un brillant escadron
Pour veiller sur ses jours le suit et le devance.
Un jeune adolescent au son du cor guerrier
Sur les murs crénelés apparaît le premier;
Le garde de la tour, appuyé sur sa lance,
Répond à ce signal, et sa bruyante voix
Fait au loin retentir l'écho des prochains bois.

Le maître est annoncé. Tout se meut, tout s'empresse :
Sur ses chaînes de fer un pont-levis s'abaisse;
Ebranlé sous les pas des nombreux palefrois,
Bientôt il se relève, et ses chaînes pesantes
Sur les gothiques murs heurtent avec fracas.

O Batilde! c'était sous ces voûtes tremblantes
Que l'horrible Angilbart devait guider tes pas.
Mais le ciel protecteur garde ton innocence,
Et ses soins dès ce jour préparaient ta puissance.
Le pervers Ebroïn, plein d'un impur espoir,
T'attendra vainement au fond de son manoir.

Charme de la vertu! puissance irrésistible,
Le vice à tes attraits n'est pas même insensible!
A l'instant d'accomplir son dessein plein d'horreur,
Le cruel Angilbart, au nom de sa victime,
Sent un trouble inconnu s'élever dans son cœur.
Justement Angilbart tu redoutais ce crime :
Il sera le le dernier que ta main commettra.
La mort plane sur toi... Dans l'infernal abîme
Son bras froid et vengeur bientôt t'entraînera.

Les ombres de la nuit ont voilé les campagnes;
Le sommeil sur la terre épanchait ses pavots.
De la reine des Francs les timides compagnes
Jusques au jour naissant se livraient au repos :
Bertrade seulement veillait avec Batilde.
Avant de s'éloigner des cendres de Nantilde
Elles veulent encor prier sur son cercueil.
Chacune enveloppée en sa mante de deuil,
Des gardes du palais pour éviter la vue,

Elles s'acheminaient vers la secrète issue
Qui de leur toit conduit au pied des saints autels.
Clovis, en même temps, du réduit funéraire,
Par l'inspiration des mânes maternels,
Prenait avec Léger le chemin solitaire
Il voit à la lueur des nocturnes flambeaux,
Il voit, il reconnaît Batilde avec Bertrade
Recherchant comme lui l'enceinte des tombeaux.
Il s'arrête attentif sous une sombre arcade,
Et tout bas à Léger il adresse ces mots :
« C'est Batilde; craignons de troubler sa prière.
« Eloignons-nous, Léger; je suspends mon dessein.
« Je me rendrai plus tard au tombeau de ma mère. »
Au départ qu'il permit il pense avec chagrin;
Batilde de ces lieux doit fuir avec l'aurore,
Dans cette solitude il la voit à regret,
Il s'éloigne à pas lents pour revenir encore,
Et semble retenu par un pouvoir secret.
Soumis à ce pouvoir, immobile à sa place,
Appuyé sur Léger le front triste et rêveur,
Clovis de l'orpheline au loin suivait la trace.
Mais d'où vient de son front la subite pâleur?
Ainsi que lui, Léger est atteint d'épouvante :
En croiront-ils leurs yeux? Est-ce un songe imposteur?

Non, c'est la vérité dans toute sa terreur.
Un spectre revêtu d'une robe sanglante,
La tête couronnée et le sceptre à la main,
Glisse le long du mur en effleurant la terre;
Son œil cave projette une faible lumière;
Sa taille est gigantesque et son pas incertain.
Bertrade, cependant, poursuivant son chemin
Sans avoir aperçu le fantôme funeste,
Devant lui s'avançait... Et la vierge modeste,
Le visage couvert du blanc tissu de lin,
La suivait à pas lents, les yeux baignés de larmes.
De l'asile sacré prête à franchir le seuil,
Bertrade se retourne, ô mortelles alarmes!
Le spectre devant elle agite son linceul;
Il va droit à Batilde, et dans ses plis funèbres
L'enveloppe, la presse, en étouffant ses cris.
Avec elle, il fuyait dans le sein des ténèbres,
Quand Léger devant lui paraît avec Clovis;
Le spectre en les voyant lève sa tête altière,
De son sceptre pesant il écarte le roi.
Clovis saisit son glaive en palpitant d'effroi,
Car il n'ose frapper une ombre qu'il révère;
C'est sous ces mêmes traits que la voix populaire
Dit que de Dagobert le spectre menaçant

Dans ces murs qu'il bâtit revient errer souvent.
« Respecte, tu le dois, le fantôme d'un père,
« O roi! lui dit Léger. Mais dussé-je périr,
« Tu vas être éclairé. Cette ombre est mensongère;
« Le crime ici nous cache un horrible mystère,
« C'est à moi qu'appartient le droit de le punir. »
  Le fantôme à ces mots et s'agite et veut fuir;
Le généreux Léger comme un lion s'élance:
« Dieu! tu connais mon cœur, daigne me secourir...
« Me refuseras-tu ta suprême assistance? »
  Le ravisseur alors précipite ses pas,
Entraînant, étreignant Batilde entre ses bras.
Par ce poids précieux sa course est ralentie;
Léger bientôt l'atteint, et d'une main hardie
Il allait lui plonger le glaive dans le cœur;
Il craignait de frapper Batilde évanouie.
Le ciel qu'il invoqua conduit son bras vengeur;
A la tête du spectre il dirige son glaive.
D'un sang vif aussitôt le linceul est rougi,
L'ombre chancelle, tombe et soudain se relève,
Retombe, en exhalant ce lamentable cri:
« A moi, soldats!... je meurs... ô justice éternelle! »
  Batilde inanimée a besoin de secours;
Clovis vole, il frémit... une pâleur mortelle

A voilé tous ses traits : à genoux auprès d'elle,
Clovis la soutenait en tremblant pour ses jours;
Bertrade de ses sens a recouvré l'usage;
Ses caresses, ses pleurs, son maternel langage
A l'âme de Batilde enfin sont parvenus.
Elle entr'ouvre un moment sa mourante paupière.
« Tu viens de le prouver, ô Nantilde ! ô ma mère !
« Dit le jeune monarque; oui, je n'en doute plus,
« Ta tombe en tous les temps me sera favorable;
« O ma mère! jamais ta bonté secourable
« D'un plus affreux malheur n'aura sauvé ton fils... »
Pour Léger, de son cœur la pitié noble et tendre
Ne voit plus en celui qu'il a fallu punir
Qu'un homme malheureux à son dernier soupir;
Ce sang est le premier que sa main dut répandre.
D'un semblable succès lui-même est confondu;
Son adversaire encor lui demeure inconnu :
Quel qu'il soit, il le plaint; pour mieux le reconnaître
Il détache du mur un nocturne flambeau.
« A cet infortuné, demain, quel qu'il puisse être
« C'est à moi de donner les honneurs du tombeau :
« Ah ! sans doute, il n'a fait qu'obéir à son maître. »
Vers le spectre à ces mots Léger s'est avancé;
Il méconnaît d'abord l'effrayante figure :

Dans son front couronné le glaive est enfoncé :
Le sang qui jaillissait de sa large blessure
Dans sa bouche entr'ouverte entre et sort à grands flots :
Il en est suffoqué. Renversé sur le dos,
A ce flux et reflux de son sang qui bouillonne,
Comme un bruyant marteau son cœur bat et résonne.

Dans les plis du linceul toujours enveloppé,
Il se roule et mugit. Tel un taureau sauvage
Tombe dans ses liens, mortellement frappé.

Léger d'abord recule à la terrible image...
La pitié dans son cœur l'emporte et l'encourage
Sur le spectre étendu promenant son regard,
Et la lampe à la main, tout près de son visage,
Il reconnait ainsi l'homicide Angilbart.
« O volonté divine ! ô sainte Providence !
« S'écrie alors Léger en tombant à genoux.
« *O puissant doigt de Dieu ! ce sont là de tes coups !*
« Celui dont le nom seul faisait trembler la France,
« Sous mon fer vierge encor est tombé sans défense !
« Dieu ! prends pitié de lui dans ses derniers moments. »

Angilbart se ranime à ces pieux accents ;
Le généreux Léger doucement le soulève ;
Il l'avait dégagé de son sanglant linceul.
De son front couronné pour descendre au cercueil,

Par un heureux effort, il retire son glaive.
Angilbart vers Léger tourne des yeux mourants ;
Au moment d'exhaler sa criminelle vie,
Il entrevoit l'enfer et ses feux dévorants :
D'une voix presque éteinte, il demande, il supplie
Qu'avec le ciel vengeur on le réconcilie :
Inutile désir, il n'en était plus temps :
Il n'a pu qu'ajouter : « Que le roi me pardonne...
« L'innocence est vengée... Et moi je vais mourir.
« A l'ordre d'Ebroïn... je n'ai fait qu'obéir. »
Ce sont ses derniers mots. Il jette un cri, frissonne,
Et l'ombre de la mort à jamais l'environne.
« O mon roi ! dit Léger, de ton fier oppresseur
« Cet aveu trop tardif dévoile un nouveau crime,
« Tu l'entends, Angilbart devenu ma victime
« N'était que l'instrument de sa noire fureur. »
L'horreur est à son comble, et la rare prudence
Dont le jeune Léger fait preuve en cette nuit,
Sur ce secret terrible ordonne le silence.
Le saint vieillard Éloi doit seul en être instruit.
Clovis avec regret diffère sa vengeance ;
Il en est altéré. C'est en vain que Léger
D'un choc précipité lui montrait le danger ;
Si Bertrade et Batilde y joignant leur instance

Sur leur propre péril ne l'avaient alarmé,
Le faible roi des Francs voulait dans sa colère
Mander auprès de lui son redoutable maire :
Lui montrer Angilbart, cadavre inanimé;
Eveiller, rallier autour de sa personne
Le bataillon royal pour sa défense armé;
Proclamer Ebroïn tyran de sa couronne.

Peut-être, à cet appel du jeune souverain,
On eût vu cette nuit le pouvoir d'Ebroïn
Sur sa base crouler. Cette lutte incertaine
A Léger pour son maître inspire un juste effroi,
Il conjure, il insiste, il obtient avec peine,
Avant un tel éclat, de consulter Eloi.
Batilde, ramenée aux chambres de la reine,
D'oublier son injure ose prier le roi.

« L'oublier ! non, jamais ! le roi fils de Nantilde
« Ne doit point oublier qu'on outragea Batilde.
« Pour en rendre plus tard les effets plus certains,
« Je pourrai, déguisant le courroux qui m'anime,
« Ignorer aujourd'hui l'énormité du crime;
« Mais le sceptre dût-il échapper de mes mains,
« Je saurai m'affranchir d'une indigne tutelle;
« Ici j'en fais serment à l'ombre maternelle.
« Adieu ! Batilde ! adieu ! daignez vous souvenir

« Que Clovis comme un frère a droit de vous chérir. »

Dans les bras du sommeil l'habitant des campagnes
Et celui des cités, suspendant leurs travaux,
Leurs soucis ou leurs jeux, se livraient au repos.
L'aurore est encor loin ; Batilde et ses compagnes
A son premier rayon quitteront ce séjour.

Clovis s'en éloignait plein de trouble et d'amour,
Emportant dans son cœur l'image qu'il adore.
En son nocturne asile Eloi veillait encore,
Quand inopinément Léger s'offre à ses yeux.
Il a dit d'Ebroïn l'attentat ténébreux,
Et comment Angilbart, trop coupable victime!
Repentant en mourant de l'excès de son crime,
Est tombé sous ses coups. Profondément ému
De l'imminent danger qui menace son maître,
Le vieillard près de lui s'est aussitôt rendu.

« Mon père, dit Clovis en le voyant paraître,
« Dois-je encor ménager ce ministre ennemi ?
« Si son nouveau forfait peut rester impuni,
« Il vaut mieux déposer la grandeur souveraine.
« Non! non! sans plus tarder je veux briser ma chaîne;
« L'héritier de Clovis ne peut régner ainsi.

« — Seigneur, répond Éloi, sur son trône affaibli,
« Quand la garde royale, elle-même vendue,

« Reconnaît d'un tyran la puissance absolue,
« L'héritier de Clovis pour recouvrer ses droits
« Ne doit point entreprendre une lutte inégale;
« L'art de dissimuler est nécessaire aux rois,
« Même alors qu'en tous lieux leur grandeur sans rivale
« Devant leurs volontés ferait taire les lois.
« Ah ! si tu n'étais pas dans ton adolescence,
« Si tu pouvais compter sur un faible parti,
« Je te dirais d'unir la force à la prudence;
« Mais je te vois partout abandonné, trahi.
« Pour amener l'instant d'heureuse résistance,
« Implorons du Très-Haut la suprême assistance :
« Des plus fiers potentats, des plus faibles humains,
« Lui seul, quand il lui plaît, peut changer les destins.
« D'Ebroïn, cependant, par trouble ou par menace,
« O roi ! garde-toi bien d'exciter le soupçon.
« Je te l'ai déjà dit, à tout ce qui se passe
« Qu'il te croie étranger. Je connais son audace;
« Il ne faut pas surtout l'alarmer sans raison.
« — Eh bien ! à tes conseils, Eloi, je m'abandonne,
« Je te remets le soin de ma triste couronne,
« Répond le jeune roi, l'œil humide de pleurs
« Qu'il réprimait en vain. Je tiendrai ma promesse;
« Je dissimulerai ;... pardonne à ma faiblesse...

« Je pleure au souvenir des perfides douceurs
« Dont le fourbe Ebroïn entoura ma jeunesse…
« Je rougis devant toi de ma crédulité !…
« Combien il m'a trompé par sa feinte bonté !
« Je l'aimais comme un père, et j'étais loin de croire
« Qu'il fondât sa puissance aux dépens de ma gloire
« Tout ce qui m'entourait m'assurait de sa foi;
« Léger fut le premier dont le noble courage
« Osa me faire entendre un différent langage.

« — Et Léger cependant n'éclaira pas son roi.
« Voilà, voilà, seigneur, ce qu'il devait te dire
« Quand tu lui demandas l'austère vérité…
« Mais quoi ! peut-il prétendre à l'honneur de t'instruire ?
« S'il a vu, comme moi, souffrir l'humanité,
« Ne devait-il donc pas à tes regards timides
« Soulever, déchirer son voile ensanglanté ?
« T'accuser d'Ebroïn les ministres avides,
« Sous le chaume du pauvre abordant à grands cris,
« Pour satisfaire au poids des énormes subsides
« Enlever de son sein son épouse et ses fils ?
« Léger t'a-t-il fait voir les femmes enchaînées,
« S'arrachant les cheveux et se tordant les bras,
« Par des soldats cruels indignement traînées,
« De leurs barbares mains implorant le trépas

« Qui pouvait les soustraire aux maux de l'esclavage?
« Sous le joug d'Ebroïn les Français abrutis
« Supportent chaque jour cet effroyable usage,
« Depuis le grand Clotaire oublié dans Paris. »
C'est ainsi que d'Eloi la charité brûlante
Pour le pauvre opprimé se montrait éloquente.
Clovis ne pleure plus : à cet affreux tableau
Il se sent animé d'un courage nouveau.
Pour secouer enfin la chaîne qu'il abhorre.
Eloi sur ses devoirs sagement l'éclairait,
Tandis qu'en son manoir, Ebroïn, inquiet,
Sans revoir Angilbart a vu naître l'aurore.
Il accuse déjà ce trop fidèle agent;
Il l'a rendu trop riche et surtout trop puissant;
Il a perdu dès lors son courage intrépide :
Le plus léger obstacle à présent l'intimide.
Ah! si pour le servir il ne sait tout user,
Si du moindre péril son âme est alarmée,
Ce soldat parvenu, vil rebut de l'armée,
N'est plus qu'un instrument qu'il est temps de briser.
Autrefois pour lui plaire il eût donné sa vie;
Il n'avait rien à perdre. Oui, sa prodigue main
A trop payé son zèle. Ainsi pense Ebroïn.
Chaque instant de retard accroît sa rêverie.

De ces moments perdus pressentant tout le prix,
Impatient, il vole aux murs de Saint-Denis.
Le maire entrait à peine en la royale enceinte,
Des cris tumultueux ont excité sa crainte ;
La visière baissée et la lance à la main,
Au milieu de la foule il avance incertain ;
Ses gardes l'ont suivi. Etendu sur la terre,
Un cadavre sanglant, tout souillé de poussière,
Angilbart, est l'objet qu'Ebroïn envisage.
De cet assassinat il demande l'auteur ;
Il jure de venger un si cruel outrage.
Mais la plupart des chefs, témoins de sa douleur,
Supposent que ce crime est son secret ouvrage :
Déjà de bouche en bouche a volé le soupçon,
Ebroïn paye ici tribut à son renom ;
Angilbart doit avoir provoqué sa vengeance.
Des soldats cependant la crédule ignorance
Dans sa tragique fin voit la punition
Que mérite à leurs yeux sa profanation.
Ils ne peuvent douter que leur chef sacrilége
En empruntant les traits du fantôme royal
N'ait attiré sur lui cet orage fatal,
Et dressé sur ses pas cet invisible piége
Où les morts outragés entraînent les vivants.

Ebroïn que la honte et la colère enflamme
Se dérobe aux regards de tous ses courtisans.
La perte d'Angilbart eût pu toucher son âme,
S'il avait réussi dans son complot affreux.
Ce qui, par-dessus tout, l'alarme et l'humilie,
C'est d'ignorer comment il a perdu la vie.
Eût-il été frappé de la foudre des cieux,
On n'en pourrait pas moins pénétrer le mystère.
Du Très-Haut, en effet, le secours tutélaire
A du jeune Léger conduit le faible bras.
Rien n'indique comment, par quelle arme, à quelle heure,
Angilbart est tombé sous la faulx du trépas ;
Les témoins de sa mort ne le publieront pas.
On dit qu'au point du jour la garde intérieure
A relevé son corps inanimé, sanglant,
Près du portique saint sur la terre gisant.
Tout est surnaturel dans la chute du traître ;
Sur le point d'accomplir son infernal projet,
A l'instant d'amener la victime à son maître,
Sous un fer inconnu, dans l'ombre du secret,
Il succombe lui-même ! ô vengeance céleste !
Tout au cœur d'Ebroïn porte un trouble funeste.
Croyant Clovis encor dans les bras du sommeil,
Il veut du sage Eloi prévenir le conseil ;

Le choix d'un successeur occupe ses pensées.
Sa sûreté, sa vie y sont intéressées.
Aux portes du monarque il attend son réveil.

En vain, pour maintenir sa puissance fatale
Ebroïn veut donner à la garde royale
Un chef, comme Angilbart, habile aux noirs forfaits ;
Eloi l'a prévenu : confondant ses projets,
Eloi lui prouvera que la froide vieillesse,
Les devoirs assidus d'un ministère saint
Dans son corps affaibli n'ont point encore éteint
Le zèle, les talents et la haute sagesse
Qu'il déploya jadis à la cour de Lutèce.

Un messager royal mandé chez Ebroïn
S'incline à son aspect : « Seigneur, le roi t'appelle,
« Il a su d'Angilbart la fin triste et cruelle ;
« En ce moment de trouble et de sanglants forfaits,
« Dans l'âme de Clovis viens ramener la paix ! »
A l'ordre du monarque empressé de se rendre,
Le maire satisfait entre sans plus attendre.

Clovis, en le voyant, d'un politique effort
Dissimule l'horreur qu'il sent pour son ministre :
« Ebroïn, lui dit-il, Angilbart est donc mort ?
« Dis-moi ce que tu sais de cette fin sinistre

« — Sur la mort d'Angilbart, incroyable attentat !

« Lui répond l'imposteur, encor nulle lumière
« Ne parvint jusqu'à moi. De cet assassinat
« Sans doute avant ce soir dévoilant le mystère,
« D'un juste châtiment je saurai le punir.
« Angilbart est tombé victime de son zèle ;
« Terreur des factieux, Angilbart dut périr.
« O roi ! dans lui tu perds un sujet bien fidèle,
« Et de son successeur dépend ta sûreté.
« — Ebroïn, dit le roi, tu m'as toujours vanté
« Les talents d'Angilbart et ses nombreux services ;
« Son trépas, je le crois, ne fut pas mérité ;
« Il en faut avec soin rechercher les complices.
« De ce coup imprévu le peuple épouvanté
« Avec impatience attend la vérité.
« Du choix d'un successeur je connais l'importance ;
« Angilbart fut par moi nommé dès mon enfance;
« J'ignorais dans ce temps que les rois mes aïeux
« Réservaient pour eux seuls cet emploi belliqueux.
« De ce grand changement opéré par mon père [2]
« Il ne m'appartient point de me montrer censeur ;
« Il le trouva sans doute et juste et nécessaire ;
« Mais il n'investit point de ce poste d'honneur
« Un guerrier peu fameux, d'une obscure naissance,
« Tel enfin qu'Angilbart. La garde de son roi

« Du noble Athalaric devint la récompense.
« Hélas ! trop jeune encor, j'ai signé la sentence
« Qui paya de l'exil sa vaillance et sa foi ;
« Et les Francs, je le sais, virent avec effroi
« Mon règne commencer par un ingrat indice.
« Ah ! si la mort n'eût pas moissonné ce vieillard,
« Réparant de mon cœur l'innocente injustice,
« Je voudrais le nommer successeur d'Angilbart.
« De mes justes regrets ce que tu dois conclure
« C'est qu'il faut mûrement peser ce nouveau choix ;
« Que tant de nobles Francs blanchis sous leur armure
« D'un sujet honoré reconnaissent les lois.
« Va donc sans plus tarder ; recherche en ta sagesse
« Tous ceux dont la valeur, les vertus, la noblesse
« Au poste d'Angilbart peuvent donner des droits.
« N'omets, s'il est possible, aucun sujet capable,
« Et demain porte-moi cette liste honorable. »
Le superbe Ebroïn renferme dans son cœur
Le dépit violent auquel il est en proie ;
Sur un terrain mouvant il marche avec lenteur.
Il sait dissimuler, et, malgré sa fureur,
Montre en quittant son maître une menteuse joie.
Dans ce nouveau système adopté par Clovis,
Le maire avait d'Éloi reconnu les avis,

Et juré le trépas du vieillard vénérable.
En songeant aux moyens d'abréger ses vieux jours,
Il implore, Angilbart ! ton criminel secours.
A-t-il donc oublié ta chute épouvantable ?
Oui; semblable au guerrier victime des combats,
Que le tranchant du glaive, au milieu du carnage,
Ou le bronze tonnant mutila de son bras,
Qui du bras qu'il n'a plus veut faire encore usage,
Ébroïn d'Angilbart pensait à se servir ;
Quand sa mort, tout à coup frappant son souvenir,
Retarde les effets de sa haine implacable :
Il faut pour accomplir sa vengeance exécrable
Que d'un autre Angilbart il s'assure la foi.

Léger captive aussi l'esprit du jeune roi :
Un noir ressentiment contre Léger l'anime.
Dans la proscription du vieillard magnanime
Il est enveloppé. La mort du sage Eloi
Viendra le dérober au bras sanglant du crime ;
Mais Léger restera sur les bords de l'abîme...
O généreux Léger ! ma Muse avec effroi
Entrevoit les malheurs qui tomberont sur toi ·
Ebroïn n'aura fait qu'ajourner sa victime.

FIN DU SIXIÈME CHANT.

NOTES

[1] S'élevait d'Ebroïn le salique héritage...

Les Francs, après la conquête qu'ils firent des Gaules, possédaient trois espèces de terres. Les terres appelées *bénéfices*, les *propres* et les *saliques*.

Les *bénéfices* étaient donnés en récompense à des sujets qui avaient bien servi le souverain et la patrie; le roi seul en disposait. Tous les avantages qui y étaient attachés s'éteignaient à la mort de l'usufruitier, et ces terres elles-mêmes retournaient à la Couronne, qui ordinairement en disposait pour le même usage.

Les *terres propres* étaient celles qui étaient tombées entre les mains des Francs par droit de conquête. C'est avec ces terres que Clovis récompensa la valeur du plus grand nombre de ses soldats. Ils pouvaient en disposer librement, les vendre, les engager, ou les garder, moyennant une redevance qu'ils devaient payer à la Couronne, sous le nom d'impôts. Beaucoup de familles gauloises rachetèrent sur les soldats francs, immédiatement après la conquête et le partage des terres, celles dont le sort les avait dépouillées.

Les *terres saliques* étaient aussi le fruit de la conquête, et avaient été le partage des chefs de l'armée. On reconnaît dans leur destination le génie fondateur de Clovis, qui voulait donner une splendeur inaltérable aux premières familles, destinées à à entourer le trône et à en relever l'éclat. Les terres saliques, bien qu'ayant d'ailleurs tous les caractères de la propriété absolue, étaient inaliénables; le fils aîné de la maison en héritait tout seul, et les autres enfants mâles n'y avaient de droit qu'en cas de mort de leur aîné. Cet usage existe en Angleterre, en Allemagne, en Italie, et sous le nom de *fidéi-commis*, ainsi qu'à titre de droit d'aînesse, il existait en France, avant la Révolution de 1789.

En France, les filles étaient exclues dans tous les cas de cette

espèce d'héritage; et faute d'héritiers mâles, les terres retournaient à la couronne. La Couronne elle-même était la première des propriétés *saliques*, et les femmes ne se trouvaient pas plus exclues d'y succéder, qu'elles ne l'étaient des autres fiefs saliques. Il y a loin de là à l'influence que les femmes avaient eue dans les Gaules, avant les druides, où elles décidaient de la paix et de la guerre, etc., etc.

C'est dans leurs possessions saliques que les Francs bâtirent d'abord ces châteaux à ponts-levis et à tourelles, où ils déposaient ce qu'ils avaient de plus précieux : le butin dont ils avaient dépouillé l'ennemi, les armes de leurs pères, etc., etc. Leurs femmes y séjournaient, assez étroitement renfermées et solitaires, en comparaison des épouses des Gaulois. C'était dans la cour de son château que chaque seigneur assemblait les vassaux qui devaient le suivre à la guerre. Les terres saliques et les bénéficiaires étaient exemptes d'impôts. (Mézerai, l'abbé Millot, M. Miéville, auteur d'un *Voyage dans les Gaules, sous Clovis et Charlemagne*.)

[1] De ce grand changement opéré par mon père...

Le roi des Francs, jusqu'à Dagobert, fut toujours le général de ses troupes. La garde royale elle-même ne recevait d'ordre que du souverain. Les infirmités de Dagobert l'obligèrent à nommer un généralissime des armées; ses fils l'imitèrent. Ce changement est l'une des principales causes de la ruine des Mérovingiens. Il mit les armées sous le commandement et à la disposition des maires du palais, et les peuples s'accoutumèrent peu à peu à respecter et à craindre davantage ceux qui exerçaient l'autorité des rois, que les faibles et infortunés descendants de Clovis, qui n'en avaient plus que le nom.

FIN DES NOTES DU SIXIÈME CHANT.

CHANT VII

Le palais de Clichy, solitaire séjour,
Elevait ses créneaux sur les bords de la Seine,
C'est là que loin des yeux d'une profane cour
Bertrade avait conduit les filles de la reine.
Une garde choisie en occupait la tour :
Batilde en franchissant le seuil de cet asile
Sent un calme nouveau pénétrer dans son sein.
   Bertrade, cependant, d'un esprit plus tranquille,
Commence à démêler le puissant intérêt
Qu'Ebroïn peut avoir dans ce crime secret.

13

« Ma fille, disait-elle, à la jeune orpheline,
« Le criminel amour du maire audacieux
« Tout seul n'a point dicté l'arrêt de ta ruine :
« La sombre politique aux détours dangereux
« Voulut t'envelopper de son ombre fatale ;
« D'Ebroïn sur Clovis on connaît les projets ;
« Pour sa sœur Alpaïde il craint une rivale.
« Plus lui même est frappé d'aussi touchants attraits,
« Plus il doit pour son maître en craindre les effets.
« Oui, dit enfin Bertrade à sa jeune Batilde,
« Le maternel amour de la reine Nantilde
« Te donnant à sa mort un appui dans son fils,
« L'hymen pouvait s'ensuivre. Ebroïn à tout prix
« A dû pour l'empêcher te soustraire à sa vue.
« Exécrable attentat ! Batilde, je frémis...
« Dans l'ombre de la nuit tu serais disparue ;
« Nul n'aurait soupçonné l'affreuse vérité.
« Dans le crédule esprit d'un peuple épouvanté,
« Rien n'aurait pu détruire un infernal prestige.
« Et moi de ton malheur inutile témoin,
« Il ne me restait plus que le funeste soin
« De confirmer à tous cet horrible prodige !...
« Voilà, voilà comment Ebroïn sait frapper.
« Autant il est hardi dans les sentiers des crimes

« Quand il peut sans péril accabler ses victimes,
« Autant sa politique est habile à tromper
« Sur les infortunés que son bras fait dans l'ombre.
« Pour moi qui dès longtemps en ai grossi le nombre,
« Il sut avec tant d'art colorer ses noirceurs,
« Qu'on le croit étranger à mes affreux malheurs :
« Nantilde seule a su les secrets de ma vie.
« Apprends toi-même, enfin, comment la perfidie
« Enveloppa mes jours dans un tissu d'horreurs.
« Archambault, tu le sais, me donna la naissance ;
« Nantilde était sa sœur. La royale alliance,
« Bien plus que mon mérite ou mes faibles appas,
« Eveilla d'Ebroïn la superbe espérance.
« Mon père l'avait vu dans les sanglants combats
« Emporter près de lui la palme du courage :
« Ses vertus, croyait-il, égalaient sa valeur ;
« Sa naissance est illustre ; il était de mon âge ;
« De mon père sans peine il obtint le suffrage ;
« Mais déjà Grimoald avait touché mon cœur.
« Je dois en convenir, dès mon adolescence,
« J'avais su pressentir, malgré mon innocence,
« Du superbe Ebroïn l'hypocrite candeur ;
« Si l'amour contre lui ne m'eût point prévenue,
« Je n'en aurais pas moins, de terreur éperdue,

« Refusé d'obéir à l'ordre paternel.
« D'affreux pressentiments m'oppressaient à sa vue.
« Je trouvai dans Nantilde un appui maternel.
« J'osai lui déclarer l'irrésistible flamme
« Que Grimoald avait allumée en mon âme.
« Grimoald, dont je dus partager le destin,
« Ne sentait point alors fermenter dans son sein
« L'ardeur de commander. Ambition cruelle !
« Dont on le vit depuis pour sa perte enivré.
« A la religion, à l'amitié fidèle,
« A l'amour vertueux, son cœur était livré;
« Et Pepin de Lenden, si cher à la patrie,
« Réfléchissait encor sur ce fils adoré
« L'éclat pur et brillant de son utile vie.
« Enfin je vis la reine applaudir à mon choix;
« Elle fléchit mon père, il révoqua ses lois;
« Du pouvoir d'Ebroïn je me vis affranchie,
« Et Nantilde voulut, de sa royale main,
« Déposer sur le front de son heureuse nièce
« La couronne de fleur et le voile d'hymen.
« Ebroïn en frémit; sa politique adresse
« Lui fit avec douceur supporter ce chagrin.
« Mon père en fut touché. D'une estime sincère
« Sa grande âme aveuglée honorait Ebroïn;

« A sa parole heureux de pouvoir satisfaire,
« Il lui promit la main d'Aldegonde ma sœur.
« Dans un cloître sacré la timide Aldegonde
« Attendait son printemps pour entrer dans le monde :
« Son âge d'Ebroïn différa le bonheur.

« Un an s'était passé depuis mon hyménée ;
« Je connus les douceurs de l'amour maternel ;
« Ebroïn avec nous célébra la journée
« Qui rendait mon époux le plus heureux mortel.
« Mon père, en lui voyant le mari de sa fille,
« Voulut l'associer à ses nobles travaux.
« Quant à moi, dès ce temps, le plus grand de mes maux
« Eût été de le voir entrer dans ma famille.
« Je le voyais alors tel qu'il est aujourd'hui,
« Une secrète horreur m'entraînait loin de lui ;
« J'aimais à me flatter qu'Aldegonde elle-même
« Dans l'âge de raison refuserait ses vœux.
« Il en fut autrement à ma surprise extrême ;
« Mais n'anticipons point sur ces temps malheureux.

« Tandis qu'il captivait et mon père et la reine,
« Ebroïn tous les jours justifiait ma haine.
« Souvent quand le hasard l'offrait seul à mes yeux,
« Je vis en frémissant son regard odieux
« S'arrêter sur mon fils..... Son farouche visage

« M'offrit subitement un mélange confus
« De haine, de mépris, de vengeance, de rage,
« Qui semblait menacer de punir mes refus :
« Du cruel avenir effroyable présage !

« Alors il arriva que les Austrasiens,
« Ce peuple si jaloux de son indépendance,
« Près de voir s'échapper le premier de ses biens,
« De son prince lui-même implora l'assistance.
« Dagobert dès longtemps par d'incurables maux
« Lentement consumé, près de quitter la vie,
« Pour lui, pour ses enfants, désirait du repos.
« L'aventurier Samon menaçait l'Austrasie,
« Et tous ses habitants, jadis si belliqueux!
« D'un œil indifférent semblaient voir leur patrie
« Près de subir le joug de ce marchand heureux.
« Qu'importe, disaient-ils, à nous, à nos neveux
« Que l'un ou l'autre roi régisse nos provinces,
« Que nous soyons des Francs ou bien des Esclavons.
« Donnez-nous pour monarque un de vos jeunes princes,
« Et vous verrez alors, si nous nous défendrons. »

« De Nantilde en ce temps la puissante influence
« Gouvernait le royaume au nom de son époux :
« Jamais l'autorité n'eut des traits aussi doux;
« Les peuples et les grands révéraient sa puissance.

« Nantilde fit parler aux chefs austrasiens;
« Leurs intérêts étaient d'accord avec les siens.
« Ma fille, ici pour moi changea la destinée.
« Dagobert avait eu d'un premier hyménée
« Le jeune Sigebert, prince juste, pieux,
« Proclamé par l'Eglise au rang des bienheureux.
« On ne vit point Nantilde en jalouse marâtre,
« Du bien de ses enfants seulement idolâtre,
« Persécuter pour eux le fils de Dagobert.
« Non, l'amour conjugal qu'elle avait pour le père
« Lui fit aussi chérir l'enfant d'une étrangère.
« Qui n'aurait point d'ailleurs adoré Sigebert?
« A toutes les vertus son cœur était ouvert;
« Il chérissait le peuple, et de Clovis son frère
« Il avait la douceur et les aimables traits!
« Nantilde, avec amour servit ses intérêts,
« Comme l'aurait pu faire une mère chérie.
« Ce fut par ses conseils que le monarque franc,
« Plutôt que de se voir enlever l'Austrasie [1],
« Nomma pour y régner un prince indépendant.
« Ce choix sur Sigebert tombait par droit d'ainesse;
« Le grand Clovis lui-même à son dernier moment,
« Partageant ses Etats avec même tendresse,
« Décerna l'Austrasie à son premier enfant.

« Mais du roi Sigebert la trop grande jeunesse
« D'un guide et d'un conseil avait encor besoiu.
« De Pepin de Lenden la prudente sagesse
« Reçut de Dagobert cet honorable soin.
« Nous partîmes alors de la cour de Lutèce
« Pour suivre notre prince en ses nouveaux Etats.
« D'une douleur profonde en quittant la patrie,
« Malgré notre grandeur, je me sentis saisie.
« Childebert, notre fils, accompagnait nos pas.
« Sa grâce, sa candeur, son enfance, ses charmes,
« Du jeune Sigebert avaient touché le cœur...
« Batilde, à ce récit tu vois couler mes larmes...
« A l'amitié du roi mon fils dut son malheur.
« Grimoald, mon époux, dès sa plus tendre enfance
« Du jeune souverain partageait tous les jeux.
« Dès lors la sympathie avait des plus doux nœuds
« Du monarque au sujet rapproché la distance.
« Ce tendre sentiment s'accrut de jour en jour ;
« Grimoald en reçut une preuve éclatante :
« Désirant à jamais le fixer dans sa cour,
« Le jeune roi voulut, ô tendresse imprudente!
« De l'illustre Pepin lui transmettre les droits.
« Quand ce ministre saint eut fini sa carrière,
« Ce fut alors qu'on vit pour la première fois

« Des maires du palais la place héréditaire.
« Grimoald à Pepin succéda dignement.
« Il avait fait sous lui son noble apprentissage.
« Il sut comme Pepin, d'un esprit ferme et sage,
« Au nom de Sigebert régner habilement.
« Du jeune souverain la piété fervente,
« Il faut en convenir, l'éloignait tous les jours
« Des embarras du trône et du vain bruit des cours.
« Le royaume du ciel et sa sublime attente
« Au fond de son palais l'occupaient tout entier :
« L'infortuné dans lui trouvait toujours un frère ;
« Il pleurait au récit d'un combat meurtrier
« Ses valeureux soldats privés de la lumière ;
« Le peuple exempt d'impôts, le peuple l'adorait.
« Plaignons, plaignons les rois ; pour régir leur empire
« D'aussi douces vertus ne peuvent leur suffire.
« Pour un monde meilleur Sigebert était fait.
« Le besoin de fixer l'hérédité du trône,
« De cimenter la paix, occupant Dagobert,
« Cinq ans avant sa mort une illustre Esclavonne
« Avait déjà reçu la main de Sigebert,
« Sans que de leur hymen il naquît aucun gage ;
« La reine était encor dans la force de l'âge ;
« Mais les Austrasiens craignaient, non sans raison,

« Que la stérilité qui semblait son partage
« Laissât leur roi chéri mourir sans rejeton,
« Et retomber ainsi les peuples d'Austrasie
« Sous le joug détesté des rois de la Neustrie.
« D'un ton plus que voisin de la rébellion,
« Un jour les mécontents s'assemblent en tumulte,
« De la reine à grands cris vociférant le nom,
« Joignant dans leurs clameurs la menace à l'insulte ;
« Grand nombre enfin d'entre eux, les armes à la main,
« Demandent le renvoi de la reine esclavonne :
« J'aimerais mieux, répond le pieux souverain,
« O peuple! déposer mon sceptre et ma couronne,
« Ou tomber à l'instant sous un glaive assassin,
« Que de rompre jamais le nœud du saint hymen. »
« A ces mots, Grimoald tout à coup se présente :
« Il harangue le peuple, et d'une voix tonnante
« Rappelant aux mutins la majesté du lieu,
« Les force à s'éloigner de l'enceinte royale.
« Hélas! l'infortuné m'a depuis fait l'aveu
« Que lui-même excita cette émeute fatale.
« Cependant Sigebert, au pied des saints autels,
« Implorait du très-haut les célestes avis,
« C'était dans ses chagrins son refuge ordinaire;
« Le bonheur de son peuple occupait ses esprits.

« Il était à genoux au fond du sanctuaire ;
« Tandis qu'il prononçait sa fervente prière,
« Je vis briller son front de ces rayons divins
« Dont il est couronné dans le séjour des saints.
« Bientôt il se relève. A la porte du temple,
« Sans oser le troubler, imitant son exemple,
« Pour le bonheur du peuple et la gloire du roi
« Aussi moi je priais. Quand s'avançant vers moi :
« Je pardonne aux transports d'une foule égarée
« Qui craint de retomber sous un joug étranger :
« Entre un peuple et son roi, c'est au ciel de juger :
« La volonté divine à moi s'est déclarée ;
« Oui, je crois que Dieu même a daigné me dicter
« Le projet qu'à l'autel mon cœur vient d'enfanter :
« Sur l'héritier du trône enfin je suis tranquille. »
« Il s'éloigne à ces mots. Dans son royal asile,
« Par un pressant message il mande mon époux,
« L'appelle le soutien, l'ami de sa jeunesse,
« Lui prodigue cent fois les titres les plus doux.
« Et lui dit en versant des larmes de tendresse :
« Pour la première fois je te tais un secret...
« Tu dois, ô Grimoald ! pour un nouveau projet
« Convoquer sans retard les chefs de la noblesse. »
« Grimoald obéit ; mais sans être inquiet,

« Dans le cœur de son maître il savait trop bien lire :
« De son brillant espoir il vint soudain m'instruire.
« Sigebert chaque jour aimait mieux notre enfant.
« Mon jeune Childebert, lui disait-il souvent,
« Je t'aime comme un fils, appelle-moi ton père. »
« Enfin il arriva, le déplorable jour
« Qui devait à jamais combler notre misère !
« Le monarque entouré des seigneurs de sa cour
« Se rendit dans l'enceinte où, remplis d'espérance,
« Et le peuple et l'armée attendaient sa présence :
« Le peuple, dit le roi, demande un héritier
« Qui maintienne à ma mort sa juste indépendance :
« Je souscris à ses vœux, sans pouvoir délier
« Le nœud cher et sacré qui m'unit à la reine.
« Le ciel n'a d'aucun fruit béni notre union ;
« Nous voyons sur son sort la patrie incertaine ;
« Mais je puis à l'enfant de mon adoption
« Assurer tous les droits de ma succession. »
« Mon fils était assis sur les marches du trône ;
« Le monarque vers lui précipite ses pas ;
« Aux yeux de ses sujets l'élève entre ses bras,
« Un instant sur son front dépose sa couronne,
« Arme sa faible main du sceptre étincelant,
« Et du peuple et des grands l'unanime suffrage

« Vint confirmer le choix de mon fils innocent ;
« Dans les bras du monarque il reçut leur hommage.
« Que les biens d'ici-bas sont voisins des malheurs !
« Qu'ils sont dans leur durée incertains et trompeurs !
« Moins d'un an s'écoula depuis cette journée :
« Mon fils, à peine alors en sa septième année,
« Etait de l'Austrasie et l'espoir et l'amour ;
« La pompe des grandeurs, et la nuit et le jour,
« Dans le palais des rois veillait à sa défense :
« Il annonçait déjà les plus nobles penchants ;
« La douce piété, la noble bienfaisance,
« Dans un âge si tendre occupaient ses instants.
« Son front resplendissait de grâce et d'innocence ;
« Attribut de son rang, sa chevelure d'or
« Flottante au gré des vents l'embellissait encor.
« La tendresse du roi, constante et paternelle,
« S'accroissait chaque jour en faveur de mon fils.
« Les bontés de la reine en rehaussaient le prix ;
« Une étroite amitié m'unissait avec elle.
« Je la vis tout à coup changer à mon égard.
« La froideur, la contrainte, une réserve extrême,
« Glaçaient à mon aspect sa voix et son regard.
« Dans les traits révérés du monarque lui-même
« Je remarquai bientôt un pareil changement ;

« Il aimait Childebert toujours avec tendresse :
« Mais je voyais ses yeux involontairement
« Se détourner de lui tout remplis de tristesse.
« Ma fille je connus bientôt la vérité :
« La reine, qui pendant l'éclat de sa jeunesse
« Avait versé des pleurs sur sa stérilité,
« Se vit avec surprise au moment d'être mère.
« Quel coup pour Grimoald ! La noire ambition
« Dans ce cœur paternel répandit son poison.
« L'adoption du roi devenait éphémère.
« Il ne put supporter ce changement du sort,
« Et dans l'égarement de sa douleur extrême,
« Pour son fils innocent il implorait la mort,
« Plutôt que de le voir frustré du diadème.
« Grimoald sut pourtant sous un front plus serein,
« Dissimuler au roi sa poignante blessure.
« Enfin, après le temps fixé par la nature
« La reine mit au jour le fruit de son hymen.
« Ce fut un fils. Hélas ! il lui coûta la vie.
« Le roi perdait en elle une épouse chérie ;
« De la religion l'espoir consolateur
« Et l'aspect de son fils calmèrent sa douleur.
« Le monarque, éclairé des célestes lumières,
« Savait apprécier à leur juste valeur

« Les périssables biens, les terrestres misères.
« A force de conseils, de larmes, de prières,
« J'avais heureusement au cœur de mon époux
« Ramené par degrés des sentiments plus doux.
« Alors sur son esprit j'étais encor puissante,
« Et l'amour maternel me rendait éloquente.
« Dagobert en ce temps rejoignit ses aïeux.
« De Clovis à mon père il laissa la tutelle.
« Nantilde fut régente. Archambault avec elle
« De l'Etat affaibli conduisait le vaisseau,
« Au nom du jeune roi, faible enfant au berceau.
« A quelque temps de là, ma sœur infortunée
« Vit briller le flambeau de son triste hyménée.
« Ebroïn avait su toucher son jeune cœur,
« Ou plutôt l'éblouir par un art suborneur.
« Je voulus l'arrêter sur les bords de l'abîme ;
« Il n'en était plus temps. De son bandeau fatal
« L'amour avait couvert les yeux de sa victime.
« Le jeune et beau Léger, cet amant magnanime,
« Dut se voir préférer un indigne rival.
« Chaque jour, Grimoald, plus semblable à lui-même,
« Paraissait surmonter l'excès de son chagrin.
« Chaque heure, chaque instant de notre souverain
« Augmentait, en effet, la bienveillance extrême.

« Mon fils, avec le sien confondu dans sa cour,
« Semblait avoir des droits égaux à son amour.
« Par l'ordre du monarque ils s'appelaient *mon frere!*
« Mon fils continuait à le nommer son père.
« Notre bonheur enfin paraissait assuré,
« De Grimoald surtout augmentait la puissance.
« En retenant les grands sous son obéissance;
« Du peuple et de l'armée il était adoré;
« Pour son ambition tout était préparé :
« Quand le roi Sigebert, à la fleur de son âge,
« D'une langueur mortelle atteint et consumé,
« Pour ses jours précieux vit son peuple alarmé.
« Grimoald avec moi redevint plus sauvage ;
« Il ne me parlait plus. Trop funeste présage !
« Souvent sur Dagobert, le jeune enfant du roi,
« Je surpris ce regard menaçant et farouche
« Qu'autrefois Ebroïn avait lancé sur moi.
« Cependant Sigebert, étendu sur sa couche,
« Vit arriver la mort et la vit sans effroi.
« Pouvait-il ressentir des alarmes funestes,
« Espérant triompher dans les parvis célestes?
« De Grimoald bien loin de soupçonner la foi,
« A lui seul de son fils il laissa la tutelle,
« Et sa belle âme entra dans la gloire immortelle.

« O combien je pleurai ! je dus pleurer le roi.
« Sans son trépas cruel je serais encor mère...
« A peine Sigebert avait clos la paupière,
« Le palais retentit de clameurs et de cris
« Auxquels s'entremêlait le bruit confus des armes.
« Près de l'orphelin roi soudain je me rendis.
« Il n'avait pas trois ans. Les yeux baignés de larmes,
« Je le prends dans mes bras, le serre sur mon cœur.
« Mon fils se joint à nous. O surprise ! ô douleur !
« Grimoald tout à coup devant moi se présente.
« Sombres avant-coureurs de criminels projets,
« Le trouble et le remords défiguraient ses traits.
« Madame, me dit-il d'une voix menaçante,
« Que faites-vous ici, ces enfants dans les bras ?
« Une femme paisible, en ces moments de crainte,
« Ne devrait point quitter sa solitaire enceinte.
« Du jeune Dagobert craignez-vous le trépas ?...
« Que vôtre tendre cœur, Bertrade, se rassure,
« D'un soupçon odieux qu'il m'épargne l'injure.
« Je ne fais qu'accomplir l'ordre de Sigebert...
« De mon sein à ces mots arrachant Dagobert,
« Il le dépose aux pieds du prêtre sacrilége
« Qui doit coopérer à cette œuvre d'enfer,
« Du divin sacerdoce indigne privilége ;

« Par Grimoald séduit, un monstre au front mitré,
« Le sordide Armandès, doit consommer le crime.
« Pour l'inique pontife un trône est préparé.
« D'acolytes bruyants le barbare entouré,
« A pris sur ses genoux la royale victime.
« Elle résiste en vain ; tel un timide agneau
« Que, pour mieux dépouiller de sa toison de laine,
« Un pâtre vigoureux étroitement enchaîne,
« De l'enfant garrotté, sous les coups du ciseau,
« Armandès fait tomber la longue chevelure.
« C'est ainsi, tu le sais, qu'on dépose les rois;
« Dans le cloître enfermés ils ont perdu leurs droits.
« Grimoald n'avait point étouffé la nature;
« De ce triste spectacle il s'était détourné,
« Tandis que l'orphelin au front découronné,
« Dégagé des liens du cruel sacrifice,
« Contemplait en pleurant aux bras de sa nourrice,
« Ses blonds cheveux coupés, et voulait sur son front
« Qu'on pût les rattacher... Enfantine chimère,
« Dont mon cœur a gardé le souvenir profond !
« Mon fils s'approche et dit : « Ne pleure pas, mon frère,
« Le ciseau du méchant n'a pas coupé le tronc ;
« Les branches de nouveau bientôt repousseront. »
« De Grimoald alors je vis l'âme troublée...

« Comme un rapide éclair qui sillonne le ciel,
« Je crus pour un instant que sur ce même autel,
« A l'aspect de sa femme, à ses pieds désolée,
« La noire ambition allait être immolée ;
« Elle reprit bientôt son empire cruel :
« Plutôt que la couronne à mon fils soit ravie,
« S'écria Grimoald, meure plutôt mon fils !...
« Moi-même il vaudrait mieux que je le sacrifie. »
« Hélas ! ces mots cruels, échappés, mais saisis,
« Ont depuis contre nous armé la calomnie.
« La surprise et l'horreur accablaient mes esprits ;
« Est-ce bien là, disais-je en répandant des larmes,
« Ce Grimoald, jadis modèle des vertus !
« Cruelle ambiton ! par tes funestes charmes,
« Moi, mon fils, mon époux, tu nous as tous perdus.
« Grimoald m'observait avec des yeux confus ;
« Au nom de notre amour, ah ! soyez plus tranquille ;
« Vous montrez, ô Bertrade, un chagrin trop amer.
« On ne vous croirait pas mère de Childebert...
« Embrassez l'orphelin ; au fond d'un saint asile
« Ses jours s'écouleront avec tranquillité ;
« C'est du roi Sigebert l'auguste volonté ;
« Cet inspiré monarque, à son heure dernière,
« A préféré l'enfant par son cœur adopté,

« A l'enfant dont l'hymen l'avait rendu le père.
« Que le calme renaisse en vos esprits troublés ;
« Pour le couronnement tout déjà se prépare;
« Les grands de cet Etat par mon ordre assemblés
« N'attendent plus que nous. Par un refus bizarre,
« Voulez-vous vous montrer contraire à notre fils,
« Et vous placer enfin parmi mes ennemis?
« Je ne voulus point voir cette pompe barbare,
« Et courus renfermer mes trop justes regrets.
« Bientôt un peuple immense entoure le palais.
« Au mileu des transports et des cris d'allégresse
« Je distingue ces mots : Couronnons Childebert,
« C'est le vœu du monarque ; au cloître Dagobert »...
« Hélas ! il est trop vrai, la populaire ivresse
« Confirma de mon fils le triomphe fatal ;
« On l'amène à mes yeux ceint du bandeau royal :
« J'embrasse en gémissant l'innocente victime
« Que son père aveuglé rend l'instrument du crime.
« Mon fils infortuné, partageant mes douleurs,
« Sous sa couronne d'or versait aussi des pleurs,
« Il demandait son frère. A cette triste vue,
« Grimoald, plein de trouble, entraîne loin de moi
« Cet enfant généreux dont il a fait un roi.
« Aux pieds du Crucifix je me jette éperdue,

« J'offre à Dieu la douleur dont mon cœur est navré ;
« Je pleure amèrement le monarque adoré
« Dont la cendre reçoit un si cruel outrage.
« Bientôt un voile épais se répand sur mes yeux ;
« Une froide sueur a couvert mon visage,
« Et non loin de l'autel où s'adressaient mes vœux
« Je tombe... de mes sens j'avais perdu l'usage.
« Dans ce sommeil profond, pour moi miraculeux,
« Je vis de Sigebert l'image révérée ;
« Le nimbe rayonnant des habitants des cieux
« Resplendissait autour de sa tête sacrée.
« Des célestes parvis, séjour des bienheureux,
« Bertrade, disait-il, d'une voix douce et tendre,
« La bonté du Très-Haut m'a permis de descendre ;
« C'est à moi d'épargner un crime à ton époux.
« Mon amitié funeste éveilla dans son âme
« De l'amour des grandeurs la dévorante flamme ;
« Je lui fus attaché par les nœuds les plus doux :
« La vertu dans son cœur n'est point encore éteinte.
« Sa fin le prouvera. Préviens d'horribles coups.
« Au cloître de mon fils, marche, marche sans crainte.
« Que la mer le reçoive en quittant cette enceinte.
« La mer le sauvera. Rends-toi vers le saint lieu.
« Va, ne perds point de temps, la nuit te favorise ;

« Tu verras sur la porte un serviteur de Dieu,
« Il te secondera dans ta noble entreprise.
« Sigebert, à ces mots, s'éclipse à mes regards.
« De la cité de Metz aux bords de la Moselle
« S'élèvent imposants les antiques remparts.
« Déjà l'épaisse nuit tombait de toutes parts;
« J'appelle auprès de moi mon esclave fidèle,
« Et du cloître sacré, séjour de l'orphelin,
« J'atteins en peu d'instants le temple solitaire.
« Un pieux cénobite en longs babits de lin
« Sur le seuil de la porte était seul en prière.
« O serviteur de Dieu, lui dis-je à basse voix,
« Que fait en ce moment le jeune enfant des rois?
« Puisse le juste ciel veiller sa destinée!
« — Femme de Grimoald, ô mère infortunée!
« Dit, en se relevant, le saint religieux,
« L'obscurité des nuits vous dérobe à mes yeux;
« Mais à vos sentiments je dois vous reconnaître.
« Je sais votre douleur et je vous attendais...
« Combien à mes désirs vous tardiez à paraître!
« Je dois pour l'orphelin seconder vos projets;
« Pour cet infortuné que prétendez-vous faire?
« Comment à son péril pourrez-vous le soustraire?
« — Mon père, si j'en crois de célestes avis,

« Il faut de ses États l'éloigner à tout prix. »
« Le cénobite alors dans la sainte demeure
« Entre et guide mes pas ; la porte intérieure
« Qui réunit le temple et les sacrés parvis,
« Devant lui s'est ouverte. A mes regards surpris,
« Une lampe à la main bientôt il se présente,
« L'orphelin dans les bras ; une esclave le suit.
« Le jeune enfant dormait. Sur sa bouche innocente
« J'imprime un doux baiser, et du sacré réduit
« Nous nous éloignons tous par une étroite route.
« Nous marchons quelque temps sous une humide voûte,
« Et sur les bords du fleuve enfin nous arrivons.
« De la lune en son plein les lumineux rayons
« Dévoilent à nos yeux une faible nacelle.
« Notre guide d'un signe appelle le nocher.
« Soudain nous le voyons ramer et s'approcher.
« Alfrid, dit le vieillard, mon compagnon fidèle,
« Je viens te confier un dépôt précieux :
« Abandonne ta barque aux flots de la Moselle,
« Jusqu'aux bords où le Rhin la reçoit dans son lit. »
« La généreuse esclave à cet ordre pâlit ;
« Mais le danger pressant de son jeune monarque
« Lui rend tout son courage. A la mère du Christ
« Elle adresse ses vœux, et la fragile barque,

« Avec elle reçoit l'orphelin endormi.
« Je les vois s'éloigner dans le courant rapide.
« Enfant de Sigebert, s'écrie alors mon guide;
« Que Dieu veille sur toi ! Qu'il te mette à l'abri !
« Que son souffle te porte aux rives étrangères !
« Un jour tu reviendras au trône de tes pères. »
« Ma fille, c'est ainsi que le ciel m'a permis
« De sauver l'enfant-roi, dont je n'étais pas mère;
« Hélas ! et je n'ai pu sauver mon pauvre fils !
« Le cruel Ebroïn devint son adversaire;
« A son affreux destin pouvais-je le soustraire?
« Au nom de Childebert, son malheureux enfant,
« Grimoald depuis lors régnait sur l'Austrasie.
« Mais l'orage grondait au fond de la Neustrie;
« Archambault et Nantilde, indignés justement,
« Jurèrent de venger l'orphelin innocent,
« Et de le replacer au trône héréditaire.
« Ebroïn, devenu le mari de ma sœur,
« Captivait tous les jours l'amitié de mon père;
« Moins que lui Grimoald avait su lui complaire;
« Du masque des vertus le prestige menteur
« Entourait Ebroïn; pour le commun malheur,
« Mon père en exerçant la suprême puissance
« Dans ce gendre pervers plaça sa confiance.

« Il s'était fait un nom dans les champs de l'honneur,
« Et Nahtilde soumit à son obéissance
« Les vingt mille guerriers envoyés contre nous.
« Je t'épargne, ô Batilde, un détail inutile.
« Ebroïn combattit et vainquit mon époux;
« Notre fils arraché de son royal asile
« Fut conduit avec nous dans une épaisse tour,
« En attendant du roi la suprême sentence.
« Clovis avait dix ans, et sa jeune clémence
« Annonça dès ce temps ce qu'il serait un jour.
« Ce tendre souvenir m'arrache encor des larmes;
« Dès que de Grimoald le malheur fut connu,
« Du plus heureux succès le ciel bénit vos armes,
« Dit mon père à Clovis. Grimoald est vaincu;
« Il ne vous reste plus qu'à châtier son crime :
« Un rebelle rangé parmi vos ennemis,
« Au mépris de vos droits pour y placer son fils,
« Du trône a fait bannir l'héritier légitime;
« La loi sévère et juste a prononcé son sort :
« Je vous apporte, ô roi, sa sentence de mort;
« Il faut de votre seing qu'elle soit revêtue. »
« — Clovis entre ses mains prend le funèbre écrit.
« Sur mon père en pleurant il attache la vue,
« Il relit sa sentence; il palpite, il pâlit.....

« Archambault, lui dit-il, Bertrade est votre fille;
« De son époux, ô ciel! dois-je signer l'arrêt?
« Quoi! les rois n'ont-ils pas d'amis, ni de famille?...
« Ne puis-je pardonner le mal que l'on me fait?
« Que ferait Sigebert, s'il était à ma place?
« Vous m'avez souvent dit que le plus beau des droits,
« Celui de la clémence, appartenait aux rois.
« Au mari de Bertrade, oui, je dois faire grâce:
« La reine, j'en suis sûr, daignera m'approuver. »

« De Nantilde, en effet, la bonté souveraine
« Du comble des malheurs voulut nous préserver;
« Du triste Grimoald on commua la peine
« Au lieu de l'échafaud en exil éternel.

« Ma fille, jusqu'ici notre ennemi cruel
« N'eut qu'une faible part aux malheurs de ma vie;
« Apprends enfin, apprends, comment sa perfidie
« Enfonça le poignard dans mon sein maternel.

« De la reine des Francs l'amitié protectrice
« Auprès d'elle m'offrait un noble et sûr appui.
« Je dus à mon époux en faire un sacrifice
« Et voulus dans sa tour m'enfermer avec lui.
« Mon fils nous consolait par sa douce présence;
« Sur ses destins futurs mon esprit en repos
« Le voyait arriver à son adolescence,

« A l'abri de l'orage et de tourments nouveaux.
« Nantilde, au nom du roi, m'en donnait l'assurance ;
« Grimoald apprenait à supporter ses maux.
« L'adversité cruelle avait changé son âme.
« Il me disait souvent : « J'ai mérité mon sort.
« Que ne vous dois-je pas? ô Bertrade! ô ma femme!
« Vous m'avez épargné le plus cuisant remords.
« Sans vous, des meurtriers la dévorante flamme
« Et le jour et la nuit déchirerait mon flanc.
« Grâces au ciel! à vous! mes mains sont innocentes;
« Elles n'ont point trempé dans le sang d'un enfant. »
  « De la religion les leçons consolantes
« Frappèrent de nouveau son esprit et son cœur.
« Il lisait, ou priait, ou méditait sans cesse;
« De notre Childebert instruisait la jeunesse;
« Il ne haïssait plus Ebroïn son vainqueur.
« Enfin à son orgueil, à sa superbe ivresse,
« Succédait chaque jour l'angélique douceur.
  « Nous habitions de Metz l'antique forteresse,
« Soumise comme nous au pouvoir d'Ebroïn.
« Cet horrible Angilbart, ce soldat assassin,
« Commandait en son nom la guerrière cohorte
« Qui la nuit et le jour veillait à notre porte;
« D'Ebroïn quelquefois la trompeuse amitié

« Venait nous accabler de sa fausse pitié.
« Grimoald le souffrait ; d'une âme peu chrétienne,
« Pour moi, je l'avoûrai, ce n'était qu'avec peine.
« Nantilde, cependant, constante en ses projets
« Faisait partout chercher la royale victime,
« Du trône d'Austrasie héritier légitime.
« Sous le titre nouveau de maire du palais
« Ebroïn exerçait la suprême puissance,
« Au nom de l'orphelin, objet de nos regrets.
« Du saint religieux sauveur de son enfance
« Le vénérable nom ne m'était pas connu ;
« Celui dont j'indiquai le noble caractère
« Etait depuis ce temps au tombeau descendu.
« C'était un saint vieillard, l'honneur du monastère;
« A personne il n'avait révélé ce mystère ;
« Et Nantilde depuis eut la conviction
« Que l'orphelin des rois sur la mer en furie
« Au sein de sa nourrice avait perdu la vie.
« Moi, toujours confiante en la prédiction
« Qu'un jour il reviendrait au trône de son père,
« Dont j'avais entendu le pieux solitaire
« Accompagner pour lui sa bénédiction,
« L'espérance en mon cœur est à peine affaiblie :
« S'il nourrit une erreur, il en est soulagé.

« Sous les lois de Clovis retombait l'Austrasie ;
« De la réunion Ebroïn fut chargé.
« La politique avait de nouveau tout changé :
« Alors se ralluma cette guerre cruelle,
« Que nous voyons encore, hydre toujours nouvelle,
« Renaître et s'abreuver des flots du sang français.
« Dans le temps qu'Ebroïn par de nombreux succès
« Soumettait à Clovis l'Austrasie inquiète,
« Son esprit conservait l'ambition secrète
« De l'enlever lui-même à l'empire des lis.
« L'occasion encor n'était point favorable ;
« Il fallait étouffer les différents partis.
« Les grands se prononçaient en faveur de mon fils.
« Le fils est innocent si le père est coupable,
« Disaient-ils ; son enfance a reçu nos serments.
« C'est lui qu'il faut encor demander à Nantilde. »

« Quand Ebroïn connut les sentiments des grands,
« Il sut dissimuler. O ma chère Batilde !
« Dès cet instant mon fils fut perdu sans retour !
« Ebroïn redoubla de soins et de caresses ;
« Moi-même je fus prise à ses feintes tendresses.
« Il montrait à mon fils un paternel amour...
« Pour masquer le projet enfanté par sa haine,
« Il mandait à mon père, il mandait à la reine,

« Qu'à moins d'exterminer un peuple turbulent,
« On ne le verrait pas sous le joug de la France;
« Que, pour lui, fatigué de répandre du sang,
« Il osait opiner pour son indépendance.
« Le traître, en même temps, voulut, par son absence,
« Détourner loin de lui le danger du soupçon.
« Il s'éloigna de Metz pour combattre Samon.
« Ce chef des Esclavons ravageait nos frontières,
« Ebroïn repoussa ses cohortes guerrières.
« Son triomphe parvint au fond de ma prison.

« Dans un nombreux banquet favorable à l'ivresse
« Angilbart rassembla nos gardiens vigilants.
« La tour retentissait de leurs joyeux accents.
« La nuit seule fit trêve à ces chants d'allégresse :
« Ils avaient tous repris leurs postes différents.

« Grimoald occupait le donjon solitaire.
« Confusément épars, ses gardes assoupis
« Gisaient près de sa porte, étendus sur la terre.
« Dans un logis voisin reposait notre fils.
« Avant que le sommeil eût fermé sa paupière,
« J'avais été le voir. Pour l'orphelin son frère,
« Pour moi, pour Grimoald son infortuné père,
« Je l'avais entendu prier avec ferveur.
« Auprès de lui dormait un digne serviteur

« Qui lui fut attaché dès sa plus tendre enfance.
« Je reposais moi-même à très-peu de distance.
« Au milieu de la nuit un sourd gémissement
« Non loin de mon asile a frappé mon oreille.
« Une esclave à mes pieds dormait profondément :
« Une voix lamentable en sursaut la réveille ;
« Elle entr'ouvre la porte... O surprise ! ô forfait !
« L'esclave de mon fils à ses yeux se présente ;
« Incertain, chancelant, vers mon lit il marchait ;
« Son sang à gros bouillons de son sein ruisselait.
« Il voulait me parler ; mais sa voix expirante
« Ne rendait qu'un son vague, un murmure confus.
« En me tendant les bras il exhala sa vie.
« Je vole chez mon fils. O douleur inouïe !
« Notre enfant adoré déjà n'existait plus...
« Je le trouve percé d'une homicide lame
« Que je veux, mais en vain, enlever de son flanc :
« Le fer est dentelé. Couverte de son sang,
« Je tombe sur son corps pour recueillir son âme.
« Les cris de mon esclave éveillent les soldats,
« Et vers nous Angilbart précipite ses pas.
« Ma fille, c'est ici que les yeux d'une mère
« Ne pouvaient se tromper... Le féroce Angilbart
« Affecta vainement la pitié, la colère ;

« Je vis dans ses discours, je lus dans son regard
« Qu'il était de mon fils l'assassin détestable.
« Seul il avait le droit d'entrer dans notre tour,
« Seul il y pénétrait et la nuit et le jour.
« Trop visible instrument d'un maître impitoyable,
« Le soupçon toutefois ne tomba pas sur lui.
« Le monstre était alors moins connu qu'aujourd'hui.
« Il sut le détourner sur mon époux lui-même.
« Au chagrin de le voir privé du diadème
« Grimoald pour son fils a préféré la mort,
« Disait-on en tous lieux ; dans un premier transport,
« Hélas ! il l'avait dit... La rumeur exécrable
« Accrut et redoubla l'horreur de notre sort.
« Nantilde à mon époux fut encor favorable;
« Grimoald, repentant, au pied des saints autels
« Brûlait de s'engager par des vœux éternels.
« Du cloître de Luxen la solitude austère
« Reçut l'infortuné. Le jeûne, la prière,
« Les macérations qu'il inflige à son corps,
« La pénitence enfin adoucit ses remords ;
« Aux plus grands criminels cette porte est ouverte ;
« Mon époux n'eut jamais que d'aveugles transports.
« Tandis que de mon fils nous déplorions la perte,
« Ebroïn dans nos murs revenait triomphant.

« Au trône il n'avait plus de fâcheux concurrents.
« Si Nantilde eût voulu démembrer l'Austrasie,
« Peut-être que des rois il craignait le bandeau ;
« Mais mon père touchait aux portes du tombeau,
« Et tu sais qu'à l'instant d'abandonner la vie,
« Il remit son pouvoir à son gendre Ebroïn,
« Qui préféra l'emploi de maire de Neustrie
« A l'incertain espoir d'être un jour souverain.
« Déployant par degrés son turbulent génie,
« Ebroïn étendit les droits de la mairie.
« La régente trop tard aperçut son erreur ;
« Par ses fausses vertus elle-même aveuglée
« L'avait, comme Archambault, comblé de sa faveur.
« Bientôt le ciel permit que Nantilde accablée,
« Sous le poids de ses maux succombant chaque jour,
« Inutile à son fils, abandonnât la cour.
« Du peuple à son départ les malheurs commencèrent.
« Nul alors d'Ebroïn n'arrêta les fureurs ;
« On eût dit que la France était sans défenseurs.
« Les plus valeureux chefs devant lui se courbèrent.
« Les peuples opprimés en secret s'indignèrent.
« Ma fille, c'est alors que la reine des Francs
« Dans sa paisible cour me voulut auprès d'elle.
« Je remplis ses désirs. Mon dévoûment fidèle

« Dut lui sacrifier mes goûts et mes penchants.
« Depuis tu fus témoin des chagrins de la reine;
« Son trépas a comblé ta douleur et la mienne ;
« Dans ce monde il n'est plus pour nous de protecteurs,
« O ma douce Batilde ! et cette même enceinte
« Ne peut de mon esprit apaiser les terreurs.
« Le cruel Angilbart n'excite plus ma crainte ;
« Mais Ebroïn son maître et ton persécuteur
« Lui trouvera bientôt un autre successeur.
« Son bras peut pénétrer jusque dans cet asile ;
« En vain le jeune roi nous promit son appui.
« Ebroïn dans sa cour est plus puissant que lui ;
« Fuyons ; le cloître seul nous offre un port tranquille. »

FIN DU SEPTIÈME CHANT.

NOTES

. . . . Dagobert
Plutôt que de se voir enlever l'Austrasie,
Nomma pour y régner un prince indépendant.

Lorsque Dagobert érigea l'Austrasie en royaume séparé de celui de Neustrie, ce fut en faveur de son fils aîné Sigebert, qu'il avait eu de sa première femme, laquelle se nommait Gomatrude.

Le bienheureux Pepin de Lenden qui avait été longtemps premier ministre de Dagobert, partit avec le jeune roi à titre de chef de son conseil et de son maire du palais. Grimoald, fils de Pepin, lui succéda dans toutes ses charges et attributions. C'est la première fois que la place de maire du palais devint héréditaire.

Grimoald prit un tel ascendant sur le cœur et l'esprit de ce jeune roi Sigebert, que ce prince lui promit d'adopter son fils en cas qu'il n'eût pas lui-même d'enfants. Il en eut un deux ans avant sa mort, et Grimoald, qui avait nourri longtemps l'espoir de voir régner son propre fils, ne put y renoncer, et conspira contre le fils du roi son bienfaiteur, aussitôt qu'il eut rendu le dernier soupir.

La charité, la douceur, la piété de Sigebert le firent mettre au nombre des saints, pendant que son fils, le jeune Dagobert, au lieu d'être intronisé, comme c'était l'usage, par son maire du palais, fut déclaré déchu de la succession de son père, et Grimoald lui fit raser la tête en signe de sa dégradation. Il ne se souilla pourtant point de son sang; il l'envoya secrètement dans un couvent ignoré de l'Irlande, où ce malheureux et légitime petit roi fut d'abord, non-seulement oublié, mais le bruit de sa mort fut généralement répandu. Cette conviction réduisit ses amis au silence. Alors Grimoald fit couronner son propre fils sous le nom de Childebert II.

Une usurpation aussi hardie ne réussit pas longtemps à Grimoald. Les troupes du roi de Neustrie entrèrent en Austrasie; victorieuses, elles firent Grimoald et son fils prisonniers, et la

vertueuse régente Nantilde, croyant avec toute la France que le royal orphelin était mort dans son exil, cette circonstance réunit encore une fois l'Austrasie au royaume de Bourgogne et de Neustrie.

FIN DES NOTES DU SEPTIÈME CHANT.

CHANT VIII

Bertrade avait à peine achevé le récit
Qui de Batilde encor faisait couler les larmes,
Un bruit inusité de palefrois et d'armes
Aux portes du palais bruyamment retentit.
Qui peut ainsi troubler le repos ordinaire?
Le soleil dès longtemps a caché son flambeau.
Serait-ce d'Ebroïn quelque attentat nouveau?
Bientôt Athalaric, illustre par son père,
Délaissé trop longtemps dans un obscur emploi,
Devant Bertrade admis, lui parle au nom du roi :

Bertrade à son aspect ne ressent plus de crainte;
Le jeune Athalaric lui fut jadis connu.
Elle honorait son père et sa rare vertu.
« Madame, lui dit-il, si tard en cette enceinte
« C'est l'ordre de Clovis qui m'offre à vos regards.
« Par mes soins désormais une garde fidèle
« Veillera nuit et jour en ces mêmes remparts.
« Vous connaissez ma foi; reposez sur mon zèle.
« De l'emploi d'Angilbart le roi m'a revêtu;
« J'ai reçu ce matin cet honneur imprévu.
« Dans l'art de commander j'ai peu d'expérience;
« La haine d'Ebroïn cause mon ignorance;
« Mais si je dois veiller au salut de Clovis,
« Ce bras qu'il vient d'armer contre ses ennemis
« Puisera des leçons dans sa reconnaissance. »
Du brave Athalaric, Bertrade veut savoir
Cet heureux changement difficile à prévoir.
« Du trépas d'Angilbart la garde consternée
« Lui répond le guerrier, répétait en cent lieux,
« Que l'invisible main de l'ombre couronnée
« Avait frappé de mort leur chef audacieux.
« Vous le savez, souvent l'ignorance stupide
« S'unit chez les soldats au courage intrépide.
« Mais quelques-uns d'entre eux parlaient différemment.

« J'en entendis plusieurs, à l'esprit moins timide,
« Donner une autre cause à cet événement,...
« Soupçonner assez haut le maire magnanime
« D'avoir lui-même pris quelque part à ce crime.
« Ils disaient qu'Angilbart s'était secrètement
« Attiré d'Ebroïn le noir ressentiment;
« On accuse de tout un tyran qu'on abhorre.
« Combien de fois, d'ailleurs, sans crainte et saus danger
« Le cruel Ebroïn a-t-il su se venger!
« Il n'est entre les Francs personne qui l'ignore. »
Bertrade le sait trop pour en disconvenir.
Elle exhale et refoule en son âme froissée,
Au souvenir d'un fils, un douloureux soupir...
De son récit Batilde encor tout oppressée,
Tendrement d'un regard répond à sa pensée.
Athalaric, témoin de leur émotion
En est ému lui-même, et sa narration
Pendant quelques instants demeure suspendue.
Il en reprend ainsi la suite interrompue :
« Quoi qu'il en soit pourtant de cet assassinat,
« Le ministre odieux qui gouverne l'Etat
« Convoqua le matin la troupe belliqueuse
« Qu'Athalaric mon père autrefois commandait.
« Vous savez qu'Ebroïn, par un injuste arrêt,

« Avait flétri sa vie utile et glorieuse ;
« Qu'il mourut dans l'exil; que moi-même, après lui,
« Sans parents, sans secours et sans aucun appui,
« Je végétai longtemps dans une obscure place
« Que son persécuteur me conserva par grâce.
« Sans doute il a trouvé quelque malin plaisir
« A me voir confondu dans cette même armée
« Qui de mon père encor prisait la renommée,
« Puisqu'à m'y laisser vivre il a pu consentir.
« Avec Athalaric j'ai voulu me bannir.
Il n'encouragea point cet exil volontaire.
« Non, mon fils, me dit-il à son heure dernière,
« Puisque notre ennemi ne vous éloigne pas,
« Je reconnais le doigt de l'éternel Arbitre;
« J'emporte un doux espoir dans la nuit du trépas.
« Restez près du monarque, il n'importe à quel titre :
« Clovis, en vous voyant, se souviendra de moi.
« De mon bannissement s'il signa la sentence,
« Le perfide Ebroïn séduisit son enfance.
« En vous, mon fils, en vous, un jour le jeune roi
« Du vieux Athalaric reconnaîtra la foi.
« Malgré la voix d'un père, il faut que je l'avoue,
« Madame, j'étais loin de prévoir, ce matin,
« Un pareil changement dans mon triste destin;

« De nous aveuglément la fortune se joue.

« Pour lui donner le chef successeur d'Angilbart,
« Sous les murs du palais, dès l'aube matinale,
« On avait convoqué la phalange royale.
« Du superbe Ebroïn le pénétrant regard
« En parcourant les rangs m'observait en silence;
« Soit qu'à son souvenir mon père eût quelque part,
« Ou que du choix du prince il fût en défiance.
« Cependant à nos yeux le jeune roi s'avance;
« Autrement qu'Ebroïn la troupe l'accueillit;
« Nous étions dès longtemps privés de sa présence,
« Et d'acclamations l'air au loin retentit.
« Ebroïn sur les chefs roulait un œil sinistre.
« La garde toutefois lui confère l'honneur
« De joindre au nom du roi celui de son ministre;
« Mais on n'entendit point l'ordinaire clameur
« Qu'Angilbart excitait en commençant lui-même.
« C'est en vain qu'Ebroïn, dans son orgueil extrême,
« Cherche à dissimuler sa secrète fureur;
« Elle est par trop visible et chacun la remarque.

« Immobile à mon poste et non loin du monarque,
« J'entendis Ebroïn lui parler en ces mots :
« Je te présente, ô roi! le fruit de mes travaux :
« Voici de tes sujets la liste demandée;

« Je fais taire la brigue en toute occasion ;
« Envers chacun de ceux dont je t'offre le nom
« La faveur de ton choix sera bien accordée.
« De la main d'Ebroïn Clovis a pris l'écrit ;
« Le nom de Bodilon qu'illustre son courage,
« Et Pepin d'Héristal sont les premiers qu'il lit.
« D'un accent ferme et grave, au-dessus de son âge,
« Clovis à leur mérite a rendu témoignage.
« Vingt guerriers valeureux y sont encor inscrits.
« Il leur accorde à tous un glorieux suffrage,
« De leurs plus beaux exploits sait relever le prix,
« Et gagne tous les cœurs par ce flatteur langage :
« Je ne puis, Ébroïn, qu'applaudir à ton choix ;
« La plupart des sujets que ta voix favorise,
« J'aime à le reconnaître, ont tous les mêmes droits ;
« Mais je n'aperçois point, il faut que je le dise,
« Ajoute le monarque en m'indiquant des yeux,
« Le nom d'Athalaric, si cher à mes aïeux...
« Madame, peignez-vous mon trouble et ma surprise :
« Venez, Athalaric, dit-il à haute voix ;
« A mon avénement j'ai banni votre père,
« De la justice alors si j'ai blessé les lois,
« Je n'étais qu'un enfant. Heureux, heureux cent fois
« De réparer en vous le mal que j'ai pu faire ! »

« Du monarque à ces mots j'embrasse les genoux :
« De sa royale main il me ceignit le glaive.
« Sous les yeux d'Ebroïn mon triomphe s'achève ;
« Il déguise sa haine, et malgré son courroux
« Vient me complimenter d'un air affable et doux.
« Je suis proclamé chef ; les gardes applaudissent ;
« Du choc de leurs pavois les échos retentissent :
« Ce qui par dessus tout me console en ce jour,
« C'est de voir que Clovis, en dépit des intrigues,
« Du peuple et des soldats possède encor l'amour.
« J'ignore cependant quelles secrètes brigues
« Le roi craignait pour vous dans ce nouveau séjour ;
« Par son ordre, Léger m'a dit avec mystère
« De changer cette nuit la garde de la tour
« Et de vous informer qu'il l'a cru nécessaire.
« J'ai rempli mon devoir, heureux de vous complaire ;
« Madame, en tous les temps daignez compter sur moi :
« Pour ne plus le quitter je vole auprès du roi. »
Athalaric s'éloigne, et son récit fidèle
Dans l'âme de Batilde a dissipé l'effroi.
Clovis, il est donc vrai, Clovis veille sur elle !
C'est lui qui la sauva d'un cruel ravisseur !
Batilde, en revenant de sa mortelle crainte,
Dans les bras de son roi passionnément étreinte,

A lu dans ses regards sa profonde douleur.
Sous les traits les plus doux de la reconnaissance
Un amour vertueux s'est glissé dans son cœur.
Bertrade, qui des cours avait l'expérience,
En tout ce qui se passe a soudain reconnu
Du sage, habile Eloi la secrète influence.
Clovis parut toujours enclin à la vertu ;
Mais à l'art de régner sa jeunesse étrangère,
Seule, n'eût pu confondre et déjouer le maire.

Dans l'ombre de la nuit, propice à ses fureurs,
L'orgueilleux Ebroïn consterné, solitaire,
Projetait, méditait de nouvelles noirceurs ;
Du choix d'Athalaric Alpaïde informée,
Et non moins que son frère, interdite, alarmée,
Avec impatience attendait son retour.
Sous le voile flatteur d'amitié fraternelle
Déguisant pour Clovis son véritable amour,
Elle aborde Ebroïn : « Quelle triste nouvelle !
« Tu ne m'as pas trompée ; oui, je vois que la cour
« Présente à chaque pas la crainte du naufrage.
« L'affront que tu reçois aujourd'hui de Clovis,
« S'il a dû m'affliger, m'étonne davantage.
« Athalaric, connu parmi les ennemis,
« Est donc proclamé chef de la garde royale !

« Il l'emporte en ce jour sur tous nos favoris !
« J'ai cru, je l'avoûrai, que Pepin d'Héristal
« De ta protection recueillerait les fruits ;
« Que Bodilon, au moins, présenté par toi-même...
« Et c'est Athalaric !... Ma surprise est extrême.
« Clovis est un ingrat... mon frère, je le vois.
« Ah ! pourquoi d'Adéma la mensongère voix
« Eveilla-t-elle en nous l'espoir du diadème ?
« Quels honteux souvenirs m'accablent à la fois !
« Fuyez de mon esprit trop brillante chimère !
« Loin de lui réserver l'auguste rang des rois,
« Clovis hait Alpaïde... Il outrage son frère. »
Elle dit et des pleurs tombent de ses paupières.

« J'aime, dit Ebroïn, ces héroïques pleurs,
« Que la honte d'un frère arrache à tes douleurs.
« Oui, c'est un même sang qui coule dans nos veines :
« Mes affronts sont les tiens, mes peines sont les tiennes ;
« Et puisqu'ainsi que moi tu sais les ressentir,
« C'est à moi qu'appartient de calmer tes alarmes.
« Sans doute une couronne a droit de t'éblouir :
« Elle t'appartiendra... Sèche, sèche tes larmes.
« Si le second Clovis est rebelle à tes charmes,
« S'il s'éloigne du trône où j'ai su l'enchaîner,
« Dans son aveuglement, malheur à lui peut-être !

« Apprends que je connais un plus docile maître...
« Et celui-là... ma sœur, veut bien te couronner.
« Ce langage en ma bouche est fait pour t'étonner..
« Il est plus d'un secret que ta jeunesse ignore ;
« Cette race des rois, que le Français honore,
« Par qui, seule, il veut bien se laisser gouverner,
« Ce pur sang de Clovis n'est point si rare encore,
« Qu'à lui-même ce sang ne se puisse opposer ..
« L'heureux fils de Nantilde en est, dit-on, le reste ;
« Du peuple, sur ce point, l'erreur est manifeste,
« Et je vois qu'il est temps de le désabuser...
« Après ce que Clovis contre moi vient d'oser,
« Certe ! il a médité ma disgrâce future ;
« Il me craint, il me hait, sans me le témoigner...
« D'un air affectueux il m'a fait cette injure ;
« S'il sait dissimuler, il commence à régner.
« Je dissimule aussi, je dévore mes craintes ;
« En songeant aux moyens de me les épargner,
« Dédaigne ainsi que moi les inutiles plaintes.
« A mes nobles projets je veux t'associer :
« Bientôt tu connaîtras qu'en politique sage,
« Aux caprices du sort loin de trop me fier,
« J'ai dû me préparer un port durant l'orage. »
Croyant avoir remis le calme dans son cœur,

Ebroïn à ces mots s'éloigne de sa sœur.
Il sort pour préparer son triomphe ou sa chute.
Ebroïn veut garder le pouvoir à tout prix.
Tandis qu'il se prépare à l'odieuse lutte
Qui pourrait devenir si fatale à Clovis,
Le généreux Éloi se livre à l'espérance
De voir enfin Clovis recouvrer sur les Francs
Son pouvoir légitime usurpé trop longtemps.
« Je reconnais du ciel la suprême assistance,
« Dit-il en revoyant le jeune souverain.
« Oui, le Dieu qui peut tout a brisé les obstacles
« Qui de la gloire encor te ferment le chemin ;
« Il se montre pour toi prodigue de miracles.
« Hier, je te voyais sans force et sans appui ;
« Redoutant d'Ébroïn la fureur vengeresse,
« Je n'osais dans la lice engager ta faiblesse.
« Le ciel en ta faveur se prononce aujourd'hui,
« De ton fier oppresseur l'audace est confondue.
« Cette mort d'Angilbart, terrible, inattendue,
« Paraît avoir frappé son maître comme lui.
« Il semble dépouillé de toute son audace,
« Et ta fortune enfin a pris une autre face.
« Je sais que trop fertile en dangereux complots,
« Ebroïn ourdira quelque trame nouvelle ;

« Qu'il peut, à la faveur d'un apparent repos,
« Sourdement de la guerre allumer les flambeaux;
« Qui sait les noirs projets que son âme recèle !
« On peut tout supposer de sa fourbe cruelle.
« Les grands corps de l'armée, à ses ordres soumis,
« Par ce chef factieux pourraient être séduits;
« Ils pourraient embrasser son injuste querelle;
« Entouré maintenant d'une garde fidèle,
« Au moins tu ne crains plus un poignard assassin :
« Et telle était, ô roi, ma terreur trop fondée
« Lorsque par Angilbart la garde commandée
« Mettait à chaque instant ta personne en sa main.
« Voilà le premier fruit de la tragique fin
« Dont le fer de Léger a châtié le traître.
« Sa mort t'a délivré du plus pressant danger.
« Et je puis à présent te faire enfin connaître
« Un appui que Nantilde a su te ménager.

« Parmi les grands vassaux soumis à ta puissance,
« Il en est un surtout dont la noble assistance
« Sera dans tous les temps prête à te secourir,
« Si de la réclamer il peut te convenir.
« Naguère en ses États j'ai prêché l'Evangile;
« Il retient sous ta loi l'Armorique indocile.
« Il connaît Ébroïn : à son pouvoir fatal

« Ce magnanime prince, heureux de te soustraire,
« N'attend pour éclater que ton premier signal.
« Pour le sang de Clovis plein d'un respect sincère,
« Judicaël, Seigneur, si chéri de ton père,
« Par ma bouche aujourd'hui t'assure de sa foi.
« Il brûle du désir de t'en donner un gage.
« — Eh quoi! Judicaël, répond le jeune roi,
« Désire m'arracher à mon triste esclavage?
« Judicaël n'est point parmi mes ennemis?
« Qu'Ehroïn me tenait un différent langage!
« Ce prince, m'a-t-il dit, nourrit toujours l'espoir
« De secouer enfin mon suzerain pouvoir.
« La race de Clovis est l'objet de sa haine;
« Il fut dans tous les temps un vassal inquiet;
« Mon père, qui, dis-tu, si tendrement l'aimait,
« Le vit pendant son règne envahir l'Aquitaine;
« Judicaël me hait. De plus, si je l'en crois,
« Dans les champs vendéens, ce fut toi-même, Eloi,
« Qui, vers le chef rebelle envoyé pacifique,
« Etalant à ses pieds nos plus riches trésors,
« Lui fis à prix d'argent abandonner nos bords.
« De mon père pourtant la faible politique,
« Contrainte de céder à la nécessité,
« Des couleurs d'un pardon colora son traité.

« C'est ainsi qu'Ebroïn dès ma plus tendre enfance
« Peignit Judicaël à ma crédulité !
« Aussi, répond Eloi, sa maligne influence
« Eût dû t'aliéner un appui naturel.
« Nous l'avons combattue et malgré sa puissance
« Ebroïn sous son joug n'a pas Judicaël.
« Seul, parmi tous les grands, ce loyal feudataire
« Ne vint pas devant lui courber sa tête altière.
« Il blâme hautement sa vie et ses forfaits,
« Soit qu'il ait pénétré ses criminels projets,
« En toute occasion il s'y montre indocile.
« Sa cour hospitalière est l'honorable asile
« Des illustres proscrits que ton ministre a faits :
« A moins, bien moins, sans doute, on le blesse, on l'irrite;
« Le superbe Ebroïn, il le faut avouer,
« N'est pas sans intérêt à le calomnier.
« Ne pouvant justement censurer sa conduite,
« Il ose l'accuser sur ses intentions.
« Des erreurs de ce prince et de son entreprise
« Ebroïn a bien su te donner les raisons :
« Sans doute il le devait, et je vois sans surprise
« Qu'il donne une autre cause à sa soumission,
« Afin d'empoisonner cette grande action.
« Judicaël, seigneur, ravageait notre empire ;

« Il plantait sur nos tours son drapeau triomphant,
« Et si j'ai dans sa course arrêté ce torrent,
« Ce n'est point à prix d'or que j'ai pu le séduire...
« C'est la religion, c'est la crainte de Dieu,
« C'est la foi des serments. qu'Ebroïn connait peu,
« Et que Judicaël recélait dans son âme,
« Du véritable honneur, c'est la divine flamme;
« C'est la religion, seule source du bien,
« Qui d'un guerrier farouche a fait un vrai chrétien.

« Nantilde était encor dans l'éclat de sa gloire.
« Quinze ans sont écoulés; jeune enfant au berceau
« Tu n'as pu de ces faits conserver la mémoire :
« Dagobert n'était point dans la nuit du tombeau;
« Par les sages avis de ton illustre mère,
« Des tiers Austrasiens rétablissant les droits [1],
« Il avait terminé cette fatale guerre;
« La paix, la douce paix, vrai trésor des bons rois,
« De ses malheurs passés consolait la patrie;
« Plus unis chaque jour, les Francs et les Gaulois
« Jouissaient des bienfaits de leurs nouvelles lois [2].

« Les fortunés destins de la libre Austrasie
« Réveillèrent l'envie et les prétentions;
« L'Armorique à son tour voulut être affranchie.
« Judicaël son chef, issu de ces Bretons [3]

« Qui, pour se dérober aux conquérants saxons,
« Abordèrent jadis les plages armoriques,
« Malgré la foi jurée et les traités antiques,
« Prétendit le premier s'exempter des tributs
« Imposés par Clovis à ses aïeux vaincus.
« Dans les troubles civils son âme était nourrie.
« Un prince de son sang, ambitieux, cruel,
« Avait tenu longtemps sa jeunesse asservie ;
« Mais sur son oppresseur l'heureux Judicaël,
« Après avoir conquis le sceptre paternel,
« Fondit avec les siens dans les champs de Neustrie.
« Au mépris des serments et des droits suzerains,
« L'antique forteresse et les murs de Vindie[1]
« Tombèrent par surprise en ses rebelles mains.
« Aux premières rumeurs de cette félonie,
« Les phalanges des lis s'arrachant au repos,
« On vit se rallumer la guerre et ses fléaux.
« Dieu permet quelquefois que le méchant prospère,
« Quand le juste succombe. Arbitre des combats,
« Il élève à son gré les peuples de la terre,
« Et de Judicaël, choisi dans sa colère,
« Pour nous punir alors il conduisit le bras.
« Dieu permit que ce prince, aux Français redoutable,
« Vit partout la victoire attachée à ses pas.

« Je ne te ferai point le récit déplorable
« Des dévastations de ce chef indompté;
« Il n'était pas chrétien et détestait ses maîtres.
« A l'inflexible orgueil des Bretons ses ancêtres,
« Il joignait le courage et la ténacité
« Qui distingue surtout les peuples d'Armorique.
« Plus hardi dans ses plans que sage politique,
« Et volant chaque jour de succès en succès,
« Il fit enfin trembler son maître pacifique.
« Ne pouvant arrêter ni punir ses excès,
« Dagobert députa vers son vassal rebelle;
« De ses médiateurs la prudence, le zèle
« Ne put rien obtenir de ce prince égaré,
« Ebloui de sa gloire et d'orgueil enivré.
« Cessez de me compter parmi vos tributaires,
« Ou sachez contre moi défendre vos frontières,
« Dit-il aux envoyés de son roi suzerain;
« J'ai juré d'affranchir le sceptre de mes pères,
« Ou de mourir chez vous les armes à la main. »
« Alors se ranima la lutte opiniâtre
« Qui faillit démembrer de l'empire des lis
« Les Etats d'Armorique, aujourd'hui si soumis.
« Vingt ans auparavant, chez ce peuple idolâtre
« J'avais prêché la foi de cantons en cantons;

« Du langage celtique usité des Bretons
« J'avais au milieu d'eux acquis la connaissance,
« Et j'osais me flatter que ma faible éloquence
« Pourrait persuader un païen endurci ;
« Que peut-être au vrai culte il serait converti.
« Même avant moi, Nantilde en conçut l'espérance.
« A l'insu de ton père, au milieu de la nuit,
« Et dans le Très-Haut seul plaçant ma confiance,
« De ce même palais je m'échappai sans bruit.
« J'aperçus dans cinq jours le camp des infidèles ;
« Au nom du Dieu de paix j'abordai les rebelles.
« Ainsi que tu me vois, dans nos jours solennels,
« Prêt à sacrifier au pied des saints autels,
« Des prêtres m'entouraient ; la mitre pastorale
« Couvrait mon front déjà dépouillé par les ans,
« Et sur mon sein brillait la croix épiscopale.
« Dans un cercle nombreux de femmes et d'enfants,
« Judicaël, seigneur, m'admit en sa présence ;
« Car cet aveugle prince, esclave des faux Dieux,
« D'un hymen chaste et pur ignorait les saints nœuds.
« D'un œil fixe et surpris, mais plein de bienveillance,
« Le fier Judicaël m'observait en silence.
« Oui, dit-il enfin, oui, je te reconnais :
« C'est toi ; bien que le temps ait sillonné tes traits.

« Près du lit de douleur de ma mourante mère,
« Dans ce même appareil autrefois je t'ai vu.
« Ma mère était chrétienne, et ton saint ministère
« Adoucit les horreurs de son heure dernière.
« Parmi nous, depuis lors, tu n'as point reparu.
« Vieillard, je te croyais au tombeau descendu.
« Alors, moi, je n'étais qu'un enfant en bas âge,
« Mais mon cœur a toujours conservé ton image.
« De l'amour d'une mère invincible pouvoir !
« Au milieu des horreurs et du sang et des armes,
« Tu crois bien que jamais je n'ai versé de larmes,
« Et sans être attendri je ne puis te revoir. »
« Je n'en pouvais douter; ce guerrier si terrible,
« Ce rebelle idolâtre, avait un cœur sensible,
« Et le mien en conçut un favorable espoir.
« Je ne m'abusai point; dès que la nuit plus sombre
« Sur toute la nature eut répandu son ombre,
« Judicaël chez moi pénétra sans témoins...
« De l'hospitalité me prodiguant les soins.
« Ma tente s'élevait à côté de la sienne,
« Et, bien qu'il eût remis à l'aurore prochaine
« Pour traiter de l'objet qui chez lui m'amenait,
« Il ne put résister à la main souveraine,
« Au pouvoir inconnu qui vers moi l'attirait.

« C'était la même main, oui, c'était Dieu, sans doute,
« Qui vers cet infidèle avait tracé ma route.
« Sans témoins, me dit-il, j'ai voulu te parler.
« Ta présence, ô vieillard ! a trop su me troubler...
« Fille des noirs remords ou des peines de l'âme,
« La pesante insomnie et m'agite et m'enflamme.
« De ma mère au tombeau le tendre souvenir
« A son fils trop ingrat ne cesse de s'offrir;
« Et cette croix, surtout, puissamment me rappelle
« Le désir de ma mère à ses derniers moments.
« Ma mère... il est trop vrai qu'à son ombre infidèle,
« Dans la prospérité j'oubliai mes serments.
« Alors je reconnus la puissance invisible;
« Je vis bien que du ciel la grâce irrésistible
« Avait déjà touché le cœur de ce païen.
« Te le dirai-je enfin, ce rebelle inflexible
« Etait, avant l'aurore, et soumis et chrétien[5].
« Au pied de cette croix, instrument de supplice,
« Où Jésus-Christ pour nous s'offrit en sacrifice,
« On vit se prosterner l'idolâtre guerrier.
« Il ne m'appartient pas de m'en glorifier;
« C'est le Dieu dont l'esprit nous éclaire et nous touche,
« Qui voulant s'assurer un prince de son choix,
« Pour le persuader lui parla par ma bouche.

« Les superstitions du Celte et du Gaulois,
« Des anciens dieux du Nord les iniques mystères,
« De ce fils des Bretons formaient l'impure loi ;
« Les dogmes de ces dieux, perfides, sanguinaires,
« Autorisaient le meurtre et le manque de foi.
« Judicaël, frappé des célestes lumières,
« Détesta sa révolte et ses fureurs guerrières,
« Et frappé tout à coup d'un salutaire effroi,
« Renonça pour jamais à cette indépendance
« Qu'au seul prix du parjure il pouvait obtenir ;
« Le cœur brûlant de foi, d'amour et d'espérance,
« Il voulut signaler son juste repentir.
« Je l'amenai, moi-même, aux genoux de ton père,
« Manifester les fruits de sa conversion.
« Et Dagobert pour prix de sa soumission
« L'investit de nouveau du sceptre feudataire.
« C'est ainsi que, du Christ pacifique soldat,
« J'ai recueilli le fruit de mon apostolat.
« Judicaël, depuis, fidèle à ta bannière,
« Est le premier soutien de l'empire des lis,
« Et tu ne comptes pas de sujet plus soumis.
« Si jamais Ebroïn le rendait nécessaire,
« Au secours de son roi ce généreux vassal
« Ferait bientôt marcher sous son pennon ducal

« Les guerriers réunis de l'Armorique entière,

« — J'accepte, dit Clovis, j'implore son appui ;
« Que vers Judicaël un secret émissaire,
« Par toi même envoyé, parte dès aujourd'hui.
« Ministre aimé du ciel, je laisse à ta sagesse
« Le soin de combiner mes nouveaux intérêts.
« Pour la France et pour moi je connais ta tendresse :
« Déjà par tes conseils j'ai retrouvé la paix ;
« Dans l'art de gouverner ma docile jeunesse
« Veut par tes seuls avis se régler désormais. »

FIN DU HUITIÈME CHANT.

NOTES

[1] Des fiers Austrasiens rétablissant les droits...

L'Austrasie avait d'abord été érigée en royaume indépendant par Clovis Ier, qui en'avait fait le partage de Thierry, l'aîné de ses fils, d'une première femme avant la célèbre Clotilde. Cette femme, nommée Albione selon quelques historiens, pourrait bien avoir été Anglaise; d'autres la désignent sous le simple *anonyme*, ce qui indiquerait assez qu'au moins elle n'était pas d'illustre origine française ou gauloise, encore moins de quelques souverains contemporains de Clovis.

Clotaire Ier, fils de Clovis, avait aussi réuni l'Austrasie avec le reste de la monarchie française; elle fut ensuite le partage de Sigebert et de ses fils, qui la gouvernèrent tour à tour sous l'orageuse tutelle de leur fameuse aïeule Brunehaut, jusqu'à ce qu'elle fût encore réunie à la France sous Clotaire II, fils de Chilpéric et de Frédégonde, cette autre terrible et criminelle illustration féminine de la première race des rois mérovingiens.

L'indépendance nationale dont l'Austrasie avait joui si souvent avait jeté de profondes racines dans le cœur de ses habitants. Sous Dagobert, il y eut des troubles très-sérieux; ce prince, sentant sa fin prochaine, pensa justement que le plus bel héritage à laisser à ses enfants était un royaume en paix. Ce fut, disent les mêmes historiens, d'après les conseils de la reine Nantilde, qui exerça pendant la longue maladie de Dagobert la plus grande influence sur le gouvernement de l'État, que Dagobert voulut encore rétablir l'Austrasie en royaume indépendant, en faveur de son fils aîné Sigebert, qu'il avait eu de sa première femme Gomatrude.

L'Austrasie, satisfaite dans ses prétentions, se livra avec plus d'ardeur et d'amour à la défense de ses frontières qui étaient souvent envahies et ravagées par les Esclavons vinides, peuple situé au delà du Danube. On est d'avis que Nantilde se montra, en cette occasion, mère aussi tendre et éclairée que marâtre magna-

nime, car cette politique assura le paisible héritage du beau royaume de Neustrie à son propre fils Clovis II.

Le royaume de Neustrie se composait alors des anciens royaumes d'Orléans et de Bourgogne, des comtés de Paris, Melun, Chartres, le Mans, et tous les pays où l'on pouvait s'étendre du côté de la Flandre jusqu'à l'Océan.

La province Armorique, ou la petite Bretagne, faisait aussi partie du royaume de Neustrie, avec cette différence qu'elle était gouvernée par un chef indépendant chez lui, mais tributaire du royaume de Neustrie. Lorsque ce chef ou duc des Bretons se révoltait contre son suzerain, sa première déclaration de guerre était de prendre le titre de roi. C'est ce qui arriva à Judicaël, sous le règne de Dagobert.

Quand Dagobert érigea l'Austrasie en royaume séparé pour son fils le jeune Sigebert, cet État comprenait un grand pays au-delà du Rhin, qui est la Souabe, la Franconie et la Bavière; un autre pays en deçà du même fleuve, qui est l'Alsace, la Lorraine, la Franche-Comté, la Champagne, la Picardie et l'Artois. Quelques-unes de ces provinces, par une division ou plutôt morcellement de territoire, formaient une partie de l'ancien royaume de Soissons.

Batilde, pendant sa régence, fit faire à son fils Clotaire III ce que la reine Nantilde avait obtenu de son époux Dagobert, en faisant de nouveau ériger l'Austrasie en royaume indépendant pour son fils Thierry. Elle est digne d'éloges, s'accordent à dire nombre d'historiens, d'avoir eu assez de modération pour préférer laisser à ses enfants un seul royaume peuplé de sujets soumis et heureux, que plusieurs remplis de mécontents et de rebelles; car ce royaume d'Austrasie ayant contracté l'habitude de l'indépendance, ce privilége le rendait aussi dangereux que turbulent toutes les fois qu'il se trouvait réuni à quelque autre État. Il devenait ou plutôt demeurait le centre où se formaient sans cesse des conspirations; aussi le vit-on dans la suite servir de point d'appui aux maires du palais pour opposer l'un à l'autre les princes du sang de Clovis, et, sous ce point de vue, la réunion du royaume d'Austrasie à celui de Neustrie peut être envisagée comme l'effet d'une sage politique, puisque la division de ces deux royaumes devint la principale cause de la chute des Mérovingiens. Cette conséquence est clairement développée dans les commencements de l'histoire de Charles Martel. (Abbé Millot, Mézerai, etc., etc.)

Il est assez remarquable que les deux seules régentes de la première race semblent avoir mieux prévu que les rois les germes mortels que la fureur des partis et l'ambition devaient dé-

velopper dans l'Austrasie, puisque la politique de ces deux reines fut toujours de séparer ce royaume du reste de la France. Elles avaient sans doute reconnu par l'expérience qu'il fallait le bras d'airain d'un Clotaire Ier et d'un Clotaire II pour tenir ainsi réunis et tranquilles, sous la domination d'un même sceptre, des peuples accoutumés à des institutions différentes et jaloux de leur liberté. Quelle que soit à cet égard l'opinion des hommes politiques, et même l'existence actuelle des choses, on doit convenir que Batilde et Nantilde eurent au moins le bon sens de voir ce qu'elles pouvaient faire et la prudence de ne rien entreprendre au delà.

[1] Plus unis chaque jour, les Francs et les Gaulois
Jouissaient des bienfaits de leurs nouvelles lois.

On a déjà vu que Dagobert avait eu le mérite de rassembler en un seul corps de lois, toutes les lois de la monarchie française, éparses confusément dans les différentes localités, suivant l'esprit et souvent le seul bon plaisir des chefs de ces différents gouvernements.

[2] Judicaël son chef, issu de ces Bretons
Qui pour se dérober aux conquérants saxons,
Abordèrent jadis les plages Armoriques...

Lorsque les Saxons eurent définitivement conquis l'île d'Albion, ils la ravagèrent avec fureur, Les habitants éperdus fuirent devant eux, et allèrent se réfugier en grande partie dans le pays de Galles et d'Écosse. Un certain nombre de ces malheureux Bretons, sous la conduite des deux frères Hengist et Orsa, s'embarqua et vint sur les côtes de la province Armorique, aujourd'hui la Bretagne française. Ils s'y établirent et cette colonie prospéra, se multipliant au point de faire prendre à l'Armorique sa langue, ses mœurs, et lui faire changer son ancien nom en celui de Bretagne, du nom de ses nouveaux habitants.

Un des résultats de cette origine commune aux Bretons d'Albion et aux Bretons d'Armorique, est qu'il existe encore une analogie frappante dans quelques-unes des mœurs, et surtout dans le langage des habitants du pays de Galles et du comté de Cornouailles, avec l'idiôme des Bretons français ou Bas-Bretons. On peut même dire, qu'ils ne diffèrent essentiellement entre eux que par leur prononciation.

L'auteur de *Batilde*, s'étant abstenue de chercher à prouver ou à détruire la ressemblance de ces deux langages, nous lui

avons demandé permission de citer un fait qui lui est personnel, et qui prouverait matériellement et sans discussions le rapport du bas-breton avec la langue des pays de Galles et de Cornouailles. Voici textuellement le fait tel que l'auteur nous l'a raconté, comme ayant été témoin dans son enfance de la scène à laquelle il donna lieu, et qui bien qu'elle n'en comprit pas alors toute la portée, lui était resté dans la mémoire, surtout à cause des chagrins que monsieur son père éprouva, de la perte d'une bibliothèque considérable et bien choisie. (*Note de l'éditeur.*)

« Dans l'année 1782, M. de Bleschamp, alors contrôleur de « la marine à Toulon, ayant été envoyé au Hâvre-de-Grâce, où « il succéda depuis à M. Mestral, intendant de la marine, avait « frété un bâtiment pour porter tout son mobilier. Il établit sur « ce bâtiment, en qualité de subrécargue, un certain Bas-Breton « nommé Delorme, homme fort affectionné à son pays. Le « navire ayant d'abord été horriblement battu de la tempête, « fut poussé vers les côtes d'Angleterre, et il échoua près d'un « village du comté de Cornouailles. A peine le malheur fut-il entrevu de la population de ces pays-là, que la mer, dès qu'elle fut « devenue plus tranquille, se trouva couverte d'une quantité de « petites barques, et le navire, malgré tous ses efforts, ne pouvant se remettre à flot, fut aussitôt assiégé, envahi et pillé de « fond en comble par ces habitants barbares, contre lesquels « l'équipage marchand n'était pas en état de se défendre.

« Le pauvre subrécargue contait tout cela à M. de Bleschamp, « père de l'auteur, et à chaque période plus ou moins fâcheuse de « cet accident, il s'écriait en pleurant à chaudes larmes : Et puis, « monsieur ce qui me faisait encore plus de peine, c'est que ces « coquins ces brigands, ces scélérats-là parlaient bas-breton, « presqu'aussi bien que moi... « Il ajouta qu'étant le seul qui « comprît ce qu'ils disaient, il avait dû servir d'interprète entre « eux et le capitaine, pour racheter, avec bonne lettre de change « sur l'Orient, tout ce qu'il pouvait désirer, car *ils avaient d'abord été dépouillés*, de tout leur argent comptant, et ils furent « bien heureux d'en être quittes sans y laisser la vie. «

Beaucoup de personnes, et même des savants, assurent que l'idiome bas-breton est aussi celui qui offre le plus de mots celtiques, et que la Bretagne est, en effet, un des pays où cette langue s'est conservée avec le moins d'altérations.

[1] L'antique forteresse et les murs de Vindie...

C'est la ville du Mans, autrefois *Vindineum*. Elle est aujourd'hui le chef-lieu du département de la Sarthe.

[5] Te le dirai-je, enfin, ce rebelle inflexible
Etait, avant l'aurore, et soumis et chrétien.

La conversion de Judicaël est la circonstance politique de la vie de saint Éloi qui lui a attiré le plus d'admirateurs.

. Judicaël avait pris le titre de roi, ce qui, comme on l'a dit, était de la part des ducs, ou chefs de l'Armorique, le premier signal de la révolte. Non-seulement il refusait de payer le tribut, mais il ravageait et pillait les frontières de la Neustrie et de l'Aquitaine. Les remontrances, les menaces, les promesses, furent inutiles, rien n'avait pu le faire rentrer dans le devoir. Cette gloire était réservée à saint Éloi. Il fut envoyé à Judicaël. Le résultat de son ambassade fut que le saint ramena le prince rebelle aux pieds de Dagobert. Ce fut dans le palais de Clichy, qu'Éloi eut l'honneur de le lui présenter. C'est là, qu'en attitude de suppliant, Judicaël reconnut ses torts, en demanda pardon et voulut être investi de nouveau du sceptre feudataire, afin de recevoir la confirmation de la puissance de Dagobert, comme ses aïeux l'avaient reçue de Clovis.

Rien ne prouve mieux que cette soumission de Judicaël l'éloquence de saint Éloi. Il inspira au plus haut degré l'amour de la vertu à ce prince, naturellement généreux et sensible, lequel touché de plus en plus de la crainte et de l'amour de Dieu, en même temps que de sa grâce, finit par abdiquer la puissance souveraine qu'il exerçait en Armorique, afin de pouvoir se livrer sans réserve à la pratique des saints devoirs de la religion. A cet effet, il se retira dans un ermitage, où il mourut en odeur de sainteté. L'Église l'honore sous le nom de saint Gighel, qui est le diminutif de Judicaël.

Voyez la *Vie de saint Gighel* dans Maillet et autres auteurs des Vies des Saints.

FIN DES NOTES DU HUITIÈME CHANT.

CHANT IX

Quand le roi fondateur de l'empire des lis,
Aux champs de Tolbiac eut affermi son trône;
Que les ondes du Rhin, la Seine aux bords fleuris,
L'Igère sinueuse et l'impétueux Rhône,
Coulèrent sous les lois de ce vainqueur fameux ;
Que les fils de Brennus et la Gaule conquise,
S'honorèrent du nom des Français belliqueux ;
Clovis, pour cimenter cette grande entreprise
En fixant les destins de ses chefs valeureux,
Des terres des vaincus forma leur apanage.

Dans ces champs qui naguère offraient la triste image
De ruines, de morts et d'incultes guérets,
Des remparts crénelés, des gothiques palais,
Elevèrent bientôt leurs solides murailles.
Et ces fertiles champs où les guerriers français
Avaient fait aux Romains d'immenses funérailles,
Se couvrirent alors de populeux hameaux.
Le serf agriculteur a repris ses travaux ;
La sueur sur le front, il arrache à la terre
Les tributs imposés par ses maîtres nouveaux.

A ce triste mortel en proie à la misère
O Muse ! qu'importaient ces changements du sort ?
Son berceau fut marqué du sceau de l'esclavage ;
De souffrance en opprobre, il arrive à la mort.

Des esclaves Gaulois tel était le partage [1] :
Aux portes des palais ces êtres avilis,
A la tête rasée, aux pieds nus, au teint blême,
Dans les marchés publics, entassés, abrutis,
Ainsi qu'un vil bétail s'achetaient à vil prix.

En vain le grand Clovis dans les eaux du baptême
Avait régénéré ses sujets convertis ;
En vain à ses guerriers, ardents comme lui-même,
Disait-il à l'aspect de la croix du Sauveur :
« Ah ! que n'étions-nous là, mes Francs, pour le défendre [2] ! »

Les souffrances du Christ avaient touché son cœur;
Il vénérait sa loi qu'il ne pouvait comprendre;
Privés de charité, ses soldats ignorants
Semblaient encor servir les faux dieux de leurs pères;
Du divin Rédempteur fiers d'être les enfants,
Ils se disaient chrétiens, mais sans aimer leurs frères,
Et l'esclavage enfin devait encor longtemps
Souiller le territoire et la gloire des Francs.

O toi! qui la première aux rives de la Seine
Du cruel esclavage affranchis tes sujets!
Généreuse Batilde! auguste souveraine!
Toi que l'amour d'un Dieu, pour prix de tes bienfaits,
De l'auréole sainte environne à jamais;
Mère du peuple, à toi ma lyre est consacrée;
Peut-être dans ta gloire, au sein de l'empyrée,
Daigneras-tu sourire à mes faibles essais.

Il fallait cette flamme, il fallait ce courage
Dont Dieu même des saints arme la volonté,
Pour briser sagement les fers de l'esclavage
Sans y substituer la fausse liberté.
Gaulois! régénérés par ce bienfait immense,
Comment vos descendants ont-ils pu l'oublier?
Trop ingrate patrie!..... humble Muse de France,
Batilde, était-ce à moi de te glorifier?

Au burin de l'histoire à peine quelques lignes
Nous ont transmis ton nom. En des vers immortels
Tu méritais l'encens des Bardes les plus dignes,
Prodigué follement aux conquérants cruels.

La fille de Nantilde, en son nouvel asile,
Avait enfin goûté les douceurs du repos ;
Elle n'y craignait plus les ténébreux complots,
Son âme toutefois est loin d'être tranquille ;
Dans l'horizon lointain les murs de Saint-Denis,
Le clocher de son temple élancé dans la nue,
Cette tour crénelée où séjourne Clovis :
A l'aspect de ces lieux que la vierge est émue !
En pleurant sur Nantilde au tombeau descendue,
Elle donnait aussi des soupirs à son fils ;
L'amour qui lui parlait une langue inconnue
Dans ce cœur innocent se plaît à réunir
Les plus tristes pensers au plus doux souvenir.

D'un amour maternel Bertrade aime Batilde ;
Fidèle au dernier vœu qu'elle fit à Nantilde,
Ses bontés, sa tendresse et ses soins vigilants
S'étendent à la fois à ses jeunes compagues ;
Mais la noble orpheline est près d'elle en tout temps.
Aux pauvres habitants des voisines campagnes,
Aux familles des serfs dans leur humble manoir,

Bertrade aimait à tendre une main libérale ;
Batilde l'assistait dans ce pieux devoir.

Un jour, non loin des murs de l'enceinte royale,
Des rives de la Seine en suivant les détours,
Bertrade à l'orpheline adressait ce discours :
« Quel changement, ma fille, en cette heureuse terre
« Vois ces pauvres humains courbés dans la poussière,
« A l'instar de la brute au joug assujettis,
« Traîner péniblement le soc de la charrue [1] ;
« Nantilde détestait la richesse à ce prix.
« Ce spectacle inhumain n'attristait point la vue ;
« Par l'homme dirigé, le bœuf au pas pesant
« De la terre entr'ouvrait et fécondait le flanc.
« Mais de Nantilde à peine a fini l'existence,
« Ses esclaves, chargés des plus rudes travaux,
« Déjà sont ravalés au rang des animaux.
« Du ministre cruel sous qui gémit la France
« Tu les vois ressentir la barbare influence.
« Il fait traiter du roi les serfs infortunés
« Comme on traite les siens aux larmes condamnés.
« Plût à Dieu que Nantilde en ce vaste domaine
« Eût jadis affranchi ses esclaves nombreux !

« — Ma mère, dit Batilde, ah ! bien souvent, la reine
« Déposa dans son sein ce projet généreux ;

« Tu le sais, comme moi, sa noble bienfaisance
« Répandit en cent lieux la douce liberté.
« Elle n'a pu le faire : au temps de sa régence,
« Jusqu'aux bords étrangers sa royale bonté
« Lui faisait rechercher les familles païennes;
« Elle les rachetait pour les rendre chrétiennes.
« N'est-ce point par ses soins tendres, libérateurs,
« Que moi-même je suis à l'abri des malheurs?
« Sans Nantilde, l'erreur eût été mon partage ;
« Sans elle, dans les fers des sauvages Danois,
« Du véritable Dieu j'ignorerais les lois :
« Fatal aveuglement pire que l'esclavage!
« A Nantilde je dois la source des vrais biens.
« J'ai vu souvent, j'ai vu cette reine pieuse
« S'indigner à l'aspect des esclaves chrétiens;
« Elle a toujours nourri l'espérance flatteuse
« De les voir affranchis de leurs honteux liens.
« Je ne sais quel espoir la soutenait encore;
« O ma mère! dis moi, ne te paraît-il pas
« Que de ce jour heureux elle entrevit l'aurore,
« Quelques instants avant d'expirer dans nos bras?
« Je n'oublirai jamais ses regards, son langage;
« Du divin Créateur noble et vivante image!
« Non l'homme n'est pas né pour endurer des fers

« L'esclavage convient au culte des enfers.
« Dans le cours orageux de ma toute-puissance,
« Je n'ai pu l'abolir aux rives de la France.
« Dieu ne me jugea point digne de cet honneur.
« Peut-être que Nantilde a manqué de courage.
« Pardonne-moi, grand Dieu ! toi qui connais mon cœur ;
« L'épouse de mon fils... finira mon ouvrage. »

Batilde ainsi parlait. Un spectacle nouveau
Attire ses regards sur les flots de la Seine,
Une barque pesante, à la large carène,
Avec peine fendait la surface de l'eau,
Et des vents d'Occident la favorable haleine
Semblait la diriger vers les murs de Paris.
La nef a côtoyé les bords de la colline
Où se trouvaient Bertrade et la jeune orpheline.
De longs mugissements, des menaces, des cris,
Que seuls interrompaient les battements de l'onde,
S'exhalaient sourdement de sa cale profonde :
Ainsi du sein des lacs et des gouffres brûlants,
Où souffrent, sans espoir, les âmes malheureuses,
S'exhalent à la fois les plaintes douloureuses,
Les larmes, les sanglots, les grincements de dents.

« Ma mère, dit Batilde, ah ! quels tristes accents
« Du fond de cette barque ont frappé mon oreille !

« Quels sont les malheureux renfermés dans ses flancs ?
« Jamais nous n'avons fait de rencontre pareille.
« — Ma fille, dit Bertrade, en ces cachots flottants
« Sont les infortunés réduits en esclavage,
« Qui n'ont pu satisfaire aux subsides nouveaux.
« Sans doute ils vont peupler des domaines royaux.
« Ah ! détournons les yeux de cette triste image.
« C'est ainsi qu'Ebroïn, sans pitié ni remords,
« De l'intérêt du roi couvrant son injustice,
« Des pleurs, du sang du peuple a grossi les trésors
« Qu'il prodigue lui-même au gré de son caprice.
« Mais Batilde, à présent, ou je me trompe fort,
« Notre jeune monarque, à la France propice,
« Fera contre Ebroïn un magnanime effort. »
La barque cependant aux vents abandonnée,
A replié sa voile, et Bertrade étonnée
La voit jeter son ancre auprès d'un vaste enclos
Où les serfs de Nantilde, en la saison brûlante,
Sous de rustiques toits de chaume et de roseau
Dans le milieu du jour se livraient au repos.
La Seine près de là s'élargit et serpente,
Et son lit moins profond offre un tranquille port.
La lourde barque à peine en a touché le bord,
Pour recevoir les serfs qu'en ces lieux on amène

L'antique surveillant du domaine royal
Se rend à pas hâtés aux plages de la Seine.
Les employés du fisc ont donné le signal;
Les esclaves, chargés d'nne pesante chaîne,
Sont en foule tirés des humides cachots;
Attachés l'un à l'autre, on les pousse, on les traîne;
Ils tombent sur la terre, accablés de leurs maux,
En implorant la mort, fin de toutes misères.
D'autres au front plus calme encouragent leurs frères,
Et lèvent vers le ciel des yeux baignés de pleurs.
Batilde a vu de loin cette scène d'horreurs.
Dans la vive pitié dont son âme est saisie :
« O ma mère, dit-elle à Bertrade attendrie,
« De ces infortunés, ma mère approchons-nous.
« Je ne saurais douter que ta présence auguste
« N'inspire à leurs gardiens des sentiments plus doux;
« Leur cœur se montrera plus humain, ou plus juste;
« N'est-ce donc pas assez de leurs fers accablants,
« Sans qu'on y joigne encor les cruels traitements? »
Bertrade éprouve aussi la pitié la plus tendre.
Dans ce royal domaine elle a trop su comprendre
Qu'un fisc impitoyable exerce ses pouvoirs.
Elle marche, elle arrive aux champêtres manoirs,
Où gisaient étendus les malheureux esclaves.

L'orpheline la suit. Pâles et décharnés,
Des femmes, des enfants, des vieillards aux yeux caves,
Parmi leurs compagnons n'étaient point enchaînés !
Trop faibles pour nourrir la secrète espérance
D'échapper par la fuite à leurs cruels bourreaux,
Ils supportaient leur sort avec obéissance.

Le vieillard surveillant des rustiques travaux
Plaignait à haute voix ses compagnons nouveaux ;
Et des plus affaiblis il desserrait la chaîne.
« C'est la première fois que je vois tant de maux,
« Disait-il à Bertrade. En ce vaste domaine
« J'ai pendant quarante ans sur les serfs de la reine
« Exercé le pouvoir que l'on m'avait commis ;
« Esclave aussi bien qu'eux, je les traitais en frères,
« Nous n'étions point venus des rives étrangères,
« Ce sol était pour nous le plus heureux pays.
« C'est là que reposaient les cendres de nos pères :
« D'un travail modéré nous sentions tout le prix,
« Et nous ne connaissions que le nom d'esclavage ;
« Tous ces infortunés, enfants d'une autre plage,
« Je les vois à regret soumis à mon pouvoir.
« J'entendrai tous les jours les cris de leur misère. »

Dans cette foule esclave en proie au désespoir,
Une jeune Gauloise, assise sur la terre,

Tenait entre ses bras un enfant languissant,
Qui suçait lentement sa mamelle flétrie ;
L'enfant n'avait encor que quelques jours de vie ;
Des douleurs d'un premier et long enfantement,
La mère a dû passer à l'état d'esclavage.
L'esclave sur Batilde attache un œil souffrant,
Et des pleurs, tout à coup, sillonnant son visage,
Retombent sur l'enfant à son sein appendu :
Elle n'a point parlé ; mais son muet langage
Au cœur de l'orpheline est soudain parvenu.

Près la jeune Gauloise une autre infortunée,
La pâleur sur le front et les cheveux épars,
De cinq jeunes enfants était environnée.
Elle ne pleurait point, et ses mornes regards,
Sa bouche qui se ferme à toute nourriture,
Accusent de son cœur la poignante blessure ;
Déjà la faim cruelle a déchiré ses flancs ;
Plutôt que de se voir esclave condamnée,
A ce genre de mort elle est déterminée ;
Tandis que sous ses yeux ses enfants innocents
Se disputent entre eux de grossiers aliments.

Batilde à cet aspect de douleur est navrée ;
Elle veut à la vie, à la religion,
Rappeler, s'il se peut, cette femme égarée :

« O femme ! lui dit-elle avec émotion,
« Loin de t'abandonner à ce chagrin funeste,
« Il faut te confier à la bonté céleste ;
« L'esclavage est pour toi plus cruel que la mort ;
« Mais l'esprit du chrétien se soumet à son sort.
« Lève les yeux, regarde, et vois ce qui te reste :
« De leur mère tes fils n'ont-ils donc plus besoin? »

Dans sa sombre douleur la malheureuse mère,
Les yeux obstinément attachés sur la terre,
Se montre indifférente à ce généreux soin.
Immobile et pareille à l'insensible souche,
Rien ne peut la tirer de sa stupeur farouche.

Un vieillard auprès d'elle est tristement assis ;
L'antique habit des Francs, soldats du grand Clovis,
Tout réduit en lambeaux, compose sa parure ;
Un vieux casque d'airain, débris de son armure,
Ombrage son visage et ses cheveux blanchis.
Il adresse ces mots à la jeune orpheline :

« Vous voyez devant vous la veuve de mon fils.
« Elle est, ainsi que moi, de germaine origine,
« Et ces indignes fers sont peu faits pour des Francs ;
« Des guerriers ne sauraient souffrir la servitude ;
« Le Gaulois la supporte, il en a l'habitude[1] ;
« Ses vainqueurs à ce joug l'ont plié dès longtemps.

« O vous qui vous montrez propice à l'infortune,
« Peut-être... quel espoir se glisse en mon esprit...
« Daignez de nos malheurs entendre le récit :
« Mes aïeux autrefois reçurent en partage
« Dans les champs bourguignons un modeste héritage,
« Quand ce fameux Clovis à ses braves soldats
« De ces peuples vaincus partagea les Etats.
« Moi-même j'ai servi sous le second Clotaire.
« Lorsque la paix venait tranquilliser la terre,
« Déposant la francisque et les dards meurtriers,
« Content, je revenais au sein de mes foyers ;
« Je cultivais le champ que me transmit mon père.
« Dans ces heureux loisirs champêtres et guerriers,
« J'élevais ma famille ou servais la patrie,
« Quand la guerre éclata dans la riche Austrasie.
« Mes armes devenant pesantes pour mon bras
« M'avaient trop averti de la froide vieillesse ;
« Mais le désir ardent des belliqueux combats
« Au cœur de l'homme franc survit à sa jeunesse,
« Et ses fils en naissant sont au rang des soldats [1].
« Le mien à mes côtés, dans les jours de carnage,
« Dès ses plus jeunes ans signala son courage ;
« Tour à tour laboureur et soldat comme moi,
« Il s'arrachait des bras d'une épouse chérie,

« Embrassait ses enfants doux gages de sa foi,
« Et dans les champs d'honneur s'élançait sans effroi.
« Du repos cependant ma vieillesse ennemie
« Aux champs austrasiens voulut suivre mon fils.
« Pour recueillir sa cendre, hélas! je le suivis.
« Dans son dernier combat j'ai vu trancher sa vie....
« Trop malheureux vieillard! pleure, pleure sur toi;
« Ton fils doit à tes yeux être digne d'envie,
« Il ne fut point esclave et mourut pour son roi.
« Sa perte me rendit au sein de ma famille;
« De mes jours malheureux n'attendant que la fin,
« Je suspendis le glaive et repris la faucille;
« La veuve de mon fils, les fruits de son hymen,
« Me prodiguant les soins de l'amour filiale,
« Adoucissaient l'ennui de ma perte fatale :
« Nous trouvions sur la terre encor quelque douceur.
« Le sort nous envia cette ombre de bonheur;
« Il devait nous livrer aux dernières misères;
« Ce paisible domaine, où depuis trois cents ans
« A l'abri du besoin avaient vécu mes pères,
« Bientôt ne suffit plus à leurs tristes enfants.
« A la mort d'Archambault, un malfaisant génie
« Changea subitement notre heureuse patrie.
« Chaque jour, au mépris du droit sacré des Francs,

« Munis d'ordres cruels, des exacteurs avides
« Venaient nous arracher quelques nouveaux subsides;
« La grêle vainement épargnait nos coteaux;
« Les plus riches moissons en vain couvraient nos terres,
« Leur prix pouvait à peiue acquitter nos impôts;
« La veuve de mon fils pendant les nuits entières
« Veillait, se consumait en pénibles travaux.
« Nous restâmes souvent privés de nourriture :
« Notre fertile champ demeurait sans culture ;
« Pour donner à mes fils un pain d'orge grossier,
« Je dus vendre à vil prix, dans ma détresse horrible,
« De mes vaillants aïeux l'héritage paisible.
« Nous vécûmes ainsi pendant un lustre entier :
« Naguère au point du jonr, l'inhumaine cohorte
« Qui prélève l'impôt les armes à la main
« Assaillit notre asile au nom du souverain.
« Sous des coups redoublés elle en brise la porte.
« Nous sommes entourés de glaives meurtriers.
« Mes enfants et leur mère, à cette affreuse image,
« Embrassent les genoux des farouches guerriers :
« Saisissez, dit le chef de la horde sauvage,
« Saisissez tout ici, femme, enfants et vieillard.
« Ils ont tous encouru la peine d'esclavage;
« Ils sont envers l'Etat dès longtemps en retard;

« Depuis plus de quatre ans ma pitié les protége. »
« J'invoquai vainement l'antique privilége
« Qui défend de toucher la personne d'un Franc *.
« Dans ma juste douleur, j'évoquai le monarque
« Pour lequel tant de fois j'avais versé mon sang,
« On ne m'écoute point. Vers la funeste barque
« Les exacteurs du fisc précipitent leurs pas.....
« Hélas! ils emportaient nos enfants dans leurs bras.
« Je les suis éperdu jusques au bord du fleuve;
« Malgré mon désespoir et mes cris douloureux,
« La barque les reçoit en ses flancs caverneux.
« On m'y plonge moi-même... O trop cruelle épreuve!
« Comment un soldat franc peut-il la soutenir?
« Après moi, de mon fils je vois traîner la veuve :
« Dès cet instant fatal elle a voulu mourir.
« Mon père, me dit-elle, ah! c'est assez souffrir. »
« De ses enfants alors détournant la paupière,
« Sans verser une larme ou pousser un soupir,
« Elle n'a plus cherché qu'à finir sa carrière;
« Depuis près de trois jours qu'on nous mit sur ce bord
« De son cruel projet rien n'a pu la distraire;
« Par la faim dévorante elle arrive à la mort.
« Quelque soit la douleur qui m'accable à sa vue,
« Je ne saurais blâmer son généreux transport;

« Elle a l'âme des Francs dont elle est descendue. »

La fille de Nantilde, aux accents du vieillard,
A peine à contenir le trouble de son âme.
L'ardente charité qui l'inspire et l'enflamme
En humides rayons brille dans son regard;
Tous les infortunés dont elle est entourée,
Près d'elle ont suspendu leur plainte et leur douleur,
Elle n'a rien promis à la foule éplorée,
Et l'espoir toutefois a passé dans son cœur.
Ainsi, chantre sacré du mont expiatoire[1],
Ainsi tu nous peignis d'un crayon immortel
La divine Marie au front brillant de gloire,
Suspendant les douleurs des exilés du ciel!

Toujours le malheureux d'espérance est avide;
Ce bien par la nature à son esprit offert
Jusqu'au bord de la tombe est le dernier qu'il perd.
En contemplant les traits de la vierge timide,
Les esclaves croyaient voir un être divin
Envoyé par le ciel pour terminer leur peine.

Ils ne concevaient point une espérance vaine.
« Bertrade, dit Batilde, approuve mon dessein:
« A cette foule esclave à nos yeux rassemblée
« Il nous faut aujourd'hui rendre la liberté.
« Des bienfaits de Nantilde enrichie et comblée,

« Ce qu'ici je veux faire, elle me l'eût dicté.
« De ces joyaux brillants, de ces atours profanes
« Qu'en ton humilité, ma mère, tu condamnes,
« Je ne pourrai jamais faire un plus digne emploi
« Dans le cloître sacré qui m'attend avec toi.
« Crois-tu qu'en partageant ces richesses mondaines
« A ces infortunés chargés d'indignes chaînes,
« Ils puissent y trouver le prix de leurs impôts,
« Et libres retourner à leur terre natale ?
« S'il en peut être ainsi, ma joie est sans égale,
« Ta généreuse main va terminer leurs maux.
« Fais-leur, au nom sacré de ma libératrice,
« De ses dons souverains le plus doux sacrifice.
« Dis-leur, surtout, dis-leur, qu'esclave en mon berceau,
« Ce que je fais pour eux, on l'a fait pour moi-même,
« Et que de tous mes jours ce sera le plus beau.
« — Ma fille, dit Bertrade, à l'infortune extrême
« Arracher son semblable est un noble plaisir ;
« Un sublime devoir : je n'y puis qu'applaudir.
« Souffre, souffre pourtant qu'ici je te rappelle
« Qu'il faut savoir régler le plus juste désir.
« De la reine envers toi la bonté maternelle
« A laissé dans tes mains des trésors précieux,
« Dont la valeur est même inconnue à tes yeux.

« Des pauvres il te faut épargner l'héritage,
« Car bien d'autres encore ont droit à ce partage.
« Je vais pourtant servir ton dessein généreux.
« Batilde, écoute-moi, jouis de ton ouvrage.
 « De ces infortunés détachez les liens,
Dit la noble Bertrade aux farouches gardiens.
« La fille de Nantilde a brisé leurs entraves ;
« Ils sont dès ce moment libres envers l'État :
« Vous recevrez de moi le prix de leur rachat. »
 « Embrassez vos enfants, ils ne sont plus esclaves,
Dit aussitôt Batilde à la veuve du Franc.
« Vous êtes libre aussi trop malheureuse femme !
« Le foyer paternel aujourd'hui vous attend ;
« Que la religion se réveille en votre âme ;
« Embrassez votre mère et vos jeunes enfants. »
 La veuve se ranime à ces tendres accents ;
Un doux rayon d'espoir, de joie et de surprise,
A l'aspect de ses fils, brille en ses yeux mourants.
« Le ciel nous éprouva, le ciel nous favorise,
« Dit le vieux soldat franc en tombant à genoux,
« J'ai reconnu son ange envoyé parmi nous. »
 Chaque esclave, à l'instant dégagé de sa chaîne,
Tombe aux pieds de Batilde, et l'écho de la Seine
N'a jamais retenti d'aussi touchants concerts.

O vous ! tristes mortels répandus sur la France,
Qui languissez encor sous le poids de vos fers,
Ces pleurs, ces cris d'amour et de reconnaissance,
En l'honneur de Batilde élevés dans les airs,
Sont le présage heureux de votre délivrance.
Dieu s'est laissé toucher, et ses secrets desseins
Pour détruire à jamais le hideux esclavage,
N'ont point choisi le bras des puissants souverains.
Une vierge, une esclave, au printemps de son âge,
Par sa vertu placée au trône de nos rois,
Affranchira dans peu les malheureux Gaulois :
Ainsi quand d'Amalec le descendant impie
Livrait tout Israël au glaive meurtrier,
Pour délivrer des Juifs la nation chérie
Dieu ne suscita pas les plus fameux guerriers ;
Esther, de l'esclavage à la pourpre élevée,
Régna. L'œuvre du ciel fut par elle achevée.

Tandis qu'aux malheureux prodiguant les bienfaits,
Batilde se montrait digne d'être choisie
Pour accomplir un jour les immortels décrets,
Guidé par son amour et sa mélancolie,
Le jeune roi des Francs, de quelques chefs suivi,
Sur un coursier léger côtoyait te rivage
Où l'on voit s'élever l'enceinte de Clichy.

Dans l'innocente ardeur dont son cœur est rempli,
Occupé de Batilde et de sa douce image,
Il n'osait approcher jusqu'au pied des remparts
Qui dérobent la vierge à ses tendres regards.

Pour elle il ne sent point cette profane flamme,
Cet orage des sens, cette fièvre de l'âme,
Des vulgaires amants désirs impétueux ;
Un sentiment profond, tendre, religieux,
Conçu dans les douleurs, accru dans les alarmes,
En épurant son cœur en trouble le repos.
Sur le froid monument d'une mère adorée,
Dans l'ombre de la nuit, au milieu des tombeaux,
Clovis croit toujours voir l'orpheline éplorée ;
A la pâle lueur de la lampe sacrée
Il voit briller ses pleurs, il entend ses sanglots ;
D'un pareil souvenir rien ne peut le distraire,
Si ce n'est d'Ebroïn l'attentat téméraire,
Le sacrilége rapt sur Batilde tenté ;
Clovis n'a pu venger ce complot détesté,
Mille projets confus de tendresse et de haine
Et le jour et la nuit l'occupent tout entier.

Les regards attachés sur les flots de la Seine,
Il marchait à pas lents, au gré de son coursier :
Tout à coup dans les airs des accents d'allégresse

Ont du jeune monarque éveillé les esprits.
Dans le vague confus de ces différents cris
Il croit ouïr le nom si cher à sa tendresse.
Il s'approche, il écoute ; inquiet et surpris,
Il a pressé l'essor de son coursier rapide.
De Clichy sur la droite il laisse les créneaux,
Le doux nom de Batilde et l'attire et le guide
Vers les rustiques toits élevés près des flots.

Il arrive à l'instant où les heureux esclaves
De leur libératrice embrassent les genoux,
Deposant à ses pieds leurs pénibles entraves.
Clovis goûte un moment un spectacle aussi doux.
De richesses comblés, délivrés de leurs chaînes,
Il voit d'un œil ému les nombreux affranchis.
« Amis, disait Batilde, ah ! donnez moins de prix
« Au bonheur que j'éprouve à soulager vos peines ;
« De la reine des Francs je vous rends les bienfaits.
« Si je puis vous donner la liberté, la paix,
« Vous le devez surtout à sa bonté suprême ;
« Sans elle, esclave encore en un lointain pays,
« Loin d'avoir pu jamais adoucir vos ennuis,
« Dans le sein du malheur je languirais moi-même.
« Bénissez avec moi la mere de Clovis. »

L'œil fixé sur Batilde et respirant à peine,

Clovis eût plus longtemps contemplé cette scène,
Si les chefs de sa garde, accourus à grand bruit,
N'eussent en l'approchant révélé sa présence :
Bertrade, que le sang au roi des Francs unit,
L'aperçoit le premier et devant lui s'avance.
La fille de Nantilde en rougissant la suit.
Clovis à leur aspect de son coursier s'élance ;
De Bertrade il apprend la cause des transports
Que le nom de Batilde excite sur ces bords :
Lui-même il l'entendit, en ces pauvres asiles,
De sa mère au tombeau faire bénir le nom.

Il ne peut de son cœur cacher l'émotion ;
Dans le palais des rois, dans l'enceinte des villes,
Depuis que d'Ebroïn il reconnaît les lois,
Loin d'avoir pu sécher les pleurs de l'infortune,
Clovis n'entrevit plus la misère importune ;
Des flatteurs de sa cour la corruptrice voix
Jamais des opprimés ne réclamait les droits.
Il recueille en son cœur cette leçon sublime.

L'œil humide de pleurs, « Batilde, dit le roi,
« De Nantilde en ce jour, bien plus digne que moi,
« Vous vous montrez, vraiment, sa fille magnanime.
« Ah ! souffrez que Clovis seconde vos projets
« Recevez de Clichy le royal héritage.

« Que les esclaves serfs qui couvrent ces guérets,
« Leurs femmes, leurs enfants, affranchis désormais,
« Rendent à vos vertus le plus pur témoignage.
« Quant aux malheureux serfs nés sur une autre plage,
« Par vos soins généreux délivrés à jamais,
« Qu'ils retournent chez eux comblés de vos bienfaits :
« Qu'ils y rendent l'espoir aux peuples qu'on opprime :
« Du fardeau des impôts ils seront soulagés ;
« Mon règne enfin commence et les temps sont changés. »
Des esclaves alors le concert unanime
En acclamations s'élève jusqu'aux cieux :
« Dieu bénisse Clovis ! Gloire au fils de Nantilde !
« Puisse-t-il accorder à ce roi généreux
« Une épouse adorée et semblable à Batilde... »
Par les soins du vieillard intendant des travaux,
Un champêtre festin où régnait l'abondance,
S'apprêtait pour les serfs sous les toits de roseaux.
Ils s'y rendent en foule, et leur reconnaissance
Proclame de nouveau les doux noms réunis
De leur libératrice et du jeune Clovis.
Que l'âme du monarque est tendrement émue !
Quel espoir enchanteur a lui dans son esprit !
La voix du pauvre au ciel est souvent parvenue.
A cette voix du pauvre il palpite, il rougit.

L'orpheline sans trouble aussi n'a pu l'entendre.
Son cœur bat avec force. Enfin à basse voix,
De sa lèvre échappés, ces mots se font entendre :
« O roi! fils de Nantilde, oui, sans donte je dois
« Recevoir sans rougir vos bienfaisantes lois,
« Et de tant de bontés mon âme est oppressée :
« Mais, dans l'état obscur où le ciel m'a placée,
« Je ne puis pour moi-même accepter tant de biens.
« Votre main libérale en ce vaste héritage
« Des esclaves nombreux a brisé les liens.
« Que par eux votre nom soit béni d'âge en âge !
« Tous mes vœux sont comblés ; trop heureuse aujourd'hui
« D'avoir pu de mon roi leur procurer l'appui.
« A ces infortunés soyez toujours propice ;
« Et quand de vos vertus ils recueillent les fruits,
« O roi! fils généreux de ma libératrice,
« Pardonnez mes refus à l'état où je suis...
« Hélas! depuis le jour où votre auguste mère
« Pour habiter les cieux me laissa sur la terre,
« Ce monde n'a pour moi que des sujets d'ennuis;
« C'est dans un cloître saint que mon destin m'appelle.
« — Quoi! Batilde, interrompt le jeune roi des Francs,
« Vous avez résolu cette fuite cruelle!
« Vous voulez dans un cloître, à la fleur de vos ans,

« Renfermer les vertus dont vous êtes parée !
« Batilde, répondez. Dissipez mon effroi.
« Ma mère, en expirant, contre moi déclarée,
« Vous a-t-elle imposé cette sévère loi ?
« — De la reine, seigneur, la volonté sacrée
« A la sage Bertrade a confié mes jours :
« A ce guide éclairé j'obéirai toujours;
« Sa résolution, d'accord avec la mienne... »
L'orpheline à ces mots se trouble, s'interrompt ;
La pudique rougeur se répand sur son front..
Clovis levant sur elle une humide paupière :
« Ah ! dites-moi, Bertrade, au nom de notre mère,
« Dans ce monde orageux que vous voulez quitter,
« N'est-il rien, dites-moi, qui vous puisse arrêter ?... »
Clovis n'ose poursuivre, et son œil plein de larmes,
Sur la jeune Batilde attaché tendrement,
Par ce muet langage achève éloquemment
D'exprimer de son cœur les secrètes alarmes.
Batilde partageait l'émotion du roi ;
Mais l'austère pudeur qui la tient sous sa loi
En arrête l'aveu dans sa bouche sincère.
De la sage Bertrade en consultant les yeux,
Elle semble implorer un conseil tutélaire.
« Ma mère, enfin dit-elle avec un tendre effroi,

« Dans le trouble où je suis, parle, parle pour moi...
« Obtiens-moi de Clovis la grâce souveraine
« D'aller pleurer Nantilde... en un cloître avec toi...
« Qu'il daigne autoriser ma retraite prochaine...
« Par mes tristes discours je crains de l'affliger.
« Au pied des saints autels ah ! tout doit m'engager.
« — Au fond d'un cloître saint si c'est Dieu qui t'appelle,
« Répond Bertrade alors d'une voix solennelle,
« Nulle autre volonté ne doit t'en détourner.
« Clovis pardonnera ce langage sévère ;
« Son cœur religieux ne peut s'en étonner ;
« Les rois sont, après Dieu, les maîtres de la terre.
« Mais pourquoi le cacher à ton libérateur ?
« Nantilde aux voiles saints ne t'a point destinée ;
« Souvent à ton sujet j'ai pu lire en son cœur.
« La reine, je le sais, n'eût point vu sans douleur
« Par des vœux éternels ta jeunesse enchaînée.
« Et, si je ne m'abuse, Eloi, le sage Eloi,
« De ses intentions est instruit mieux que moi...
« Non, le ciel au couvent n'a point marqué ta place;
« Tu n'en eus le projet, il faut en convenir,
« Que du jour où le maire, en sa coupable audace,
« D'une outrageante flamme osa t'entretenir.
« Dans ton horreur pour lui tu voulus te bannir.

« Ainsi, loin du vautour, la colombe timide,
« Dans sa juste terreur, prend un essor rapide.
« Mais pourquoi craindrais-tu désormais Ebroïn ?
« — Ebroïn !... dit le roi, qu'il tremble, le perfide !
« Batilde, j'ai repris mon pouvoir souverain.
« Vous n'achèverez point ce cruel sacrifice...
« Quoi ! lorsque je vous tends une main protectrice,
« Un ministre pervers, ennemi de son roi,
« Pourrait vous inspirer, par son noir artifice,
« Plus de haine pour lui, que de pitié pour moi ?... »
Telle était de Clovis la timide espérance
Qu'il n'osait à Batilde autrement l'exprimer :
Par l'aveu le plus tendre il craint de l'alarmer.
Bertrade, au milieu d'eux, s'avançait en silence.
Elle en a dit assez... De Clichy les remparts *,
Dominant à la fois le fleuve et la colline,
De Clovis à regret ont frappé les regards.
Encor quelques instants, Bertrade et l'orpheline
Auront franchi le seuil de l'asile royal,
Retraite que Clovis au deuil a consacrée.
Du jeune roi des Francs le respect filial
De ces austères murs s'interdira l'entrée.
Déjà le son du cor a donné le signal,
Le pesant pont-levis et s'ébranle et s'abaisse,

Par ses chaînes de fer suspendu sur les flots
Clovis prêt à quitter l'objet de sa tendresse :
« Vertueuse Batilde, au sein de ces créneaux,
« A l'abri des périls sans crainte je vons laisse,
« Mais pourriez-vous me fuir et goûter le repos?
« Me fuir!... serais-je donc l'objet de votre haine?
« Batilde, répondez. Si vous étiez certaine,
« En consacrant vos jours aux pieds des saints autels,
« D'empoisonner les miens de regrets éternels,
« N'hésiteriez vous pas à combler ma misère?
« La fille de Nantilde à son fils étrangère...
« — Ah! c'en est trop, seigneur, dit Batilde à Clovis;
« Oui, je cherchais la paix au pied du sanctuaire;
« Mais je ne puis jamais l'y trouver à ce prix. »
Elle dit, et des murs du palais solitaire
Franchit en rougissant l'enceinte hospitalière.

Cependant près du roi ses gardes assidus
Se tenaient à distance, et tous sont accourus.
Le jeune Athalaric à leur tête s'avance.
Depuis qu'il doit veiller au soin de sa défense,
Athalaric partout accompagne le roi.
Non moins vigilamment la terrible lionne
Auprès de ses petits veille et les environne.

Clovis retient encor son léger palefroi;

Plein d'amour et d'espoir, sur la gothique enceinte
Il jette en soupirant un triste et doux regard,
Exprimant les regrets dont son âme est atteinte
De ne point différer l'instant de son départ.
Enfin pour s'éloigner retrouvant son courage,
De la Seine il reprend l'agréable rivage.
Les esclaves nombreux en ce jour affranchis
S'y livrent en commun à la plus pure joie.
Les liens du bonheur les tiennent réunis ;
Clovis les trouve encore à l'allégresse en proie,
De leur reconnaissance il entend les transports.

En vain pour se soustraire à la foule ravie,
Dès longtemps l'orpheline avait quitté ces bords ;
Son nom résonne encor dans la vaste prairie :
Ainsi la fleur modeste, au sein des bois déserts,
Symbole de pudeur, sous l'herbe ensevelie,
Exhale en se cachant son parfum dans les airs.

FIN DU NEUVIÈME CHANT.

NOTES

[1] Des esclaves gaulois tel était le partage...

Il y avait trois espèces d'esclaves : les *serfs personnels*, les *serfs lides* et les *serfs cantonniers ;* mais il n'y avait de serfs véritablement esclaves que les *serfs personnels*. Ils n'avaient aucune existence civile; leurs maîtres avaient sur eux droit de vie et de mort; ils faisaient partie de la propriété sur laquelle ils travaillaient. Si on vendait la terre, ils étaient vendus en même temps, ainsi que les troupeaux ou bestiaux nécessaires à la culture. On les exposait en vente comme ces mêmes bestiaux et séparément des terres; ils avaient la tête totalement rasée en signe de la dégradation de leur être; les pieds nus, à moins que leurs maîtres ne les fissent chausser, si cela paraissait nécessaire à leur santé, et, par suite, ou plutôt par principe d'avarice, à l'intérêt de ces mêmes maîtres, puisque la mort ou la maladie de leurs esclaves diminuait nécessairement leur fortune ; ils étaient assez bien vêtus par la même raison. Du reste, ces malheureux remplissaient, de gré ou de force, les emplois les plus humiliants et les plus fatigants. Toute remontrance, tout murmure, toute hésitation était punie aussi sévèrement que la cruauté ou la colère du maître pouvait lui en suggérer l'idée.

C'est cette espèce d'esclavage que Batilde abolit pendant sa régence, ainsi que celui de la vente provenant des esclaves étrangers ravis à leurs parents, ou même vendus par eux ou faits prisonniers de guerre. C'est de cette dernière manière que Batilde, dès son berceau, avait été faite esclave des Danois, qui étaient alors en guerre avec les Anglo-Saxons.

La condition du *serf lide* était beaucoup plus douce que celle du *serf personnel*. Il était aussi, il est vrai, attaché pour la vie à la propriété du maître sous lequel il était né ; mais le contrat de sa servitude était pour tout le reste beaucoup plus avantageux. On ne pouvait justement et légalement exiger de lui qu'une culture assidue; on n'avait pas le droit de le maltraiter quand il remplissait ses devoirs; il pouvait laisser croître ses cheveux,

privilége qu'il prisait fort, sans doute par la distinction que cela établissait entre lui et l'esclave; il était dispensé d'aller à la guerre; enfin, lorsque les maîtres ou gérants des *serfs lides* étaient justes et humains, ils étaient peut-être plus heureux que la plupart de nos paysans actuels, au moins sous le rapport de la nourriture et de l'habillement. Mais la liberté de vivre ou de travailler où l'on veut, doit être, et 'est en général trouvée préférable à toutes les autres considérations, bien que l'extrême misère des hommes libres, au sein de notre société appelée civilisée, devient par le fait d'autant plus attentatoire à leur liberté individuelle et surtout à leur dignité d'homme, que leur servitude est volontaire de leur part, et qu'il n'en peut être autrement. Hélas! il est malheureusement plus que probable qu'on verrait encore de nos jours, si cela était permis, la plupart des pères et mères de famille mourant de froid, de faim et de maladie, sans espoir de secours, se dévouer volontairement à l'esclavage pour échapper, eux et leurs enfants, à l'une ou à l'autre de ces agonies, et souvent à toutes ensemble.

Le serf cantonnier n'était tenu qu'à un tribut annuel qu'il payait au propriétaire foncier des terres qu'il cultivait; tout ce qu'il pouvait gagner par son industrie au delà de cette redevance lui appartenait; aussi la plupart des descendants de ces cantonniers se sont trouvés en état, par la suite, de racheter les terres de leurs seigneurs au moyen de leurs épargnes, et sont ainsi rentrés dans la classe des hommes libres auxquels on donna le nom de *roturiers*, qui voulait dire dans l'origine *possesseurs de rotures*, nom qui se donnait aux terres ne faisant plus partie des fiefs nobles, par cette raison qu'elles étaient détachées, divisées, *rompues*, suivant la racine latine du verbe *rumpere*. de ces mêmes fiefs nobles, qui ne pouvaient s'aliéner en totalité et même en partie, sans quelques circonstances particulières autorisées par le code qui régissait la noblesse en ces temps reculés.

Par une réaction remarquable, les mêmes terres dites *rotures* devinrent la propriété de beaucoup de branches cadettes, qui n'en devenaient pas pour cela roturières. Il était naturel que le droit qui assurait tout à l'aîné des enfants préoccupât assez un père de famille pour qu'il épargnât sur ses revenus de quoi mieux partager ses cadets en leur achetant une ou plusieurs de ces rotures; et cette circonstance ne fut pas celle qui influa le moins sur l'égalité apparente ou réelle de la fortune des différentes branches cadettes de beaucoup d'anciennes maisons. Il est juste d'ajouter que la plupart de ces terres ainsi dévolues à de jeunes cadets de noble famille, furent, par grâce, faveur ou justice souveraine, érigées à leur tour en fiefs nobles, sous les différents

titres de marquisats, de comtés, de baronnies ou duchés. Il en fut souvent ainsi des terres rachetées par les *serfs cantonniers*, ce qui commença à diminuer la considération et le respect qu'inspira pendant si longtemps la noblesse, dont les titres se perdaient dans la nuit des temps.

[2] Ah! que n'étions nous là, mes Francs, pour le défendre!

Ce mot est historique. Il fut prononcé par Clovis, un jour que ce roi, encore simple catéchumène, écoutait saint Remy lui lire la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ.

L'esprit de douloureuse componction qui animait alors Clovis et ses soldats pourrait, suivant nous, se comparer à celui qui, bien des siècles après Clovis, fit couler tant de larmes de vive et ardente piété à ces braves chevaliers croisés à l'aspect des saints lieux où Jésus-Christ voulut mourir pour racheter les péchés des hommes.

On a souvent pensé que l'art de la peinture pourrait tirer un parti très-intéressant de cette conférence de Clovis et de saint Remy, où seraient représentés les principaux chefs dans leur costume de sicambre. Il serait permis et vraisemblable de faire intervenir dans le tableau la grande et belle figure de cette sainte Clotilde, qui peindrait la joie et le pieux orgueil de voir tous ces fiers guerriers prêts à *brûler*, suivant l'expression du saint évêque, ce *qu'ils ont adoré et adorant ce qu'ils ont brûlé*, grâce à l'empire que Dieu a permis que Clotilde prît sur son époux, et dont le résultat fut la conversion générale des Francs.

[3] Traîner péniblement le soc de la charrue.

Cette manière de labourer fut longtemps en usage. On dit qu'elle existe encore en quelques parties d'Europe.

[4] Le Gaulois la supporte, il en a l'habitude.

Les serfs et les esclaves n'avaient été faits que parmi la partie conquise de la nation, qui étaient les Gaulois. Grand nombre d'entre eux étaient déjà esclaves sous la domination romaine; ils ne firent que changer de maîtres sans changer de sort, après la conquête par les Francs. Il y avait un édit de Clovis qui portait qu'un Franc ne pouvait être fait esclave; mais cette loi ne fut pas longtemps en exécution. La fusion des Gaulois et des Francs pauvres, ou appauvris par des malheurs ou des vices, dut être une des principales causes de la désuétude de cette loi; car, sous les successeurs de Clovis, l'augmentation des impôts ayant pesé aussi fortement sur les petits propriétaires francs que sur les Gaulois, ils durent être souvent dans le cas de tomber sous le coup de la loi, celle-là maintenue vigoureusement, qui rendait esclave tout

débiteur qui ne pouvait s'acquitter soit envers l'État, soit envers les particuliers, sans aucune distinction d'origine. C'est pourquoi, sous les mauvais rois, on voyait tant de Gaulois et presque autant de Francs se constituer serfs ou esclaves, parce qu'ils n'avaient pas moyen de payer les impôts qui se prélevaient alors d'une manière illégale et arbitraire.

C'est cette position qui a inspiré le sujet des épisodes du vieux soldat franc et de ses compagnons, et c'est réellement à ces sortes de malheurs que la reine Batilde remédia en abolissant, sous sa régence, une foule de règlements onéreux pour les pauvres, et qui les mettaient souvent dans le cas d'engager leur liberté et celle de leurs enfants, excès de malheur qui ne faisait d'ailleurs que prévenir volontairement, et peut-être d'une manière plus douce en ses résultats, l'inflexible sévérité des agents du fisc.

[5] Et ses fils en naissant sont au rang des soldats.

Les Francs, qui, dans les commencements de la conquête étaient plus favorisés que les Gaulois, étaient aussi les défenseurs nés des rois de la monarchie française. Au premier appel du souverain, tout Franc en état de porter les armes était obligé de marcher. Les Gaulois, conquis et mécontents, eussent fait des soldats dont le nombre eût surpassé celui des conquérants. La profession des armes était donc, exclusivement à toute autre, réservée aux Francs. (Mézerai, l'abbé Millot.)

[6] Qui défend de toucher la personne d'un Franc.

C'était encore une ancienne loi de Clovis en faveur des Francs. On payait une amende plus ou moins légère pour un outrage fait à un Gaulois; on la payait double, triple et même quadruple, si c'était un Franc, suivant sa naissance ou sa dignité. (Mézerai, l'abbé Millot, etc.)

[7] Ainsi, chantre sacré du mont expiatoire...

Allusion à l'apparition de la Sainte-Vierge dans le Purgatoire, qui se trouve dans le poëme de *Charlemagne*, par Lucien Bonaparte, prince de Canino, chant 18e.

[8] Elle en a dit assez... De Clichy les remparts...

La résidence que les rois de la première race avaient à Clichy, autrefois nommé *Clapineum*, près de Paris, était un très-vaste édifice gothique, fortifié à la manière du temps. Ce fut dans ses murs que Judicaël vint faire hommage à Dagobert, après sa conversion par saint Éloi. La reine Nantilde y avait fait une longue résidence.

Il s'était tenu un concile à Clichy, contre les Monothélites, l'an 636.

FIN DES NOTES DU NEUVIÈME CHANT.

CHANT X

Tout prêt à s'éclipser l'astre de la lumière
Versait obliquement ses rayons affaiblis;
Clovis à peine arrive aux murs de Saint-Denis;
Il recherche d'Eloi le conseil tutélaire
Bientôt le saint vieillard se rend à ses souhaits.
Il avance courbé sous les glaces de l'âge;
Mais le contentement est peint dans tous ses traits.
Sur ses lèvres brillait le sourire du sage :
Déjà la renommée avait dans le palais
De Batilde et du roi publié les bienfaits.

« Que tout ce que j'apprends a réjoui mon âme !
« Dit le pieux pasteur, en abordant le roi.
« Paix ! triomphe et salut ! Si le pauvre est pour toi,
« Ta force en est doublée ô roi ! ne doute pas
« De voir en peu de temps briser aussi tes chaînes,
« Par le maître absolu dont l'invisible bras
« Récompense ou punit les puissances mondaines.
« C'est lui qui vers ton peuple a dirigé tes pas ;
« Il t'a rendu témoin de toute sa misère,
« Afin de démentir la voix de tes flatteurs,
« Qui, vendant au tyran leur langue mensongère,
« De son autorité proclamait les douceurs.
« Ebroïn connaissait la bonté de ton âme ;
« Avec soin à tes yeux il cachait tant d'horreurs.
« Ta rencontre en ce jour et l'irrite et l'enflamme ;
« Mais il rugit dans l'ombre. Auteur de tant de maux
« Il voudra sur quelque autre en rejeter le blâme.
« O roi ! ne perdons pas le fruit de nos travaux,
« Dissimule toujours, et d'un juste reproche,
« En voyant Ebroïn, ne va pas l'accueillir,
« Il n'est pas temps encor ; mais le moment s'approche
« Où de ses trahisons tu pourras le punir.
« — Quel que soit, dit Clovis, le danger qui me presse,
« Eloi, je ne veux plus ménager le pervers.

« J'ai dû suivre l'avis dicté par ta sagesse
« Et feindre d'ignorer ses attentats divers.
« J'ai su lui déguiser ma colère et ma haine.
« Ah ! c'est trop à mon cœur imposer cette gêne.
« Quand j'ai pu me résoudre à revoir Ebroïn,
« Je ne connaissais pas le plus grand de ses crimes ;
« J'ignorais qu'abusant de mon nom souverain,
« Chaque jour mes sujets, devenus ses victimes,
« Elevaient contre moi leurs bras chargés de fers.
« Grâce à Batilde, Eloi, mes yeux se sont ouverts !
« A mon peuple opprimé j'ai promis le repos ;
« J'ai juré d'alléger le fardeau des impôts ;
« Ebroïn entendra ma volonté suprême.
« A ce juste projet s'il prétend résister,
« Rien ne peut contre lui m'empêcher d'éclater.
« Oui, dussé-je aiguiser son glaive régicide,
« On ne me verra plus, vil fantôme de roi,
« N'oser contre Ebroïn lever mon front timide ;
« Batilde, j'en ai fait le serment devant toi. »
C'est alors que Clovis a, d'nne voix émue,
Redit au saint vieillard sa rencontre imprévue ;
La vertu de Batilde et ses généreux soins ;
Comment de sa bonté ses yeux furent témoins ;
Le dessein où la vierge est de quitter le monde :

De Clovis à ces mots la subite rougeur
Seule aurait décélé l'émotion profonde
Que la jeune Batilde a faite sur son cœur.
« O vénérable Eloi ! mon conseil tutélaire !
« Je sens qu'il n'est plus temps de t'en faire un mystère :
« Vainement je voudrais te cacher ma douleur...
« Batilde en s'éloignant comblerait ma misère.
« Bénissez avec moi la mère de Clovis,
« Disait-elle à la foule à ses pieds confondue ;
« Ma mère ! dans les cieux, oui, tu l'as entendue.
« Eloi, toi dont la reine honorait les avis,
« Qui de tous ses pensers fus le dépositaire,
« Sur sa jeune orpheline apprends-moi les projets
« Que dans le fond du cœur avait formés ma mère...
« Bertrade me l'a dit : *Eloi, le sage Eloi,*
« *De ses intentions est instruit mieux que moi.* »
« — Il est vrai, dit Eloi, que dès longtemps Nantilde
« Daigna me confier ses projets sur Batilde.
« Je dois à ton aveu répondre sans détour.
« Cet amour vertueux qu'en ton cœur elle allume,
« S'il parvient à la reine au céleste séjour,
« Ne peut à son bonheur mêler quelque amertume ;
« Batilde fut toujours l'épouse de son choix :
« Bien que d'un sort cruel victime en son bas âge,

« Nous la vîmes réduite à l'état d'esclavage,
« Son front qui semble fait pour le bandeau des rois,
« Les sublimes vertus qui forment son partage,
« Contredisent du sort les rigoureuses lois.
« — Batilde, dit Clovis, dès l'âge le plus tendre,
« Par les soins de ma mère élevée en sa cour,
« D'un fils respectueux était en droit d'attendre
« Un sentiment voisin du fraternel amour.
« Sa grâce, sa douceur avaient touché mon âme ;
« Mais ce nouvel amour qui pour elle m'enflamme
« Devait pour éclater connaître ses vertus ;
« Ses malheurs me touchaient sans m'être bien connus.
« Aux rives d'Albion elle reçut naissance ;
« Je le sais. L'esclavage opprima son enfance ;
« Dis-moi comment ma mère en son sein l'accueillit ;
« Aujourd'hui dans Batilde, Eloi, tout m'intéresse :
« Fais-moi de ses malheurs le fidèle récit.
« Quand et comment vint-elle aux remparts de Lutèce ?
« — Ce fut, répond Eloi, lorsque Judicaël
« Eut reçu de ma main l'onde vivifiante,
« Sans laquelle il n'est point de salut éternel ;
« Sur le saint Évangile et la croix triomphante
« Quand il renouvela son serment solennel.
« Alors pour cimenter une telle alliance,

« La cité de Vénète en ses murs florissants [1]:
« Des princes d'Armorique antique résidence,
« Vit en pompe arriver le monarque des Francs.
« L'Océan à Vénète entretient l'abondance,
« Et l'on voit chaque jour arriver dans son port
« Les navires nombreux des peuplades du Nord.
« Par des jeux inconnus, par des chants d'allégresse
« Les Bretons à l'envi fêtaient leurs suzerains :
« A la lutte, à la course, avec force et souplesse,
« Ils s'exercent encor, comme au temps des Romains.

« Judicaël, un jour, au bord des flots tranquilles,
« Ainsi que Dagobert. occupait les loisirs .
« Nantilde avec sa cour partageait ces plaisirs.
« Tout à coup des Danois les chaloupes agiles
« Au bout de l'horizon attirent nos regards.
« Chargés plus pesamment, d'autres vaisseaux épars
« Avec peine suivaient les nacelles fragiles.

« Les Bretons, à l'aspect des pavillons danois,
« Font retentir les airs de leurs joyeuses voix.
« Sur les bords de la mer tout se meut, tout s'empresse;
« Les Danois sur leurs bords apportent la richesse ;
« Leurs barques aujourd'hui fléchissent sous le poids.
« Ces pirates amis débarquent sur la plage ;
« De la triste Albion ils quittaient le rivage.

« Dans leur île escarpée, et malgré leurs sept rois,
« Les imprudents Saxons s'étaient laissé surprendre.
« Chargés de leurs trésors qu'ils n'avaient pu défendre,
« Après avoir au loin ravagé leur pays,
« Les Danois emmenaient leurs femmes et leurs fils,
« Et venaient les revendre aux plages d'Armorique.
« D'autres, plus malheureux, voguaient vers la Baltique.
« C'est alors que je vis le triste Anglo-Saxon,
« Sa femme, ses enfants, traînés en esclavage,
« Pour quelques deniers d'or devenir le partage
« D'un peuple comme lui descendu d'Albion!
« Nantilde, aux grands revers toujours compatissante,
« De cent jeunes enfants proposa la rançon;
« Elle-même choisit, dans leur troupe innocente,
« Ceux que, dans leur fureur, les Danois inhumains
« Sous le tranchant du glaive avaient faits orphelins.
« Batilde était du nombre, et sa grâce enfantine,
« Sa frappante beauté, ses riches vêtements,
« Avaient en sa faveur intéressé les Francs.
« Tout indiquait en elle une illustre origine.
« Au milieu des horreurs d'un pays dévasté,
« Sans égard pour le rang, pour le sexe, pour l'âge,
« Sur les nefs des Danois, repaire de pillage,
« L'insulaire saxon, confusément jeté,

« Ainsi de l'Armorique aborda le rivage.
« Celui qui, préférant la mort à l'esclavage,
« Tenta de s'opposer au vainqueur irrité,
« Arrosa de son sang le sol de la patrie.
« Soit donc qu'à ses parents l'orpheline ravie
« Eût à pleurer pour eux un semblable destin,
« Ou qu'entraînés loin d'elle, une barque ennemie
« Les eût été revendre en un climat lointain,
« D'aucun de ses parents la jeune infortunée
« Ne put nous expliquer la triste destinée.
« A peine elle sortait des langes du berceau,
« Et bégayait à peine en sa langue étrangère
« Les premiers noms si doux et de père et de mère.
« En vain cherchâmes-nous quelque indice nouveau
« Qui pût de sa naissance éclaircir le mystère.
« Nantilde a d'un seul mot terminé son malheur.
« Sois ma fille, dit-elle ; et depuis lors, seigneur,
« L'innocente orpheline, habile à lui complaire,
« Chaque jour de la reine a captivé le cœur.
« Dès ses plus tendres ans, sa piété sincère,
« Son charitable zèle envers les malheureux,
« Son respect filial et sa reconnaissance,
« De sa libératrice ont surpassé les vœux.
« Si rien n'a jusqu'ici constaté sa naissance,

« Du peuple, à ce sujet, la commune croyance
« Fut, dès-lors, que Batilde, aux rivages bretons,
« Pour auteur de ses jours eut l'un des rois saxons.
« Nantilde, en l'élevant comme sa propre fille,
« Aux bords de la Baltique, à la cour des sept rois,
« Jusqu'aux climats glacés des barbares Danois,
« Avait fait en secret rechercher sa famille.
« J'y travaillai moi-même et toujours sans succès.
« Le ciel, dont il nous faut adorer les décrets,
« A voulu d'un nuage entourer l'origine
« Dont pourrait ici-bas se vanter l'orpheline.
« Chez les peuples du Nord asservis aux faux Dieux,
« Du pontife romain les envoyés nombreux,
« Secondant les désirs de ton illustre mère,
« Prirent à cet égard des soins infructueux.
« Le seul Laurentius, ce saint missionnaire[2],
« Qui pendant soixante ans a chez l'Anglo-Saxon
« Propagé les bienfaits de la religion,
« Lui seul a pu donner une faible lumière.
« Au milieu des labeurs qui remplissaient ses jours,
« Et dont la mort trop tôt vint terminer le cours,
« Laurentius, seigneur, écrivait à Nantilde
« Qu'en recueillant les faits et des temps et des lieux,
« Tout portait à penser que la jeune Batilde

« Avait reçu le jour d'un prince malheureux
« Frère ou proche parent d'un roi de l'Heptarchie,
« Dont le Northombre altier reconnaissait les lois,
« Qui vendit chèrement sa couronne et sa vie
« Lors de l'invasion des ennemis Danois ;
« Nantilde ainsi pensait sur sa fille chérie,
« Mais au trône des lis avant de l'élever,
« Voilà ce qu'à la France elle eût voulu prouver.
« Jusqu'au dernier soupir elle en eut l'espérance
« Et je ne puis ici le passer sous silence,
« Je crois que de Nantilde, à l'heure de sa mort,
« L'orpheline saxonne occupait la pensée,
« Quand sur elle étendant sa main déjà glacée,
« Sa défaillante voix, par un dernier effort,
« Annonça qu'à son fils dans un saint hyménée
« *Une fille des rois joindrait sa destinée.*
« *J'ai vu souvent le juste au moment d'expirer.*
« A son heure dernière, ainsi parut Nantilde
« Enfin ses derniers mots sur Batilde et sur toi :
« *Éloi, je les bénis ; bénissez-les pour moi,*
« Ne révèlent-ils pas ses projets sur Batilde. »
Le roi, fils de Nantilde, à ce touchant récit,
De douleur et d'amour soupire et s'attendrit. –
Au milieu des regrets auxquels il est en proie,

Il sent à l'écouter une indicible joie.
Le jour qui de ses jours doit être le plus beau
Honorera sa mère au fond de son tombeau.
L'orpheline à son cœur en est encor plus chère.
« Oui, sage Éloi, dit-il, d'un accent solennel,
« Je jure d'accomplir le désir maternel ;
« Sitôt que de la mort la torche funéraire,
« En l'honneur d'une reine objet de leurs regrets,
« Cessera de briller aux yeux de mes sujets,
« Je conduirai Batilde au pied du sanctuaire ;
« Le voile d'hyménée et le bandeau royal
« S'uniront en ce jour sur son front virginal ;
« Ta main des plus saints nœuds nous unira, mon père,
« A la pure clarté du flambeau nuptial. »
Pour le bonheur du roi, pour celui de la France,
Eloi de cet hymen a saisi l'espérance ;
Mais il craint Ebroïn, il sait que pour sa sœur
Il nourrit en secret l'espoir du diadème ;
Contraint de renoncer à ce comble d'honneur,
Eloi prévoit sa honte et son dépit extrême.
En approuvant du roi le filial amour
Qui lui fait différer un si cher hyménée,
Il désire pourtant que dès cette journée,
Le choix du souverain soit connu de sa cour;

Que la jeune Batilde, au fond de ce séjour
Où la loi de son deuil la retient confinée,
Reçoive les honneurs dus au suprême rang ;
« Non point, ajoute Eloi, que la pompe mondaine
« Puisse augmenter l'éclat d'un mérite aussi grand ;
« Mais en fixant les yeux sur sa grandeur prochaine,
« C'est en donner à tous le présage certain.
« Batilde est plus sacrée aux regards d'Ebroïn ;
« A l'abri de ses coups tu la mets davantage.
« Ce n'est point sans regret que toujours je t'engage
« A ménager ainsi ce ministre odieux.
« Alors qu'il sera temps de changer de langage,
« O roi ! je te dirai : Revêts-toi de courage ;
« Contre tes ennemis lionceau généreux,
« Lance-toi, s'il le faut, dans les champs du carnage ;
« Un allié puissant s'avance à ton secours.
« Déjà Judicaël a reçu ton message,
« Et tu pourras, seigneur, connaître en peu de jours
« Ce que sa loyauté lui permet d'entreprendre.
« Tout seul, contre Ebroïn tu ne peux te défendre.
« Il croit par la douceur encor te retenir,
« Le peuple entre vous deux tient toujours la balance ;
« Ebroïn le sent bien. Malgré son déplaisir,
« Tout orgueilleux qu'il est, il s'indigne en silence.

« O roi ! dans cette lutte imitons sa prudence. »

Ainsi dit le vieillard, et docile à ses vœux,
Clovis diffère encore un éclat dangereux.
Il prétend toutefois acquitter la promesse
Qu'il fit devant Batilde à son peuple opprimé.
Ce noble engagement le poursuit, il le presse ;
L'amour pur et brûlant dont il est consumé
Emporte à la vertu son âme tout entière.
Ce n'est plus de sa part un désir éphémère ;
Au nombre des bons rois il veut être nommé.

Dans l'espace azuré déjà la nuit tranquille
Déployait la splendeur de son crêpe étoilé.
Par l'ordre de Clovis Ebroïn appelé,
Tout seul est introduit dans le royal asile :
D'un courroux concentré son œil est enflammé ;
Qui donc impunément excita sa colère ?
Et pourquoi, déposant son faste accoutumé,
Sans être accompagné de la garde ordinaire
Dont jusque chez son maître il déployait l'orgueil,
De la chambre royale a-t-il franchi le seuil ?

D'un visage serein, mais d'un accent sévère,
« Ébroïn, dit Clovis, mon peuple est malheureux ;
« J'ai moi-même entendu le cri de sa misère.
« A l'exemple aujourd'hui de mon aïeul Clotaire,

« J'allége des impôts le fardeau rigoureux.
« Retranchons-nous plutôt tout ce luxe inutile,
« Dont je ne me vois plus entouré sans regrets,
« S'il doit être la prix des pleurs de mes sujets. »
Ébroïn écoutait d'un air calme et docile ;
Semblant même approuver ses généreux projets,
Tout agité qu'il est d'un sentiment contraire,
Il jure au fond du cœur, avant qu'il soit longtemps
De susciter au roi des soins plus importants
Que celui d'écouter la clameur populaire.
De l'aveu de Batilde après s'être assuré,
Digne par ses vertus d'obtenir son suffrage,
Clovis de son hymen a donné le présage
A tous les courtisans dont il est entouré.
Du vertueux Léger l'amitié clairvoyante
Avait su pénétrer les secrets de son cœur,
Du jour où sur la tombe exhalant sa douleur
Clovis avait surpris Batilde gémissante.
Ce bruit en peu d'instants est partout répandu.
Ebroïn le premier en reste confondu ;
Il songe, sans retard, à conjurer l'orage
Qui sur son front superbe est voisin d'éclater.
Clovis a fait un choix, et sans le consulter ;
Sans doute il lui prépare un plus cruel outrage.

Il vole chez sa sœur : « Viens, suis moi, lui dit-il,
« Tout se montre à mes yeux trahison ou tumulte ;
« A chaque instant je vois naître un nouveau péril.
« La cour ne m'offre plus que mépris ou qu'insulte.
« Le rebelle Clovis veut rompre mes liens ;
« Il s'avilit au point d'épouser une esclave.
« Il fait plus ; il me hait, il me trompe, il me brave...
« Pour me rendre à son ordre, accompagné des miens,
« De son appartement j'allais franchir la porte.
« Le fier Athalaric arrête ma cohorte.
« Le roi n'aura chez lui de gardes que les siens,
« A-t-il osé me dire, et d'un ton de menace ;
« Mes gardes, étonnés de cet excès d'audace,
« Balançaient dans leurs mains leurs glaives acérés ;
« Du bataillon royal ils étaient entourés ;
« Contre eux et comtre moi j'entendais son murmure :
« J'ai dû leur épargner un combat inégal.
« J'ignore si Clovis, préparant mon injure,
« Lui-même avait donné ce provoquant signal.
« Peut-être espérait-on lasser ma patience ;
« Mais on ne lasse point un homme tel que moi,
« S'il peut en l'endurant réparer son offense !
« Sans paraître irrité j'ai passé chez le roi.
« Suis-moi sans différer, viens, j'ai besoin de toi.

20

« Nous touchons au moment de ma grande entreprise. »

La douleur d'Alpaïde égale sa surprise;
Plus que l'ambition l'amour règne en son sein.
A l'instant où son frère apparut devant elle,
Des bruits qui circulaient sur le royal hymen
Béroé lui donnait la funeste nouvelle.
Souvent quand du malheur la menaçante main,
Toujours prête à frapper, demeure suspendue,
Par un rayon d'espoir la crainte combattue
Du mortel menacé prolonge le tourment.
L'affreuse incertitude, aiguillon déchirant,
Qui mille fois pour une et le blesse et le tue,
Parait moins supportable à son âme abattue,
Que la conviction d'un revers éclatant.
Ses vœux sont exaucés, l'incertitude cesse;
On vient lui confirmer le malheur qu'il attend.
Cette attaque du sort et l'accable et l'oppresse,
Il pleure la faveur qu'il osait implorer,
Et ne demande plus, au fort de sa détresse,
D'autre soulagement que celui d'espérer.

C'est ainsi qu'Alpaïde, aux accents de son frère,
De son espoir passé regrettait la chimère.
L'œil fixe, le front pâle, écoutant son récit,
Ces mots, ces mots tout seuls, ont frappé son esprit :

« *Il épouse une esclave!* » O souffrance inouïe!
En poison dévorant la noire jalousie
Circule dans son sang enflammé par l'amour;
Elle rougit, pâlit, chancelle tour à tour;
Des pleurs brûlants, tribut de la douleur amère,
Sans pouvoir ruisseler roulent dans sa paupière.
« C'en est donc fait, dit-elle, au milieu des sanglots,
« Il épouse une esclave! Esclave fortunée!
« Quel ange protecteur veille à ta destinée?
« Mon frère, ah! prends pitié de l'excès de mes maux;
« Un chimérique espoir m'a ravi le repos.
« Ah! puissé-je mourir avant cette journée!
« Oui, la mort mille fois, plutôt qu'être témoin
« De Clovis et Batilde à l'autel d'hyménée. »
L'altière ambition ainsi ne parle point.
Du superbe Ebroïn l'âme froide et sauvage,
Etrangère à l'amour, méconnaît son langage.
L'éclat du diadème a pour lui trop de prix,
Il ne peut soupçonner que sa sœur le dédaigne,
Qu'en en perdant l'espoir elle pleure Clovis,
Et que ce soit enfin pour Clovis qu'elle craigne.
« C'est à moi, lui dit-il, d'accomplir tes souhaits;
« Que l'hymen de Clovis te cause peu d'ombrage;
« Vainement pour l'esclave il en fait les apprêts;

« Du trône qui t'attend ma promesse est le gage.
« A tout ce qu'il me doit Clovis a pu manquer :
« Son armée est encore à mes ordres soumise...
« Et tant d'ingratitude à la fin m'autorise.
« Au milieu de mon camp qu'il me fasse attaquer :
« Sur tes nouveaux devoirs il faut que je t'instruise ;
« Viens ; ton frère en lieu sûr va te les expliquer. »
Du trouble de ses sens Alpaïde remise
Se prépare à marcher sur les pas d'Ebroïn.
De leur manoir salique ils ont pris le chemin.
Du pesant pont-levis la gémissante masse
S'élève au son du cor sur les fossés profonds,
Et bientôt lentement redescend sur ses gonds.
C'est là que d'Ebroïn la politique audace
Avec impunité prépare des forfaits.
Alpaïde en ces lieux a reçu la naissance ;
Elle y passa les jours de sa première enfance ;
Mais combien à ses yeux sont changés les objets !
Loin des salons pompeux destinés aux banquets,
Ebroïn la conduit par de secrètes routes
Dont lui-même éleva les souterraines voûtes.
A la pâle lueur des nocturnes flambeaux,
Alpaïde le suit dans ces détours nouveaux.
Naguère des Gaulois la druidesse antique,

Ainsi lui dévoila son antre fatidique.
D'une porte de fer, par un léger effort,
Ebroïn fait agir le mobile ressort,
Et soudain Alpaïde, à sa suite entraînée,
Par un étroit passage encombré de débris,
Entre dans une salle élégamment ornée
Dont une lampe d'or éclairait les lambris.

Un jeune esclave, à peine en sa quinzième année,
Sur un lit somptueux dormait profondément.
Le brodequin de cuir et le sayon de bure,
Des serfs agriculteurs ordinaire parure,
Composaient son rustique et pesant vêtement.
Une blonde, flottante et longue chevelure
S'échappait du tissu qui formait sa coiffure.
Attributs des seuls rois, ses longs cheveux épars
Les discours, les projets d'Ebroïn sur son maître,
A la belle Alpaïde ont soudain fait connaître
Qu'un neveu de Clovis frappe ici ses regards.
Innocent instrument des vengeances d'un traître,
Le front du jeune esclave est doux et gracieux;
Mais la pâleur domine en ses traits langoureux.
C'est ainsi qu'à l'abri du verre imperméable
La jacinthe inodore et le pâle lilas,
Étrangers aux rayons du soleil favorable,

Etalent à nos yeux leurs fleurons délicats.

« Voilà, dit Ebroïn, à sa sœur étonnée,
« Voilà celui par qui tu seras couronnée.
« Du frère de Clovis, du faible Sigebert
« L'orphelin héritier à tes yeux est offert [1].
« Il pouvait exciter la discorde civile ;
« J'ai dû, depuis dix ans, au fond de cet asile
« Prudemment renfermer ce neveu de Clovis.
« Son destin toutefois fut heureux et tranquille ;
« Il a des droits sacrés à partager les lis.
« Son esprit est borné..... mais son cœur est docile.
« Il sera ton époux, Dagobert est son nom.
« Du triste Sigebert l'unique rejeton
« Est légitime roi de la riche Austrasie.
« L'imprudent Grimoald, son maire du palais,
« Peu fait pour accomplir d'aussi vastes projets,
« Usurpa sa couronne et lui laissa la vie :
« Le bruit de son trépas est partout répandu ;
« La fortune souvent est propice au génie ;
« Il tomba dans mes mains par un coup imprévu :
« Exaspéré du joug des princes de Neustrie,
« Le peuple austrasien qu'a soumis ma valeur
« Recevra Dagobert en roi libérateur ;
« Je vais le replacer au trône de son père.

« Si Clovis fût toujours demeuré sous mes lois,
« Peut-être contre lui de l'enfant de son frère
« Je n'eusse point voulu renvendiquer les droits. »
Dagobert s'éveillait. En ouvrant la paupière,
De la belle Alpaïde il rencontre les yeux,
Et les siens aussitôt s'abaissent vers la terre.
« Mon fils, dit Ebroïn, enfin le sort prospère
« Aujourd'hui se dispose à combler tous mes vœux.
« Vous allez recueillir les fruits de ma tutelle;
« Vous allez remonter à ce rang glorieux
« Dont vous précipita l'ambition cruelle :
« Je vais vous ramener au sein de vos Etats;
« J'emporterai pour vous la palme des combats.
« O roi! vous le savez, votre gloire m'est chère.
« Et le plus doux lien me rendra votre frère.
« Aux champs austrasiens je vais guider vos pas.
« Demain vous quitterez cette profonde enceinte...
« Nous allons de la guerre arborer l'étendart,
« Et cependant, mon fils, n'ayez aucune crainte;
« A ce nouveau péril vous n'aurez point de part;
« Seul, je puis conquérir votre noble héritage.
« Dans le temps que mon bras vengera votre outrage
« D'un hymen fortuné vous formerez les nœuds.
« Voilà l'aimable objet des légitimes feux

« Dont ma bouche a souvent flatté votre jeune âge;
« Le prêtre du Seigneur, qui du bandeau royal
« Ceindra dans quelques jours votre tête sacrée,
« Allumera pour vous le flambeau conjugal.
« Recevez de ma main cette sœur adorée;
« Comme un autre moi-même elle vous chérira,
« Et sur vos intérêts tendrement veillera. »

Le maire ainsi parlait. A la main d'Alpaïde,
Il réunit la main du fantôme de roi
Qu'il tient servilement enchaîné sous sa loi.
Dagobert d'un regard suppliant et timide
Contemple tour à tour Ebroïn et sa sœur.
Il voudrait leur parler; mais il verse des larmes;
Bientôt un ris bruyant succède à sa douleur:
L'état habituel de contrainte et d'alarmes
Où depuis si longtemps on tient l'infortuné
Avait paralysé sa jeune intelligence.
Dans ce brillant cachot jour et nuit confiné,
Aux murs de sa prison son esprit s'est borné.

Alpaïde plaignait la royale victime,
Et de ce qui la touche eût voulu s'éclaircir.
Ebroïn lui connait l'âme assez magnanime
Pour craindre devant elle avoir trop à rougir;
Il sait pour le moment éluder son désir.

Cet aveu renfermait celui d'un trop grand crime.

Le simple adolescent que le maire Ebroïn
Présentait comme prince à sa sœur Alpaïde,
N'est point de Sigebert le royal orphelin
Dont Bertrade autrefois a conservé la vie ;
Ce neveu de Clovis, le second Dagobert,
Enfant infortuné du saint roi Sigebert,
A sous un autre nom, de rivage en rivage,
De la sombre Hybernie atteint la froide plage [1].
Là dans un cloître saint l'enfant-roi méconnu
Croissait obscurément à l'abri de l'impie,
Tandis que de sa mort le faux bruit répandu
Sous les lois de Clovis a rangé l'Austrasie.

Ce noble rejeton, à l'ombre de l'autel,
Doit vivre dans l'oubli, jusqu'au jour solennel
Où le Dieu qui confond l'audace et l'injustice,
Père des malheureux, aux orphelins propice,
Doit rendre à Dagobert le sceptre paternel.

La mort de l'enfant-roi, tant de fois démentie,
Seconda d'Ebroïn l'astucieux génie.
C'est un esclave obscur, choisi parmi les siens,
Dans un but régicide élevé par lui-même,
Qu'Ebroïn espérait, par un noir stratagème,
Opposer à Clovis aux champs austrasiens.

De ce faux Dagobert l'esprit faible et tranquille
Craindra peu le renom de prince fainéant.
Ebroïn, avec lui, de la guerre civile
Peut trop bien allumer le flambeau dévorant:
C'est là ce qu'il attend de ce nouveau pupille,
Qu'il a su se créer à l'abri du danger,
Dans son premier néant prêt à le replonger
Si ce fantôme-roi lui devient inutile.

« Demain, dit Ebroïn, avant la fin du jour,
« Nous devrons, Alpaïde, abandonner la cour;
« Tu m'accompagneras aux bords de la Moselle.
« Chez son peuple toujours turbulent ou rebelle,
« Que par la seule force on pouvait contenir,
« Jusqu'ici notre armée a su se maintenir.
« La destination de ces vieilles phalanges
« Avec mes intérêts devait aussi changer.
« Depuis dix ans j'ai su par d'habiles mélanges
« Organiser ces corps et me les ménager :
« Je recueille à présent les fruits de ma prudence.

« En offrant Dagobert à ses anciens sujets
« J'obtiendrai de Samon la secrète assistance;
« L'intérêt de ce chef s'accorde avec le mien.
« Sans doute avec plaisir des Etats de Neustrie
« Il verra détacher l'Etat austrasien.

« Par là des rois français la puissance affaiblie
« Ne pourra plus troubler ce trop heureux Samon.
« De l'aveugle fortune ô caprice incroyable!
« Samon en trafiquant au rivage esclavon [1]
« S'est vu proclamé roi par ce peuple indomptable :
« Il ennoblit ainsi le plus obscur destin.
« Et moi, qui dès longtemps agis en souverain,
« Qui n'ai rien épargné pour conquérir la gloire,
« Qui partout redouté, de victoire en victoire,
« Sus jusque chez Samon me frayer un chemin,
« L'humble titre de maire est celui qu'on me donne?
« Je ne puis espérer de ceindre la couronne!
« Ah! puisque de Clovis le sang peut seul régner,
« Que des Francs, des Gaulois la frivole manie
« Ne prétend obéir qu'à sa race avilie,
« Au travers populaire il faut se résigner,
« Et n'élever au moins à cet honneur suprême
« Qu'un monarque à la fois timide, obéissant,
« Tel enfin que Clovis me fut jusqu'à présent.
« De son jeune neveu l'innocence est extrême;
« J'ai su, j'ai dû l'instruire à faire ton bonheur.
« Ne crains pas de le voir à mes ordres rebelle.
« Au milieu de mon camp je fixe en peu de jours
« De ton royal hymen la fête solennelle;

« Clovis, en apprenant cette grande nouvelle,
« De la pompe du sien verra troubler le cours. »
Alpaïde immobile écoutait ce discours;
Malgré tout l'ascendant que son frère a sur elle,
Il n'a point adouci les douloureux regrets
Où son cœur pour Clovis tout entier s'abandonne :
Le trône sans Clovis pour elle est sans attraits;
Elle n'envie en lui que sa seule personne.
Voilà ce qu'elle craint de laisser soupçonner,
Et qu'Ebroïn d'ailleurs est loin d'imaginer.
Il croit, de quelque part que vienne la couronne,
Que la plus chère main est celle qui la donne.

FIN DU DIXIÈME CHANT.

NOTES

[1] La cité de Vénète en ses murs florissantes...

Venète, aujourd'hui Vannes, ville de Bretagne, l'une des plus anciennes résidences des ducs d'Armorique.

[2] Le seul Laurentius, ce saint missionnaire...

Saint Laurent ou saint Laurentius, moine et prêtre de Rome, envoyé par le saint pape Grégoire-le-Grand, avec saint Augustin, le saint de ce nom, chef de la mission apostolique qui convertit les Anglo-Saxons. Laurentius en baptisa un grand nombre. Il succéda à saint Augustin dans l'archevêché de Cantorbéry, et termina ses travaux apostoliques en l'an 609.

[3] Du frère de Clovis, du faible Sigebert,
L'orphelin héritier à tes yeux est offert.

Tout ce qui est relatif à ce jeune Dagobert et à la conspiration de son maire du palais Grimoald est raconté par Bertrade au septième chant. S'en rapporter à la note première du même chant.

[4] De la sombre Hybernie atteint la froide plage.

L'Hybernie, aujourd'hui l'Irlande. Elle fut surnommée *l'Ile ténébreuse*, et reçut aussi le surnom *d'Ile des Saints*. La première de ces dénominations était due à la nature de son climat nébuleux et obscur. La seconde lui fut décernée à cause de la grande quantité de saints que cette île a produits.

Le jeune orphelin Dagobert, déshérité par son maire du palais, y fut élevé sous un nom inconnu. On sait de lui qu'à cette époque de sa vie, il épousa une fille d'un gentilhomme irlandais qui se nommait Mathilde, et ce n'est même que grâce aux recherches des savants antiquaires, qui ont retrouvé dans quelques anciens écrivains et particulièrement les Bollandistes, les traces de ce prince, que le père Montfaucon, d'après les autorités précitées, démontre incontestablement avoir été le roi d'Austrasie Dago-

bert II, lequel était remonté sur son trône après vingt ans d'exil et d'oubli; d'où il résulte que le petit-fils de Clovis II et de notre Batilde, connu lui-même, dans toutes les histoires des temps, sous le nom de Dagobert II, était en effet un Dagobert III.

C'est le rétablissement de cet orphelin roi sur le trône de ses pères, qui forme le sujet d'un autre ouvrage que l'auteur de *Batilde* a commencé en 1813, pendant la troisième année de sa captivité en Angleterre, avec son mari, qui lui-même commença et termina alors son second poëme, intitulé *la Cirnéide*.

C'est ici que nous croyons devoir signaler un petit anachronisme que l'auteur s'est permis, ainsi que la substitution qu'elle a cru devoir faire d'un faux Dagobert à un faux Clovis, pour l'unité de l'action de son poëme.

Ce ne fut donc point à Clovis II, mais à son petit-fils, le jeune roi Thierry, dont Ebroïn fut maire du Palais, qu'il opposa un faux compétiteur au trône. Ebroïn dans le seul espoir de pêcher en eau trouble, avait conspiré contre ce Thierry au nom de son neveu, un certain Clovis qu'il prétendait être fils de Clotaire III, fils aîné de Clovis II et de Batilde, et qui était mort en bas âge. Ce qui prouve bien qu'Ebroïn ne travaillait que dans le but de devenir maire du palais, c'est qu'aussi lorsqu'il eut obtenu du jeune roi Thierry la promesse de le devenir, il sacrifia son fantôme de *roi prétendant*, lequel est connu sous le nom du faux Clovis. En quoi consistait, ou comment ce sacrifice fut-il fait? On n'en a point trouvé de traces dans l'histoire; cette espèce d'indifférence pour un prince légitime dénote assez que ses contemporains n'étaient pas persuadés qu'il fût réellement du sang du grand Clovis, qui à cette époque pouvait bien être tyrannisé, opprimé de toutes sortes de manières par les maires du palais, mais qui n'en était pas moins en très-grande vénération.

On a donc profité de la liberté que permet la poésie, pour anticiper de quinze ans l'époque où Ebroïn fut maire du palais; et pour supposer qu'il médita le crime de substitution d'un petit aventurier, contre Clovis II, au lieu de le commettre comme il le fit contre son fils Thierry..

Du reste, la réputation d'Ebroïn a donné toutes les facilités nécessaires pour ne pas blesser en sa personne la vraisemblance des intentions les plus ambitieuses et des crimes les plus noirs pour y réussir.

Tous les historiens s'accordent à représenter Ebroïn comme l'homme le plus marquant de la première race, par sa profonde scélératesse et sa politique turbulente et atroce; ainsi que Frédégonde est généralement reconnue pour la plus méchante femme de cette première race. Le parallèle entre ces deux personnages

est frappant. Comme Frédégonde, pour arriver à son but, Ebroïn fit couler le sang des prêtres, des grands et des princes. Comme cette abominable femme, il eut l'art infernal d'armer les peuples contre les peuples, les rois contre let rois, les frères contre les frères.

Tout ce qui regarde les crimes de l'administration d'Ebroïn, est consigné avec assez de détails, ainsi que l'histoire de Frédégonde, dans presque toutes les histoires de France, et dans nombre de légendes de saints et chroniques de diverses villes et abbayes de France.

Malgré son puissant génie du mal, Ebroïn succomba une fois, toujours quinze ans plus tard que dana notre poëme, sous la sage politique de saint Léger, évêque d'Autun. Si l'auteur le représente antécédemment rival d'Ebroïn en amour, il semble que c'est parce qu'il lui a paru que la rivalité d'amitié et de confiance de Clovis, cause de la rivalité politique de cea deux bommes d'État, si différents l'un de l'autre dana leurs principes, ne suffirait pas pour motiver cette baine ardente qu'ils eurent l'un pour l'autre, et dont le vertueux Léger, malgré le premier triomphe qu'il remporta sur l'ambition du pervers Ebroïn, devint la victime.

Ebroïn, après sa première disgrâce, fut renfermé dana l'abbaye de Luxeuil, où il fut contraint dit-on, de prendre l'babit de moine. Il s'y trouva avec Grimoald, maire du palais, qui expiait dana un véritable pieux esprit de pénitence les erreurs de son ambition paternelle. Il n'en était point ainsi d'Ebroïn : à la faveur de nouveaux troubles suscités par ses partisans dana le royaume, il sortit du monastère, leva une armée et se trouva encore une fois au timon de l'État, à la place de saint Léger, qui lui avait succédé et qu'il fit barbarement mourir.

5 Samon en trafiquant au rivage Esclavon...

Samon, négociant français de la ville de Sens, étant allé trafiquer chez les nations esclavonnes Vinides, situées vers le Danube, avait si bien servi dans l'armée de ces Barbares qui avaient à se défendre sans cesse contre les Huns, qu'ils lui décernèrent la royauté. (Mézerai, l'abbé Millot, etc.)

FIN DES NOTES DU DIXIÈME CHANT.

CHANT XI

Béroé, le cœur plein d'amertume et de crainte,
De sa fille chérie attendait le retour.
Alpaïde paraît ; déposant sa contrainte :
« O Béroé ! ma mère, en ce funeste jour,
« Il faut quitter Clovis ! Dans sa fureur extrême
« Mon frère me prescrit ce rigoureux devoir,
« Clovis va me haïr… me haïr ! et je l'aime !…
« Il ne me reste plus un seul rayon d'espoir.
« Tandis qu'en ce palais Batilde souveraine
« Vivra pour mon amant de ses charmes épris,

« Je vivrai pour un autre... un autre que Clovis !
« En l'adorant toujours !... insupportable peine !
« Préviens, préviens ô mort ! un si cruel tourment !
« —C'est trop, dit Béroé, pour un ingrat amant
« Te consumer en pleurs et détester la vie ;
« Ta rivale à Clovis n'est pas encore unie !...
« Avant cette journée où cet aveugle roi
« Doit l'élever au rang que j'espérais pour toi,
« Du temps doit s'écouler... De notre druidesse,
« D'ici là, Clovis peut éprouver le savoir...
« D'Adéma bien souvent la force enchanteresse
« Changea l'amour en haine et la haine en tendresse.
« Son art sait détourner les maux qu'il sait prévoir.
« Il a prévu les tiens. O ma fille chérie !
« Que dans nos Dieux ton âme un peu plus se confie ;
« L'intérêt de ces dieux est de te secourir ;
« Clovis pourrait changer... Batilde peut mourir...
« Adéma te protége, et sur ton ennemie
« Son art peut attirer les flèches du trépas.
« Déjà même je sais que chaque nuit son bras,
« Pour te rendre de Thor la volonté propice,
« Offre au pied du grand chêne un nouveau sacrifice.
« —Ah ! s'écrie Alpaïde, Adéma vainement
« De ses libations noircit son chêne antique.

« L'amour a déjoué son ascendant magique ;
« Sur Batilde Clovis veille trop tendrement,
« Son amour a prévu tout ce qu'il pouvait craindre.
« De tout enchantement Batilde est à l'abri.
« Le pouvoir d'Adéma ne saurait plus l'atteindre.
« Les honneurs souverains dans les murs de Clichy
« Ne sont-ils pas déjà rendus à ma rivale?
« Clovis même a choisi dans sa garde royale
« Des chefs dont il connaît le zélé dévouement.
« Tu le sais comme moi, les filles de Nantilde
« Forment déjà la cour de l'esclave Batilde.
« — Ah ! répond la Gauloise, il pénètre en tous lieux
« L'art puissant d'Adéma, prêtresse de nos Dieux...
« Interroge Ebroïn sur ses nombreux miracles,
« Car, tout chrétien qu'il est, j'ai lieu de soupçonner
« Qu'il a plus d'une fois recherché ses oracles.
« Tu peux, tu dois m'en croire, en l'art de gouverner
« Adéma lui donna plus d'un conseil utile.
« On connaît plus d'un roi charmé par son pouvoir :
« Frédégonde, surtout, à ses avis docile,
« A pénétré souvent dans l'antre du savoir.
« En tout temps Adéma protégea cette reine
« Brunehaut elle-même, aux jours de sa grandeur,
« La conjura cent fois sous son magique chêne.

« Je sais que d'Adéma la secrète faveur
« A balancé longtemps entre ces deux rivales ;
« Frédégonde à la fin l'emporta dans son cœur,
« Et leurs forces dès lors cessèrent d'être égales :
« Brunehaut dut céder ; à vos temples chrétiens
« Vainement la vit-on prodiguer tous les biens ;
« La prêtresse de Thor, de sa grotte profonde[1],
« Faisait à chaque pas triompher Frédégonde.
« Ma fille, si comme elle ou comme Brunehaut
« Adéma te chérit, tu recevras bientôt
« De sa protection les éclatantes preuves.
« Faut-il te rappeler tant d'illustres épreuves
« Dont je sais que l'honneur lui revient tout entier?
« Au lieu d'une rivale à sa cause immolée,
« Frédégonde en avait deux à sacrifier.
« Deux reines !... mais ce nom ne pouvait effrayer
« Des druides gaulois la courageuse fille.
« Sa voix évoque Thor; soudain son glaive brille;
« Il frappe Galzuinte en son lit conjugal ;
« Il renverse Andonère et sa triste famille,
« Et Frédégonde alors ceint le bandeau royal.
« Du premier Sigebert la veuve désolée,
« Brunehaut, voit périr son époux triomphant...
« On cherche encor le bras qui lui perça le flanc ;

« Il sauva cette fois Frédégonde accablée.
« Dans un autre péril cette reine a parlé.
« Adéma d'un seul mot apaise ses alarmes ;
« Pour elle redoublant la force de ses charmes,
« Au pied de ses autels le prêtre est immolé,
« Le sang de Prétextat sur le marbre a coulé.
« La mort de Chilpéric est encore un mystère ;
« Frédégonde a trahi ce redoutable époux.
« Chilpéric a surpris son amour adultère.
« Il se montre offensé, silencieux, jaloux ;
« Son trépas aussitôt est jugé nécessaire.
« Lorsque de sa vengeance il était occupé,
« Dans son propre palais le monarque est frappé ;
« Et les flots de son sang éteignent sa colère...
« Il en faudra bien moins, fille des vrais Gaulois,
« Pour te faire monter au trône de nos rois !...
« Je ne finirais pas à te faire connaître
« De la docte Adéma les prodiges secrets.
« Secrets... oui dans leurs causes, et non dans leurs effets.
« Quand il en sera temps tu me croiras peut-être...
« Non, te dis-je, il n'est pas de solides remparts,
« De palais somptueux, de retraites obscures,
« Qui puissent échapper à ses brûlants regards.
« Vos tabernacles saints, vos sévères clôtures

« Ne sauraient arrêter les invisibles coups
« Qu'Adéma lance au nom de nos Dieux en courroux.
« A ses ordres sacrés, plein d'un docile zèle,
« Il n'est point de Gaulois à son culte fidèle
« Qui craigne d'accomplir les vengeances de Thor.
« Moi-même qui te parle, aveuglément soumise,
« Si sa voix m'ordonnait une telle entreprise,
« Tu m'y verrais courir au péril de ma mort.
« Ne crois pas que Batilde, aux Gaulois si funeste,
« Puisse, seule, éviter la colère céleste! »

Alpaïde, immobile, en un muet transport
Ecoutait Béroé. Malheureuse Alpaïde!
Elle a su t'inspirer son espoir criminel;
Du sang de l'innocence elle te rend avide.
De l'amour, de la haine, ô pouvoir trop réel!
L'un à l'autre semblable en leurs effets terribles,
Ils soufflent la fureur au fond des cœurs sensibles.
L'amoureuse colombe, ardente à se venger,
D'une jalouse ardeur quand elle est dévorée,
En épervier cruel désire se changer.

Aux tourments de la haine Alpaïde est livrée;
Des angoisses d'amour son âme est déchirée,
Et d'Ebroïn surtout les rebelles complots
Mettent en ce moment le comble à tous ses maux.

« Non ! disait Béroé de sa douleur navrée,
« Je ne te flatte point d'un espoir suborneur.
« Batilde a de nos Dieux provoqué la fureur;
« Batilde périra...
— Tu te trompes, ma mère,
« Dit enfin Alpaïde; il faut que je t'éclaire;
« Pour moi tout est fini, plus d'espoir, de bonheur.
« Je révère Adéma, je crois à sa puissance.
« Bien qu'elle m'ait prouvé sa magique science,
« En dépit de son art, j'ai perdu sans retour
« De mon ingrat amant la couronne et l'amour.
« Batilde peut mourir avant son hyménée;
« Adéma peut d'un coup trancher sa destinée;
« Tu le dis, je le crois; mais ne te flatte pas
« De me voir recueillir le fruit de son trépas.
« Apprends, connais enfin l'excès de ma misère :
« Et la haine et l'amour s'unissent contre moi.
« Plus qu'il n'aime Batilde, enfin, le jeune roi,
« J'en ai la certitude, exècre et craint mon frère.
« Des affronts qu'il lui fait le palais retentit...
« Le trépas de Nantilde a tout changé de face :
« Clovis a d'Ebroïn résolu la disgrâce;
« Je suis sa sœur, hélas! et ce titre suffit.
« C'est la sœur d'Ebroïn qu'en moi Clovis abhorre

« Si je ne l'étais pas, j'espérerais encore...
« C'en est fait, et demain Clovis avec raison,
« Clovis me haïra... Contre un roi que j'adore
« On prétend m'entraîner à la rébellion.
« Je vivais pour l'amour, demain avec l'aurore.
« Pour le plus triste hymen il faut quitter ces lieux...
« Cesse donc, Béroé, d'importuner tes Dieux,
« C'est moi qui dois mourir et non pas ma rivale ;
« L'ambition d'un frère, hélas ! m'est plus fatale
« Que Batilde elle-même... O Dieu ! quel est mon sort !
« On me perd ; on me rend à Clovis odieuse !...
« Oui, plutôt d'en venir à ce cruel effort
« Je voudrais... j'oserais... que dis-tu, malheureuse !
« De ton frère à Clovis, par un avis secret,
« Va, cours, il en est temps, dévoiler le projet
« Et t'assurer ainsi de sa reconnaissance...
« Pour tant de honte, ô ciel ! mon cœur est-il donc fait ?
« Que tu connaissais peu l'amour et sa puissance,
« Ebroïn ! quand tu m'as confié ta vengeance !
« Malheur, malheur à toi. Si ton maître m'aimait...
« Mais ce monarque ingrat me méprise ou me hait...
« Ebroïn a bien su placer sa confiance.
« Etouffons donc en nous tout remords, tout regret ;
« De mon frère soyons la fidèle complice ;

« Troublons au moins l'éclat de l'hymen résolu :
« Epargnons-nous l'affront et le double supplice
« De voir Batilde reine et mon frère perdu.
« Règle tout, Béroé, pour ce départ funeste ;
« M'éloigner est encor le seul bien qui me reste. »
Ainsi dit Alpaïde, et deux sources de pleurs
Ruissellent de ses yeux ternis par les douleurs.
De sa jeune maîtresse en essuyant les larmes,
Béroé, le cœur plein de mortelles alarmes,
De tout ce qu'elle a dit eût voulu s'éclaircir.
Mais Alpaïde craint de s'en entretenir,
Et, pour se dérober à sa vive prière,
Feint de vouloir goûter un sommeil nécessaire.
Mais combien du sommeil les bienfaisants pavots
D'Alpaïde étaient loin de fermer la paupière !
Ton calme, doux sommeil ! oubli de tous les maux,
Trop semblable à l'ami que nous fait la fortune,
L'ami que le malheur refroidit, importune,
Evite la demeure où la douleur gémit.
Depuis que de vengeance et d'amour consumée
La jalouse Alpaïde aime sans être aimée,
Le sommeil fuit ses yeux et la paix son esprit.
Ebroïn veille aussi dans l'ordinaire asile,
Antre d'ambition, repaire de complots

Où sans cesse il ourdit quelques forfaits nouveaux
L'aurore au front vermeil chasse la nuit tranquille.
Déjà ses premiers feux ont doré les coteaux ;
De serfs agriculteurs les plaines sont couvertes ;
Les cris aigres du coq et des bêlants troupeaux
Se mêlent aux accents des rustiques pipeaux.

A peine du palais les portes sont ouvertes,
Qu'un jeune messager, sous l'habit d'un Gaulois,
S'approche le premier du portique des rois.
Au signal convenu pour se faire connaître,
Il est soudain admis dans le réduit secret
Où sans aucun témoin Ebroïn l'attendait :
C'est Amar, délateur, favori de son maître,
L'un des subtils mortels, de ces secrets agents,
Que du maire Ebroïn la fourbe politique
Entretient sourdement au sein de l'Armorique,
Et dont la foule abonde à la cour des tyrans.

Ebroïn, par sa bouche, apprend, non sans alarmes,
Que de Judicaël les guerriers valeureux,
Par un ordre subit, ont ressaisi leurs armes ;
Que lui-même, guidant ses escadrons nombreux,
Se rend en peu de jours dans les champs de Lutèce.
« Seigneur, ajoute Amar, ta prudente sagesse
« Sans doute a pénétré le fier Judicaël ,

« Tu n'as point, je le sais, d'ennemi plus morte.,
« Et puisque mon devoir est surtout la franchise,
« Du chef armoricain la guerrière entreprise
« Est l'ouvrage secret du trop habile Eloi.
« Des murs de Saint-Denis, je sais qu'un émissaire,
« Sous le prétexte saint de propager la foi,
« Fut naguère envoyé près du grand feudataire,
« Et dès ce même instant déployant sa bannière,
« Judicaël, dit-on, vient au secours du roi,
« On ose dire enfin qu'il marche contre toi. »
A ce récit d'Amar qui confirme sa crainte,
Ebroïn a quitté sa solitaire enceinte.
Plein d'un trouble croissant, le maire factieux
Voit qu'il faut sans retard combler sa félonie ;
Il brûle de quitter les champs de la Neustrie.
Ce peuple neustrien, loyal et belliqueux,
Au sang du grand Clovis en tous les temps fidèle,
Est peu fait pour servir les projets d'un rebelle.
La cité d'Orléans, les remparts de Paris,
A leur maire exécré fourniraient peu d'amis ;
C'est dans les murs de Metz que dès longtemps ce traître
Avait tout préparé pour combattre son maître,
Si son maître jamais, indocile à sa voix,
Des maires du palais voulait borner les droits ..

A l'aspect imprévu de leur roi légitime,
Les peuples d'Austrasie, à regret réunis,
Voudront briser le joug des monarques des lis.
Au nom de Dagobert, enfant pusillanime,
Ebroïn régnera, ses vœux seront remplis.
Mais avant d'arriver aux plaines d'Austrasie,
Dans la guerre civile avant de s'engager,
Il doit encor flatter la main qui l'humilie;
Il lui faut détourner le plus pressant danger,
Et prévenir du roi la publique disgrâce ;
Du fier Athalaric, ce guerrier plein d'audace,
Qui, peu s'en est fallu, chez Clovis aujourd'hui,
Au milieu de ses chefs porta la main sur lui,
Ebroïn ne veut plus endurer la menace.
A ses yeux la révolte est son unique appui.
C'est dans ces sentiments que l'orgueilleux ministre
De son jeune monarque attendait le réveil.
Clovis avec le jour s'arrachant au sommeil
A reçu d'Ebroïn le message sinistre.
Dans le royal asile à peine il est admis :
« O roi ! dit le pervers, d'un air faux et soumis,
« L'intérêt de l'Etat m'amène en ta présence ;
« J'ai reçu dans la nuit cet important avis :
« Aux champs austrasiens le trouble recommence.

« Ces peuples que mon bras a remis sous tes lois,
« De leur indépendance arborant la bannière,
« S'arment contre les lis une seconde fois ;
« Ma présence chez eux redevient nécessaire.
« De ce mal en sa source arrêtons les progrès
« Tu dois, sans plus tarder, châtier les excès.
« C'est donc moi de nouveau que cet honneur regarde.
« Je pars dès aujourd'hui. De ta royale garde
« Je laisse auprès de toi les nobles bataillons,
« Et j'emmène aux combats les vaillants escadrons.
« Que ton âme, seigneur, ne soit point alarmée ;
« Dans ce rebelle Etat, nombreuse est ton armée.
« On dit les révoltés par Samon soudoyés ;
« Convenons-en, ce bruit n'est pas sans apparence.
« Quoi qu'il en soit, bientôt les traîtres châtiés
« Rentreront en tremblant sous ton obéissance. »
Du monarque des Francs la jeune expérience,
Bien loin de soupçonner les projets d'Ebroïn,
S'applaudissait tout bas de son départ prochain.
A peine il peut cacher sa secrète allégresse ;
D'un ministre oppresseur, d'un tuteur abhorré,
Par la faveur céleste il se croit délivré.
Un reste d'ascendant qu'il prit sur sa jeunesse
Dans l'âme de Clovis n'est point encore éteint :

S'il le hait fortement, presque autant il le craint.
En retardant l'éclat qui coûte à sa faiblesse,
Ebroïn d'un grand poids vient de le soulager.
Mais avant de marcher contre un peuple rebelle,
Dans la guerre civile avant de s'engager,
Clovis du saint Eloi veut le conseil fidèle.
« Je ne le cèle pas, ces nouveaux ennemis,
« Ebroïn, dit Clovis, excitent ma surprise.
« Je vois avec douleur leur coupable entreprise.
« Naguère tu disais que les peuples soumis,
« De leur indépendance avaient perdu l'idée ;
« Qu'aux grands de cet Etat ma faveur accordée
« M'avait concilié leurs sauvages esprits ;
« Je n'ai rien négligé : docile à tes avis,
« Je me suis entouré des seigneurs d'Austrasie ;
« Ils brillent à ma cour, ma garde en est remplie ;
« A la paix de mon règne ils semblent applaudir.
« De Samon cependant la sourde perfidie,
« Au mépris des traités, du droit et des serments,
« Excite contre moi ces voisins turbulents ;
« En songeant à la paix qui récemment nous lie,
« Que toi-même as voulu conclure avec Samon,
« Je conçois avec peine un semblable soupçon,
« Toutefois tu le dis. Je crois que ta prudence

« Ne m'alarmerait pas sans de fortes raisons;
« Mais avant de parler d'éclatante vengeance,
« Pour un peuple affligé par des malheurs si longs,
« Je l'avoûrai, mon cœur incline à l'indulgence...
« Je crains de voir couler le sang de mes sujets.
« Avant de les marquer du sceau de ma colère,
« Tentons de les gagner par de nouveaux bienfaits.
« Du Dieu, dont les rois sont l'image sur la terre,
« Imitons la clémence. Un guerrier renommé
« Dans les champs du carnage, à vaincre accoutumé,
« N'a point assez d'effroi du sang et de la guerre;
« Son bras est toujours prêt quand il faut châtier,
« Et dans sa propre cause on peut s'en défier.
« Le saint vieillard Eloi, ministre de mon père,
« Respecté de Nantilde et du peuple adoré,
« Déjà même fameux sous mon aïeul Clotaire,
« A l'ombre de l'autel s'est trop tôt retiré.
« Au moment où je prends les rênes de l'empire,
« Dans l'art de gouverner, conjointement à toi,
« Il peut aussi prétendre à l'honneur de m'instruire.
« Gardes, poursuit Clovis, au conseil de son roi,
« Invitez sans retard le vénérable Eloi. »
Ebroïn qu'irritait un semblable langage,
L'écoutait cependant sans changer de visage;

Car loin de redouter que l'avis du vieillard
Puisse ici se montrer contraire à son départ,
Il se flatte en secret, le jugeant par lui-même,
Que le pieux pasteur, sous son habit sacré,
Cache de gouverner l'ambition extrême ;
Qu'aveugle en ce désir et d'orgueil enivré,
Il imaginera pouvoir en son absence
Plus aisément du roi captiver les esprits :
Telle était d'Ebroïn la secrète espérance,
Lorsque le saint vieillard parut devant Clovis.

« O vénérable Eloi ! dit le jeune monarque,
« J'attends de ta prudence une nouvelle marque :
« Le peuple austrasien, tout à coup révolté,
« Veut encor se soustraire à mon autorité.
« Ne peut-on lui laisser, sans montrer de faiblesse,
« Une dernière porte ouverte au repentir ?
« De sa rébellion avant de le punir,
« Eloi, j'ai voulu prendre avis de ta sagesse.

« — Seigneur, dit Ebroïn, à des peuples ingrats
« C'est par trop prodiguer tes royales caresses.
« Crois qu'avant d'en venir au destin des combats,
« Avant de menacer, j'employai les promesses.
« Oui, j'ai trop ménagé ces sujets turbulents;
« Mon oreille toujours fut ouverte à leur plainte,

« Et la soumission est fille de la crainte.
« Les Gaules ont surtout produit dans tous les temps
« Des hommes à la fois frivoles et vaillants,
« Impatients du joug sous un timide maître,
« Et prompts à s'y courber, alors que dans la main
« Dun inflexible chef pèse un sceptre d'airain.
« Clotaire et Frédégonde assez l'ont fait connaître;
« La terreur de leur nom, faisait goûter leurs lois.
« Tous deux ils sont inscrits au nombre des grands rois.
« Le Franc ne sait braver qu'un prince débonnaire;
« Toute la nation porte ce caractère;
« Elle méprise, outrage un roi bon, généreux,
« Et devant un tyran, humblement se prosterne :
« J'en conclus donc, ô roi ! qu'un trop faible conseil
« Ne doit pas prévaloir pour un peuple pareil;
« Qu'avec un bras de fer il faut qu'on le gouverne.
« — D'un tissu doux et souple il faut couvrir ce bras[1],
« Répond le sage Eloi; l'oppresseur tyrannique
« Qui sans pudeur exerce un pouvoir despotique
« Peut enchainer les Francs, il ne les soumet pas.
« Enfin, puisque des rois la volonté suprême
« Est sans doute qu'ici je ne lui cache rien,
« Je dis comme le roi, ma surprise est extrême
« De voir subitement le peuple austrasien,

« De la rébellion arborer la bannière.
« De l'avis du monarque, et plus encor du tien,
« Dans un point seulement, Ebroïn, je diffère:
« Si véritablement chez un peuple égaré
« L'esprit de la révolte est partout déclaré,
« J'en crois le châtiment et juste et nécessaire.
« Je pense, comme toi, que l'on doit sans retard
« De la répression déployer l'étendard.
« De faiblesse au monarque évitons le reproche.
« Voilà comme du tien mon avis se rapproche,
« Et j'opine, en un mot, pour ton prochain départ.
« Marche donc, Ebroïn, contre un peuple rebelle,
« Et dans ces mêmes champs où tu sus t'illustrer,
« Avec toi, que Clovis aille aussi se montrer.
« —Oui, seigneur, ta présence auguste et solennelle,
« Ajoute le vieillard en s'adressant au roi,
« T'épargnera peut-être une guerre cruelle;
« Des faibles ton aspect affermira la foi.
« Contre les révoltés, ce qui reste fidèle
« Voudra bientôt marcher pour combattre sous toi.
« En paraissant toi-même au sein de ton armée,
« Tu la verras doubler et d'amour et d'ardeur.
« O roi ! jusqu'à ce jour la bonté, la douceur,
« Dans l'esprit de ton peuple ont fait ta renommée;

« On t'a vu chaque jour déployer les vertus
« Qui de l'heureuse paix sont les doux attributs.
« Jusqu'ici ta jeunesse enchaîna ton courage;
« Le glaive meurtrier n'a point armé ton bras;
« Ebroïn dans la lice où le devoir t'engage
« Est heureux de pouvoir guider tes premiers pas.
« Nul ne peut mieux que lui t'instruire à la victoire.
« Tu ne t'armeras point pour une vaine gloire,
« Ta cause est légitime, et le Dieu des combats
« Sur ta tête étendra son égide immortelle.
« Il protége les rois dont la main paternelle
« Au sang de leurs sujets frémit de se plonger.
« Mais tu n'es pas d'un sang qui craigne le danger.
« Pour prouver que la gloire est ton noble héritage,
« Il suffit de nommer tes illustres aïeux :
« Tous, sans exception, déployant leur courage,
« Ont su rivaliser leurs sujets belliqueux.
« En l'été de ses jours si Dagobert lui-même
« Par d'incurables maux n'avait été frappé,
« Des plus nobles loisirs constamment occupé,
« Il n'eut jamais vonlu céder l'honneur suprême
« De guider aux combats les phalanges des lis;
« Il était trop jaloux des droits du diadème,
« Et Dagobert, seigneur, en eût instruit son fils.

« Que dis-je? à l'héroïque et royale vaillance,
« Ne t'a-t-il pas voué du jour de ta naissance,
« Quand il t'a conféré le grand nom de Clovis?
« Au désir de la paix que ton cœur s'abandonne;
« Mais la valeur des rois est l'appui de leur trône.
« Le peuple en eux surtout doit voir ses défenseurs,
« Et c'était pour graver ce devoir en leurs cœurs,
« Qu'au moment où des Francs il ceignait la couronne,
« Jadis les vaillants chefs sur un étroit pavois
« Aux yeux de leur armée inauguraient nos rois[1]. »
Clovis à ces accents et palpite et s'enflamme;
Le désir de la gloire a passé dans sou âme :
Son regard étincelle; ainsi l'ardent coursier
L'œil en feu, les naseaux et la bouche fumante,
Brûle de s'élancer dans l'arène sanglante
Où la faulx de la mort abattant le guerrier
Sur son front pâle unit le cyprès au laurier.
« Sage Eloi, dit Clovis, tu dessilles ma vue;
« Ta voix jusqu'à mon cœur est soudain parvenue :
« Je veux marcher, voler aux champs austrasiens,
« Non point pour châtier un peuple qu'on égare,
« Mais pour m'unir à lui par de nouveaux liens.
« Epargne-moi, grand Dieu! le triomphe barbare
« De m'abreuver jamais du sang des citoyens!

« De ce sang précieux rends-moi toujours avare;
« La paix avec mon peuple est le premier des biens,
« Et de la conserver j'entrevois les moyens.
« Oui, j'irai commander mes vaillantes cohortes :
« Le glaive dans les mains, le pardon dans le cœur,
« Des rebelles cités je franchirai les portes;
« Samon, dit Ebroïn, allié corrupteur,
« Excite mes sujets, contre moi les soulève :
« Eh bien ! contre Samon je tournerai mon glaive. »
Le maire du palais a pâli de fureur,
Lui seul avait forgé les troubles d'Austrasie,
Et quand il accusait le généreux Samon
De fomenter la guerre et la rébellion,
Sa bouche effrontément versait la calomnie.
Au rang des souverains ce Samon parvenu
S'était vu proclamer par la reconnaissance
Du peuple valeureux qu'il avait défendu;
Mais cet heureux Samon, fier enfant de la France,
Gardait au fond du cœur sa noble souvenance,
Et contre elle à regret il avait combattu
Quand il fallut venger sa nouvelle patrie.
Bien loin de violer par une perfidie
Les liens d'amitié, les solides traités
Qu'un intérêt commun naguère avait dictés,

Les loisirs de la paix plaisaient à son génie.
Samon régnait en sage et les Slaves heureux [1],
Jusqu'alors étrangers aux douceurs de la vie,
Recevaient par ses soins les arts industrieux.

Dagobert trop longtemps d'une âme enorgueillie
Refusa de compter Samon parmi les rois.
Le marchand couronné dans les champs d'Austrasie
Vengea sur Dagobert ses injustes mépris.
D'Ebroïn à son tour la valeur peu commune
Du noble aventurier balança la fortune.
Il mena contre lui les phalanges des lis.
Jusqu'au delà du Rhin conduit par la victoire,
Du peuple qu'il opprime il rétablit la gloire.
Samon, depuis ce temps, et le jeune Clovis
Ont contracté les nœuds d'une estime sincère.
Une utile alliance a remplacé la guerre.
Heureux si, profitant du rayon de la paix,
Ebroïn l'employait au bonheur des Français!

Le maire est inquiet des projets de son maître;
Il sait trop que Samon pourrait le démasquer;
Par ses ambassadeurs qu'il saura s'expliquer.
Ainsi le bras de Dieu, qui menace le traître,
Se plut à l'aveugler avant de le frapper;
A sa confusion, il commence à connaître

Que ce monarque enfant, si facile à tromper,
Dans ses propres filets vient de l'envelopper.
 Par ce départ du roi, réduit à l'impuissance,
Ebroïn interdit méditait en silence
Les moyens d'échapper à ce nouveau péril...
Clovis a tout à coup détruit son espérance;
Il élève la voix : « Athalaric, dit-il,
« A marcher aux combats que ma garde s'apprête ;
« Contre nos ennemis je m'avance à sa tête ;
« Nous rejoindrons l'armée aux champs austrasiens.
« J'y suivrai les avis dictés par la sagesse ;
« Le vaillant Ebroïn guidera ma jeunesse ;
« Bodilon, d'Héristal, conjointement aux siens,
« Me donneront aussi leurs conseils tutélaires.
« Et toi, pour le succès de mes armes premières,
« Sage Eloi, dans le temple assemble les chrétiens.
« Embouche, Athalaric, la trompette sonore ;
« Que les Francs à sa voix se rassemblent soudain.
« A ma fidèle garde annonce mon dessein;
« Je fixe mon départ à la troisième aurore. »
 A peine Athalaric, sous les murs du palais,
Au son bruyant des cors, des timbales guerrières,
Avait-il convoqué les phalanges royales
Et proclamé du roi les glorieux projets,

Qu'un unanime cri d'amour et d'allégesse
En accents belliqueux s'élève dans les airs.
Le choc des boucliers succède à ces concerts.

A ce premier signal, les chefs de la noblesse,
Dont les saliques fiefs environnent Lutèce,
S'élancent à l'envi sur leurs brillants coursiers.
C'est en vain qu'Ebroïn parmi ses créatures
Croyait, la veille encor, compter tous ces guerriers :
Avec étonnement il voit leurs fronts altiers :
Au lieu de la tunique et des riches ceintures,
De la robe gauloise et des manteaux traînants,
Ils ont tous revêtu l'antique habit des Francs :
La visière, le casque, ombragent leur figure ;
Le pesant bouclier, la hache à deux tranchants,
La cuirasse de fer, composent leur parure.
Ces mêmes courtisans, couverts de leurs armures,
A l'appel de leur roi transformés en héros,
Des faveurs d'Ebroïn méprisent la mémoire.
Leurs glaives, trop longtemps demeurés en repos,
Sont prêts à moissonner les palmes de la gloire.

Pleins de ses sentiments ils abordent le roi :
Ebroïn en ressent un légitime effroi.
Vainement le monarque a flatté le perfide
De le choisir encor pour conseil et pour guide ;

Il reconnait ici la prudence d'Eloi,
Qui ne veut point brusquer l'éclat de sa disgrâce
Avant d'avoir du sien augmenté son parti;
Il voit qu'on l'abandonne, ou bien qu'il est trahi.
Plutôt de succomber au coup qui le menace,
Il voudrait, n'écoutant qu'une aveugle fureur,
De son ingrat pupille aller percer le cœur.
Déjà même des yeux il en cherche la place,
Mais son propre intérêt, mais son propre danger
Retient son bras cruel trop prompt à se venger.
Clovis est entouré de défenseurs fidèles;
Son sang paîrait le sien. Ebroïn, il vaut mieux
Tâcher d'ourdir encor quelques trames nouvelles.

Lorsque dans ses filets la hideuse Arachné
Surprend un moucheron à l'air abandonné,
On la voit s'élancer sur cette faible proie,
La presser, l'entourer de sa subtile soie,
Pomper, boire son sang avec avidité;
Mais alors qu'en ses lacs l'insecte détesté,
Dans la saison où Flore épanche sa corbeille,
A vu s'embarrasser l'industrieuse abeille,
Les ailes et les flancs chargés du doux nectar
Dont elle a dépouillé les bois ou la prairie,
L'arachné craint d'abord le formidable dard,

Et, sans trop s'approcher de la mouche ennemie
Qui sait donner la mort en exhalant sa vie,
L'arachné la consume en efforts superflus,
Oppose d'autres fils à ceux qu'elle a rompus,
Jusqu'au moment enfin où l'abeille expirée
Servira de pâture à son lâche vainqueur,
Ou que, de ce péril tout à coup délivrée,
Dans les plaines de l'air, triomphante, assurée,
Elle aille retrouver son rucher protecteur.

C'est ainsi qu'Ebroïn, altéré de vengeance,
Au péril de ses jours n'ose point l'assouvir
Sur les pas de son maître il s'apprête à partir,
En se disant « heureux, que son expérience
« Puisse encore être utile au bonheur de la France ! »
Mais formulant tout bas le dessein exécrable
D'environner son roi de piéges ennemis,
D'attendre constamment le moment favorable
Pour se donner un maître à ses lois plus soumis.
Clovis doit y souscrire, ou bien mort à Clovis !

FIN DU ONZIÈME CHANT.

NOTES

[1] La prêtresse de Thor, de sa grotte profonde,
Faisait à chaque pas triompher Frédégonde...

La rivalité de Frédégonde et de Brunehaut a donné lieu aux scènes les plus sanglantes de notre histoire. La simple analyse de tous les crimes attribués à ces deux reines excéderait par trop les bornes d'une simple note; on se contentera de rappeler ceux auxquels l'affranchie Béroé fait allusion.

Andonère, première femme de Chilpéric, fut sacrifiée à la passion de ce roi pour Frédégonde. Obligée de descendre du trône, elle fut d'abord enfermée dans un monastère d'où Frédégonde la fit sortir pour la faire précipiter dans un torrent; d'autres disent qu'elle fut étranglée.

Contradictoirement à cette version, et suivant l'auteur de l'histoire des évêques du Mans, elle fut massacrée au milieu du cloître du monastère *du Pré* avec sa fille; cet horrible et double meurtre serait un des premiers dont on accusa Frédégonde.

Chilpéric épousa en secondes noces la princesse Galzuinte, fille du roi visigoth d'Espagne et sœur de Brunehaut, femme du roi Sigebert, frère de Chilpéric. L'avarice de Chilpéric lui avait fait contracter cette alliance, pour laquelle il ne voulut point renoncer à Frédégonde, qu'il fit rester à la cour en qualité de dame du palais de la reine. Quelques mois après, l'infortunée Galzuinte fut trouvée étranglée dans son lit. Le résultat de ce crime fut que Frédégonde épousa Chilpéric et fut couronnée.

Frédégonde fit assassiner Sigebert, roi d'Austrasie et mari de Brunehaut, au moment où Sigebert avançait triomphant vers Paris, après la bataille qu'il venait de gagner contre Chilpéric. Brunehaut, veuve de Sigebert, n'avait déjà que trop de motifs de haine contre Frédégonde, auxquels se joignirent encore les intérêts politiques.

Malheureusement la reine Brunehaut, au milieu de beaucoup de grandes actions, de fondations pieuses et d'établissements publics, est accusée d'une foule de crimes aussi odieux que ceux de

Frédégonde. Mais en tout, cette dernière paraît supérieure à Brunehaut par la multiplicité et la nature de ses forfaits; et, quand on pense que celle-ci devint ennemie de Frédégonde, après l'assassinat de son mari et de sa sœur, on est plus tenté de s'intéresser à elle qu'à Frédégonde.

Quand il y avait quelque inconvénient à se servir du poignard, Frédégonde employait les poisons, dont il fallait qu'elle connût à fond les propriétés, par l'usage immanquable qu'elle en fit en beaucoup de circonstances sur les seigneurs qu'elle supposait être ses ennemis, sur les évêques et jusque sur ses propres domestiques.

L'évêque Prétextat fut poignardé le jour de Pâques 586, comme il était encore à l'autel. Ce crime fut un de ceux que Frédégonde trouva quelque péril à avouer. Les circonstances de cette mort de Prétextat sont rapportées par la plupart de nos anciens historiens, en particulier par saint Grégoire de Tours.

Frédégonde mit le comble à tous ses crimes en se souillant du sang de ce même Chilpéric, son époux, qui l'avait élevée au trône sur le corps de ses malheureuses épouses, et qui avait même sacrifié tous ses enfants à la fureur de cette cruelle marâtre. La cause de ce dernier forfait fut la découverte que fit Chilpéric des amours de sa femme avec un seigneur de la cour, nommé *Landry de la Tour*. Les amants, certains du sort qui les attendait, songèrent à prévenir la vengeance du redoutable époux; Chilpéric fut poignardé en revenant de la chasse: il avait soixante-six ans. Sa mort laissa Frédégonde reine et régente de France pour son fils Clotaire II, qui devint un grand roi, mais qui flétrit l'éclat de son règne par la mort de Brunehaut, qu'il condamna, à l'âge de soixante-dix ans, au supplice le plus cruel, qui fut d'être attachée à la queue d'un cheval indompté, lequel, après l'avoir traînée pendant trois jours, exposée aux regards et aux insultes de la soldatesque, la laissa mutilée et sans vie au milieu des champs qui entouraient le camp. Certes, Clotaire-le-Grand se conduisit en cette circonstance comme aurait pu le faire Frédégonde ellemême dans son plus grand accès de cruelle vengeance, et, ce qui révolte encore plus contre la condamnation de Brunehaut, c'est que, parmi les crimes qui furent incontestablement son ouvrage, elle fut accusée de plusieurs autres que Frédégonde avait commis de notoriété publique, et dont elle et son fils Clotaire avaient réellement recueilli les fruits, tels que les meurtres des enfants du premier lit de Chilpéric, etc.....

² D'un tissu doux et souple il faut couvrir ce bras...

On rapporte que plusieurs chefs du gouvernement, conversant

familièrement entre eux, après la révolution du 18 Brumaire, l'empereur Napoléon, alors premier Consul de la République, dans un accès de mauvaise humeur contre le caractère français pour une de ses dispositions qu'on avait frondée, dit qu'il fallait *gouverner cette nation avec un bras de fer;* à quoi le citoyen Lebrun, depuis duc de Plaisance, et alors troisième consul de la République, répondit, avec cette douceur qui le caractérise : « Oui, citoyen Premier Consul; mais à ce bras de fer, il faut y « mettre un gant. » On s'est plu à faire une légère allusion à ce mot dans la réponse de saint Éloi à Ébroïn.

[3] Aux yeux de leur armée inauguraient nos rois...

Au commencement de la première race, l'inauguration se faisait en élevant le monarque sur un bouclier à la vue de son armée, ce à quoi les soldats répondaient par des applaudissements, qui consistaient surtout à battre sur leurs boucliers avec leurs francisques. Ces premiers rois ne faisaient point usage du trône. Clovis, dans toute sa puissance, et précisément dans l'assemblée du Champ-de-Mars, était assis sur un siége étroit et sans dossier. Les trônes s'introduisirent particulièrement sous Dagobert. La simplicité et l'incommodité des siéges des monarques figuraient peut-être allégoriquement l'espèce de servitude et de gêne qu'imposent les devoirs de la royauté et le respect que le roi doit au peuple, qui le respecte assez lui-même pour lui confier le suprême pouvoir de le gouverner. Si le siége étroit et incommode n'était point une allégorie, il contrastait beaucoup avec la magnificence de costume des premiers rois de France, car ils étaient vêtus d'une tunique de pourpre, le front ceint d'un diadème enrichi de perles et de pierres précieuses, posé sur de longs cheveux ou tressés ou flottants, suivant leur goût; les chaussures étaient des brodequins de cuir garnis d'or et d'écarlate. Depuis Clovis Ier, les rois, à l'exemple des Romains, portèrent la chlamyde; elle était, comme nous l'avons dit, de pourpre, et souvent aussi blanche, entourée d'une bande de pourpre. Tel était le costume civil du premier Clovis et de ses successeurs.

Après l'inauguration, ou plutôt l'intronisation, les grands juraient fidélité au roi, la main sur l'autel. Cette coutume fut établie au sacre de Clovis par saint Remy, évêque de Reims, après la cérémonie du baptême.

[4] Samon régnait en paix, et les Slaves heureux...

Le marchand Samon, parvenu à la royauté par un coup de

fortune bien rare, déploya beaucoup de sagesse et sut justifier le choix des Esclavons, qui n'attendaient qu'un chef digne de leur donner des lois pour en recevoir. Il semble que Samon, devenu roi, se fit tout à fait esclavon, si l'on en juge par la guerre qu'il eut à soutenir contre Dagobert. Quelques marchands français furent insultés par son peuple et lésés dans leurs intérêts. Dagobert demanda justice, ce que Samon était très-disposé à accorder, d'abord par principe de saine politique, et puis par le souvenir de son ancienne patrie. Mais l'envoyé de Dagobert crut pouvoir prendre avec ce roi parvenu un ton hautain qui choqua Samon, moins pour lui personnellement, que pour la dignité de la nation qu'il représentait. Il répondit en roi offensé; mais, loin de lui donner satisfaction, il paraît que Dagobert défendit son envoyé. La guerre alors s'alluma. Les Esclavons furent vainqueurs et venaient ravager le royaume. Les mécontents d'Austrasie, toujours très-nombreux, ne paraissaient pas éloignés de préférer le joug du sage Samon à celui de Dagobert. C'est alors que celui-ci, pour les attacher davantage à la défense de leur pays, l'érigea en royaume séparé en faveur de son fils aîné Sigebert; l'expédient réussit. Les Esclavons n'osèrent rien entreprendre, nouvelle preuve de la sagesse de Samon, qui ne voulut plus faire la guerre à un peuple qui défendait son indépendance.

FIN DES NOTES DU ONZIÈME CHANT

CHANT XII

Du départ de Clovis la nouvelle imprévue,
Dans les murs, hors des murs, est partout répandue.
L'active Béroé, vers le milieu du jour,
Sans en être appelée, entre chez Alpaïde.
En voyant de ses pleurs son œil encore humide,
« Console-toi, ma fille, ô mon unique amour,
« Déjà tout est changé ; renais à l'espérance.
« Adéma ne pouvait tromper ma confiance.
« Ce funeste départ qui pesait sur ton cœur
« Vient d'être suspendu par l'ordre de ton frère.

« Nos dieux ont exaucé ma fervente prière.
« Pour toi, ma fille, encor j'entrevois le bonheur.
« De tes bras à regret je m'étais arrachée;
« Au fond de mon réduit, solitaire, cachée,
« De tes ordres secrets m'occupant sans retard,
« Je vaquais, en pleurant, aux soins de ton départ :
« Tout à coup ce palais de deuil et de tristesse
« Retentit des clameurs et des accords guerriers.
« J'écoute; il s'y mêlait des transports d'allégresse
« Où le nom de Clovis, si cher à ta tendresse,
« S'unit et se confond au choc des boucliers.
« Etonnée, agitée, aussitôt je m'élance,
« Sur tout ce qu'on entend brûlant de m'éclaircir.
« On m'apprend que la garde a l'ordre de partir;
« Que le monarque même à sa tête s'avance;
« Qu'aux champs austrasiens il marche en peu de jours.
« Tandis que je prêtais l'oreille à ces discours,
« J'aperçus Ebroïn. Pensif et solitaire,
« De ton appartement il prenait le chemin :
« J'ai craint, je l'avoûrai, qu'en sa douleur amère
« Il vienne te surprendre, et d'un pareil dessein
« J'ai dû le détourner. — Un sommeil nécessaire
« De ma fille, ai-je dit, clôt encore la paupière;
« Mais tout pour son départ est déjà préparé.

« — Le jour de ce départ est encor différé,
« Béroé, m'a-t-il dit, je venais t'en instruire;
« Je te trouve à propos, et tu peux le lui dire. »
« Certaine du bonheur que j'allais t'apporter,
« A pénétrer chez toi je n'ai pu résister.
« Ma fille, si Clovis, avant son hyménée,
« Laisse en ces lieux Batilde au sort abandonnée,
« Crois-moi, Clovis n'est point un si parfait amant
« Que ta douleur se plut à me le faire entendre,
« Et tu dois commencer à t'expliquer comment
« A son trône, à son cœur tu peux encor prétendre.
« Quoi que tu puisses dire au sujet d'Ebroïn,
« Batilde était surtout l'obstacle à ton hymen.
« L'art puissant d'Adéma d'un cercle l'environne.
« Laissons agir la foudre ou les flèches de Thor.
« Batilde aura de loin vu briller la couronne. »
Béroé n'a point fait un inutile effort
Pour amortir le dard à la pointe acérée
Dont Alpaïde au cœur se sentait déchirée :
Chez les faibles mortels les plus cuisants soucis
Au rayon de l'espoir sont toujours adoucis.
Celui dont Béroé paraissait enivrée
Aux regards d'Alpaïde a lui pour un moment.
L'adroite Béroé le saisit promptement.

« C'est trop auprès de moi demeurer solitaire,
« Il faut des noirs pensers interrompre le cours ;
« Veux-tu que l'on te croie en ces lieux prisonnière ?
« L'épouse d'Ebroïn a depuis trop de jours
« Chez elle vainement désiré ta présence.
« Déjà les courtisans remarquent ton absence.
« Crois-moi, crains d'éveiller leurs perfides discours ;
« Rends-toi sans plus tarder chez ta sœur Aldegonde ;
« Là se dissipera ta tristesse profonde :
« J'irai pendant ce temps me livrer au repos. »
Sur le front d'Alpaïde, en achevant ces mots,
Béroé rassemblait sa noire chevelure,
Déployait le tissu de son blanc vêtement,
Parfumait les replis de son voile ondoyant ;
Sous sa gorge d'albâtre agrafait sa ceinture.
Devant l'acier poli qui réfléchit ses traits
Alpaïde un instant se contemple et soupire.
Puis avec un amer et dédaigneux sourire,
« Vaine beauté ! dit-elle, inutiles attraits !
« A quoi m'aura servi cet éclat que l'on vante,
« Si je n'ai pu toucher le cœur de mon amant ?
« Les Francs et les Gaulois proclament vainement,
« Sur les autres beautés ma beauté triomphante ;
« Ah ! Batilde surtout est plus belle que moi.

« — Batilde mille fois est moins belle que toi,
« Interrompt Béroé. Je connaissais Batilde,
« J'ai voulu la revoir au tombeau de Nantilde ;
« Négligemment vêtue en longs habits de deuil,
« Elle était à genoux près du royal cercueil :
« La foule comme à toi se pressait autour d'elle.
« On ne peut le nier, oui sans doute elle est belle ;
« Mais combien ses attraits des tiens sont différents ;
« Bien loin d'avoir le feu de tes yeux pénétrants,
« C'est la fade douceur qui forme son partage.
« Sur la harpe sonore, en un divin langage,
« Sait-elle comme toi savamment s'exprimer ?
« — Ah ! répond Alpaïde, ah ! combien plus heureuse
« La beauté moins que moi par ses talents fameuse
« Qui de l'objet qu'elle aime a su se faire aimer !
« Je devrais, Béroé, te cacher ma souffrance ,
« Car ta voix dans mon cœur ranime l'espérance.
« De mon fatal départ on suspend les apprêts ;
« On ne m'arrache pas du moins de ce palais ;
« Mais Ebroïn aussi réveille ma tristesse ;
« Hélas ! ses intérêts diffèrent tant des miens !...
« Ce qui me réjouit, mortellement le blesse ;
« Crois d'ailleurs que Clovis trouvera les moyens,
« Avant d'aller combattre aux champs austrasiens,

« De veiller, protéger l'objet de sa tendresse.
« Si lorsqu'il peut la voir à toute heure du jour
« Il la fait entourer d'une garde fidèle,
« Ah ! que ne fera point son inquiet amour
« Alors que sa valeur l'entraînera loin d'elle !
« — Je te l'ai déjà dit, il pénètre en tous lieux,
« L'art puissant d'Adéma prêtresse de nos dieux.
« Ah ! quelle est ton erreur ! ne crois pas qu'il la laisse
« Avant que d'avoir vu son triomphe assuré,
« Avant que dans le temple au front de sa maîtresse
« Il n'ait posé des rois le bandeau révéré. »

Alpaïde ! l'amour te rendait clairvoyante ;
Dans l'âme de Clovis la gloire a pénétré ;
Mais un autre penser l'agite et le tourmente :
Au milieu des périls avant de s'élancer,
Il hésite ; il frémit de laisser son amante
Aux piéges qu'Ébroïn peut encor lui dresser.
Son amour inquiet redouble à ce penser
Des remparts de Clichy la garde vigilante.

Pour satisfaire aux vœux exprimés par Clovis
L'encens fumait déjà dans les sacrés parvis ;
Par ses vibrations lentes et solennelles,
Le bronze à la prière appelait les fidèles ;
En implorant l'appui du grand Dieu des combats [1],

Le peuple et les guerriers précipitent leurs pas.
Clovis a déposé l'orgueilleux diadème ;
Il adore à genoux la majesté suprême,
On voit à ses côtés le superbe Ebroïn.
Du maire factieux la politique impie
A l'exemple du roi devant Dieu s'humilie :
Le régicide alors fermentait dans son sein.
Le saint pontife Eloi, d'une voix affaiblie,
D'autant plus imposante en son élan sacré,
Entonne le cantique au Psalmiste inspiré.
A l'instant d'entreprendre une juste défense,
Des guerriers et du roi les accents réunis
Achèvent de David l'hymne plein d'espérance :
Les prêtres ont béni les étendards des lis,
Et le peuple aussitôt d'une voix unanime
Ajoute avec transport au cantique d'Eloi
Le vœu non moins sacré d'un peuple magnanime :
« Seigneur, exauce-nous ! Seigneur, sauve le roi ! »
En répétant ce chant la foule se retire
Pour aller se livrer aux belliqueux apprêts,
Au milieu des accents de l'amour qu'il inspire,
Le jeune roi des Francs rentre dans son palais.
La fille de Nantilde et le jeune monarque
Différant de s'unir aux pieds des saints autels,

Se plaisaient à donner une éclatante marque
Du respect qu'ils portaient aux mânes maternels.

Eloi seul est resté dans la sainte demeure;
Rendant grâce ardemment près des riches parois
Où repose le corps de l'apôtre gaulois.
Des reclus vénérés la voix intérieure,
Psalmodiant en chœur les louanges de Dieu
Fait sourdement gémir la voûte du saint lieu.

Le pontife à genoux devant le sanctuaire,
Immobile, les yeux élevés vers le ciel,
Et l'esprit et les sens dégagés de la terre,
Invoquait pour les Francs l'appui de l'Eternel :
Une voix qui paraît s'élever de l'autel
Interrompt tout à coup sa fervente prière;
L'éclat d'un feu céleste a frappé sa paupière ;
Une douce vapeur, en nuage odorant,
Autour du saint vieillard s'élève et se répand,
Et par trois fois son nom retentit sous la voûte :
« Parlez, Seigneur, dit-il, d'une tremblante voix [1],
« Car votre serviteur humblement vous écoute. »

Déjà le saint vieillard avait plus d'une fois,
Dans une extase d'âme élevé par Dieu même,
Goûté du pur amour l'enivrement suprême :
C'est Nantilde aujourd'hui qui paraît à ses yeux;

Le nimbe rayonnant des habitants des cieux
Du fantôme royal ceignait le diadème.

« Dans les sentiers divins toi qui guidas mes pas,
« Prête l'oreille, Eloi : mon âme maternelle
« Triomphe pour mon fils de la nuit du trépas;
« Au milieu des transports de la joie éternelle
« Mes regards contristés se fixent ici-bas.
« J'y vois que de Clovis la race infortunée
« Dans un gouffre profond est près de s'abîmer.
« Par tes sages conseils mon fils vient de s'armer,
« Il détourne de lui le coup qui le menace,
« Mais il est le dernier de sa puissante race
« Qui doit d'un faible éclat briller quelques instants :
« Eloi, bien que tu sois chargé du poids des ans,
« Clovis entre tes bras doit exhaler sa vie;
« Tu dois verser des pleurs sur sa cendre chérie.
« Et ses fils, moins que lui, tel est l'arrêt du ciel
« Régneront sur la Gaule. Un avenir cruel
« Pèse sur tous ces rois...

« Les uns dans leur enfance
« Tomberont immolés par un bras forcené;
« La couronne immortelle attend leur innocence,
« Victime d'une horrible et féroce vengeance,
« Un autre doit périr avant que d'être né [1].

« Peu d'entre eux parviendront à leur adolescence.
« Même avant qu'au tombeau ces rois soient descendus,
« Ils seront de leur peuple oubliés, méconnus ;
« Au fond de leurs palais ces royales victimes,
« Prétextes de discords, de factions, de crimes,
« Toujours en butte au glaive, aux piéges des méchants,
« Dont leur trop faible bras ne pourra les défendre,
« Recevront toutefois un surnom flétrissant[1].
« Que de sang, que de pleurs mes fils doivent répandre !
« — Vos accents révérés ont pénétré mon cœur,
« O reine, dit Eloi, les yeux baignés de larmes,
« Hélas ! ils m'ont rempli de trouble et de douleur.
« Ah ! daignez sur la France apaiser mes alarmes :
« Le royaume des lis est-il donc condamné ?
« Du Goth ou du Romain de nouveau déchaîné,
« Doit-il comme la Gaule éprouver le ravage ?
« Le ciel du grand Clovis détruira-t-il l'ouvrage ?
« Par l'Evangile saint le Franc régénéré
« Devra-t-il partager la chute de ses princes ?
« Le superbe étranger de son sang enivré
« Se divisera-t-il nos fertiles provinces ?
« Quelles erreurs, hélas ! ont attiré sur nous
« Du Dieu des nations le trop juste courroux ?
« — Les enfants de Clovis, dit l'ombre radieuse,

« Ont irrité le Christ, ont contristé les saints;
« Clotaire et Childebert, ces oncles assassins
« Ces tigres couronnés dont la main furieuse
« Plongea dans le tombeau leurs neveux innocents,
« Pour partager entre eux leurs royaumes sanglants;
« Cet affreux Chilperic, de sang insiatiable;
« Frédégonde immolant les fils de son époux;
« Brunehaut elle-même, en sa haine implacable,
« Sur les derniers rameaux de leur tige coupable
« Ont attiré les traits du céleste courroux.
« L'arbitre des humains, vengeur de l'innocence,
« Le Seigneur tout-puissant, le Dieu fort et jaloux,
« Celui qui tient les rois soumis à sa puissance ·
« Pour opposer un frein à lenr ambition,
« Lui-même a prononcé leur condamnation.
« Les fils seront punis des crimes de leur pères[4].
« Au nom de ces enfants, fantômes de leurs rois,
« Des maires du palais les intestines guerres
« Désoleront vingt ans les Francs et les Gaulois.
« Enfin le jour viendra qu'une race nouvelle,
« Des vertus à son tour moissonnera les fruits.
« Aux prières des saints que la Gaule a produits,
« Qui toujours devant Dieu forment des vœux pour elle,
« Son bras suscitera trois princes, trois héros[5];

« Ils rendront aux Français la gloire et le repos,
« Et cicatriseront leur blessure cruelle.
« La race de Clovis ne devait point jouir,
« Hélas! de cet honneur, de cette gloire insigne.
« Mon fils par ses vertus pouvait s'en rendre digne,
« Pour le bien de son peuple il doit trop tôt mourir.
« Au séjour du bonheur sa piété sincère
« Lui promet une place à côté de sa mère.
« Cependant c'est encor par l'hymen de mon fils
« Que les Gaulois bientôt du hideux esclavage
« Doivent être à jamais délivrés, affranchis :
« Je n'ai pu, tu le sais, achever mon ouvrage;
« La veuve de mon fils, plus heureuse que moi,
« Batilde à cette gloire était prédestinée;
« Du premier des Clovis l'épouse fortunée
« Fit briller chez les Francs les clartés de la foi;
« Du second des Clovis l'épouse magnanime
« Doit s'illustrer aussi par un acte sublime;
« Aux peuples asservis elle rendra leurs droits.
« Dieu voulut que Batilde ignorât sa naissance;
« Il voulut par des fers éprouver son enfance,
« Afin qu'en l'élevant au rang sacré des rois,
« Les fers de ses sujets tombassent à sa voix.
« En vain le reste impur du barbare Druide

« A conjuré l'enfer en son antre homicide;
« Je l'ai vu pour Batilde élever un tombeau,
« Et la mort de mon fils est aussi préparée.
« C'est pour les protéger en ce danger nouveau,
« Qu'aujourd'hui, descendant de la voûte éthérée,
« Nantilde, ô saint vieillard, à tes yeux s'est montrée;
« Recueille mes accents; transmets-les à mon fils :
« A l'instant de marcher contre ses ennemis,
« Au pied des saints autels qu'il s'unisse à Batilde;
« Avant de s'éloigner, docile à mes avis,
« Il doit la couronner au tombeau de Nantilde :
« Ils déjoueront ainsi les complots ténébreux.
« Errante en ces parvis, mon ombre protectrice
« Au jour de leur hymen les attend tous les deux. »
De Clovis à ces mots la mère glorieuse
Rejoint des esprits saints la sphère lumineuse.
Hors du temple désert le vénérable Eloi
Du message divin vole accomplir la loi :
A l'ordre maternel heureux de satisfaire,
Plein d'amour et de foi, le jeune souverain
Ordonne les apprêts de son royal hymen.
Mais ce chaste hyménée ordonné par sa mère
Ne doit point obscurcir le flambeau funéraire;
Du pied des saints autels le monarque des lis

Doit aussitôt marcher contre ses ennemis.
Des Francs et des Gaulois la jeune souveraine
Du réduit nuptial ne franchira le seuil
Qu'après avoir en paix, loin d'une cour mondaine,
Pleinement accompli les rites de son deuil.
Soudain dans le palais la nouvelle semée
Vole de bouche en bouche, est partout confirmée.
Alpaïde l'apprend, et, la mort dans le sein,
A pas précipités se rend chez Ebroïn.
Dès longtemps dans les airs la nuit sombre et tranquille,
Favorable aux forfaits, étendait ses rideaux;
Alpaïde n'a point paru dans son asile,
Ebroïn la retient; à quels crimes nouveaux
Va-t-il initier la jeune infortunée,
Par l'amour et l'orgueil à sa perte entraînée?
Béroé, comme un songe, a vu fuir son espoir;
Elle accuse ses Dieux de manquer de pouvoir.
Dans son réduit nocturne en attendant sa fille,
La triste Béroé versait des pleurs amers :
Béroé n'avait plus d'amis ni de famille;
Alpaïde pour elle, était tout l'univers.
Plus qu'elle même aussi du malheur qui l'accable
Elle trouve aujourd'hui le poids insupportable.
L'intérêt de ses Dieux, vieux enfants de l'erreur,

Exaspérait encor sa poignante douleur.
Aux mystères de Thor une esclave inconnue
Verra son humble front couronné par Clovis !
Batilde s'assiéra sur le trône des lis !
D'un si brillant espoir Alpaïde est déçue !
En ses prédictions Adéma confondue !

« O savante Adéma, toi, dont jamais la voix
« N'abusa tes enfants d'une fausse promesse ;
« A la fille du Barde, objet de ma tendresse,
« As-tu donc faussement promis le rang des rois ?
« Des flèches de la mort l'empenne vengeresse
« Ne va donc plus frapper au gré de tes desseins ?
« Ne peux-tu sur le front d'une esclave étrangère
« Du redoutable Thor attirer le tonnerre ?
« Ou du philtre savant préparé de ta main...
« D'Alpaïde en ce cas le triomphe est certain.
« Clovis en fut épris ; il l'aima la première,
« Engagée à ce roi par des nœuds éternels,
« Alpaïde pourrait relever tes autels :
« Le vrai sang des Gaulois qui coule dans ses veines,
« Son cœur reconnaissant pour mes soins maternels,
« Tout nous assurerait ses bontés souveraines.
« Prêtresse de nos Dieux, c'est assez sommeiller ;
« Un si grand intérêt devrait te réveiller.

« Si dans l'espoir flatteur dont tu m'as enivrée,
« Je me suis à ta voix peu s'en faut parjurée,
« Ne m'en reviendra-t-il que le remords vengeur?
« N'en goûterai-je point le fruit consolateur?
« Est-ce donc vainement que d'un pas intrépide
« Ma fille a pénétré dans ta caverne humide?
« Ton art, en sa faveur, a-t-il tout employé,
« Et contre sa rivale a-t-il tout essayé?

« Seul appui de mes jours, ô ma chère Alpaïde!
« O ma jeune maîtresse! ô mon unique bien!
« Toi que j'ai de mon lait si tendrement nourrie!
« Toi ma seule famille et ma seule patrie!
« Que ne puis-je espérer, au prix de tout mon sang,
« De t'assurer le trône et le cœur d'un amant!
« Ah! s'il doit à tes yeux couronner ta rivale,
« A quoi t'aura servi ta beauté sans égale?
« Je te connais, ma fille, et je connais l'amour.
« Le bonheur de ta vie est perdu sans retour.
« L'ingrat, l'aveugle objet de ta première flamme
« En dédaignant tes vœux aura flétri ton âme.
« Aux autels de l'hymen s'il arrive qu'un jour
« Je doive préparer ta robe nuptiale,
« D'un amant adoré la délicate main
« N'en détachera pas l'agrafe virginale :

« Ton époux obtiendra tous ses droits de l'hymen.

« Adéma, toi sur qui tout mon espoir se fonde,
« Sont-ils donc émoussés les invincibles traits
« Que tu savais lancer de ta grotte profonde,
« Alors que sur les Francs l'heureuse Frédégonde,
« Malgré tant d'ennemis, vivait, règnait en paix ;
« De son terrible époux enchaînait la rudesse ;
« Précipitait ses fils dans tes piéges mortels,
« Pour assurer aux siens les titres paternels :
« Que devient aujourd'hui ta force enchanteresse ?
« Pour cette Frédégonde, aïeule de Clovis,
« Que l'on art éleva sur le trône des lis,
« As-tu donc épuisé la source des miracles ?
« Ne délivres-tu plus que d'impuissants oracles ?
« Adéma, c'est assez, c'est par trop sommeiller ;
« Un si grand intérêt devrait te réveiller. »

En ces mots Béroé, près du lit d'Alpaïde,
Solitaire, épanchait sa tendresse homicide,
Quand sa fille elle-même apparaît à ses yeux.
Elle avance pensive et le front soucieux ;
Sur sa lèvre entr'ouverte un effrayant sourire
De ses esprits troublés accuse le délire.
Vers elle Béroé précipite ses pas,
Les yeux baignés de pleurs la presse dans ses bras ;

Alpaïde la fixe et paraît étonnée...

« Tu pleures, Béroé ; comment, ne sais-tu pas
« Que ta fille demain doit être couronnée?
« Tu vois, mes yeux sont secs; le calme est dans mon sein ;
« L'espoir de la vengeance a vaincu mon chagrin...
« Aujourd'hui l'on m'évite, on outrage mon frère;
« Les Francs à nos genoux retomberont demain.
« Tout arbore aujourd'hui l'étendard de la guerre,
« Demain tout vantera les douceurs de la paix.
« Ebroïn me l'a dit. Ah ! bannis tes alarmes;
« Ce départ, cette pompe et ces bruyants apprêts,
« Et ce couronnement qui fait couler tes larmes,
« Tendent à confirmer l'oracle d'Adéma. »

Alpaïde à ces mots, roulant un œil farouche,
Imprime fortement un seul doigt sur sa bouche :
« C'est un secret, ma mère..., et le sang coulera :
« Ils ont voulu s'unir ; la mort les unira. »

La malheureuse alors et soupire et palpite,
De Batilde, du roi, redit vingt fois le nom ;
Parle aussi d'Adéma dans son antre profond :
Béroé comprend trop, par ce discours sans suite,
Qu'une vive douleur obscurcit sa raison.
Par les plus tendres soins, par le plus doux langage,
Et surtout en sachant flatter sa passion,

Elle éloigne un moment ce funeste nuage ;
Mais le coup est porté ; d'un poignant aiguillon,
C'est celui des remords, Alpaïde est navrée.

Sans l'amour malheureux dont elle est enivrée,
Alpaïde sans doute eût aimé la vertu.
Sur sa brûlante couche, étendue, oppressée,
L'un par l'autre adopté, détruit ou combattu,
Mille sombres projets roulaient dans sa pensée ;
La haine, le remords, la vengeance, l'amour,
De ce cœur ulcéré s'emparent tour à tour ;
L'image de Batilde, à l'autel expirante,
Excite dans son cœur un féroce transport.
A ce triste penser la haine est triomphante ;
Batilde a mérité la plus cruelle mort ;
Mais l'aimable Clovis doit partager son sort ;
Au pied du sanctuaire une main invisible
Dans la nuit du tombeau doit aussi le plonger.
L'amour alors l'emporte, et dans un pacte horrible
Alpaïde frémit d'avoir pu s'engager.
Quelquefois elle veut d'une marche rapide,
Au péril de ses jours et de ceux d'Ebroïn,
Aller dire à Clovis le complot régicide
Qui doit s'exécuter le jour de son hymen...
Cet hymen détesté réveille sa furie ;

Clovis en aime une autre... il la hait ou l'oublie :
Que cette autre de lui détourne le danger.
C'est en vain que l'amour voudrait te protéger,
O jeune roi des lis ! la noire jalousie
Détermine Alpaïde à se laisser venger :
Oui, plutôt de lui voir couronner sa Batilde,
Périsse mille fois le roi fils de Nantilde !
Dans le temps qu'Adéma, dans son antre infernal,
Apprêtait d'Ebroïn le triomphe fatal,
Des vierges de la cour Bertrade environnée
Préparait de sa main le tissu nuptial
Qui voilera Batilde au temple d'hyménée.
Pour la seconde fois l'aube argente les monts;
Clovis avec transport voit poindre la journée
Qui doit à ce qu'il aime unir sa destinée.
Du fier Judicaël les nombreux bataillons
S'étaient acheminés vers les murs de Lutèce ;
Lui-même dirigeant ses légers escadrons,
Nuit et jour, à grands pas, il accourt, il s'empresse ;
Chaque heure peut le voir entrer à Saint-Denis.
Mais Ebroïn espère, avant qu'il apparaisse,
Dans ses mortels filets voir expirer Clovis.
Du jeune roi des Francs la mort est assurée ;
A l'autel druidique Adéma l'a jurée ;

Pour le faux Dagobert la couronne des lis
Par les soins d'Ebroïn dans l'ombre est préparée ;
L'astre du jour paraît. Géant majestueux,
Des portes d'orient il gravit dans l'espace,
L'aurore à son aspect et pâlit et s'efface.
Des prêtres du Seigneur les soins religieux
Succèdent à l'éclat des apprêts belliqueux ;
L'airain frappe les airs et le temple se pare ;
L'encens fume à l'autel où l'hymen se prépare ;
Pleins d'amour et d'espoir, les flots d'un peuple heureux
Environnent l'enceinte où le fils de Nantilde
Pour le bonheur des Francs va couronner Batilde.
Les candélabres d'or, les vases précieux,
Décorent les lambris de l'église gothique ;
Les palmes, les festons ornent le saint portique.
Auprès du sanctuaire un dais majestueux
Surmonte un trône d'or massif et sans mélanges,
Dont un rare travail relève encor le prix :
Ce dais est soutenu par les ailes des anges ;
Leurs cheveux ondoyants sont couronnés de lis.
Le glaive flamboyant du prince des archanges,
L'un des saints protecteurs des Francs et des Gaulois,
Etincelle au milieu des célestes phalanges...
Il veille près du trône où siégent les bons rois ;

Disperse des méchants les troupes aguerries ;
Frappe infailliblement les nations impies,
Et conduit aux combats les peuples de la croix.

Tel est du dais royal l'allégorique image,
D'un art encor nouveau, riche, éclatant ouvrage;
Monument de son art, ainsi que de sa foi,
Ce trône magnifique est le travail d'Eloi.

Les femmes, les enfants, les guerrières cohortes,
Du temple trop étroit environnent les portes;
Les prêtres revêtus de leurs sacrés habits
Du glorieux martyr remplissent les parvis :
A gauche de l'autel, près du funèbre asile
Où du roi Dagobert sont les froids ossements,
On distingue Ebroïn à la tête des grands.
Son crime est assuré; son visage tranquille;
Le pervers qui s'est mis à l'abri du soupçon
S'apprête à recueillir sa sanglante moisson.

Des plus illustres chefs les femmes et les filles,
Et des nobles Gaulois les plus nobles familles,
Entourent le tombeau de la reine des Francs.
L'épouse d'Ebroïn et sa sœur Alpaïde
Par leurs droits de naissance étaient au premier rang.
Etrangère aux complots d'un époux régicide,
Aldegonde chérit le jeune souverain.

Alpaïde, le crime et l'amour dans le sein,
Le regard fixement attaché sur la terre,
Le front pâle, les yeux ternes, chargés de pleurs,
Excite la pitié de celles qui, naguère,
Admiraient, enviaient ses attraits enchanteurs.
Son noir accablement frappe, irrite son frère.
Alpaïde ne voit, ne sent que sa douleur.
Le maire criminel l'envisage avec crainte.

Du peuple en ce moment la soudaine clameur
Retentit hors des murs de la divine enceinte.
Batilde a traversé les flots de ses sujets,
Et la foule, déjà présageant ses bienfaits,
La proclame à grands cris et sa reine et sa mère.

Le visage couvert du voile nuptial,
Batilde est arrivée aux pieds du sanctuaire :
Douze filles des Francs, cortége virginal,
Soutiennent les longs pans de son manteau royal.

Le bandeau consacré que l'illustre Clotilde
Autrefois a reçu du premier des Clovis,
Celui de Radégonde, hôte des saints parvis,
Le même qui brillait sur le front de Nantilde,
Est déjà, sur l'autel, préparé pour Batilde.

Bertrade la conduit sous le dais radieux ;
Le monarque, suivi d'un cortége nombreux,

Le front resplendissant d'amour et d'allégresse,
S'avance vers l'autel. Ses grâces. sa jeunesse,
Une noble fierté jointe aux traits les plus doux,
L'heureux choix qu'il a fait d'une vierge chérie,
Lui captivent les cœurs de la foule attendrie.

Clovis est sur le trône où Batilde, à genoux,
Est encor prosternée aux pieds de son époux.
Tous les yeux sont fixés sur cette scène auguste;
Chacun à l'orpheline applaudit dans son cœur;
Son triomphe en ce jour est éclatant et juste.
C'est celui de l'amour et du noble malheur,
Celui de la vertu sublime et sans nuage.

Triste Alpaïde! seule en cet heureux moment,
Le cœur frappé de mort, les yeux d'aveuglement,
Dans l'attente du crime, égarée, éperdue,
Tu n'as point sur le trône encor jeté la vue;
Ton sein est oppressé sous le poids du remords;
Pour le vaincre tu fais d'inutiles efforts.

Le vénérable Eloi, le front ceint de la mitre,
Paraît en ce moment aux marches de l'autel;
Pour ceux qu'il est venu bénir au nom du ciel
Il implore à genoux le souverain arbitre.

Avant de prononcer le serment solennel,
L'orpheline et le roi, suivant l'usage antique.

Doivent participer à la table angélique;
Et le pain et le vin sont pour eux préparés [1].
Du saint pontife Eloi les accents révérés
Ont déjà commencé le divin sacrifice;
D'une pieuse ardeur tous les cœurs pénétrés
S'unissent en silence au mystère propice.
L'épître est achevé; des parfums consacrés
Le diacre par trois fois encense l'évangile...
La foule s'est levée. Alpaïde, immobile,
Reste seule à genoux, en proie à sa stupeur.
Aux pieds de son amant, sous la pompe royale,
Elle envisage enfin son heureuse rivale,
Et cet aspect ranime et double sa fureur.

Les remords ont fait place au seul désir du crime.
Alpaïde, livrée à ses transports jaloux,
De ses ardents regards dévorait sa victime;
Elle implorait tout bas les homicides coups
Qui doivent assouvir sa vengeance fatale,
Et changer l'hyménée en pompe sépulcrale.

Mais quel effroi subit a pénétré ses sens?
Batilde est à l'abri des trames criminelles :
Alpaïde a cru voir les chérubins brillants
Agiter sous le dais leurs glaives menaçants;
Sur le front de Batilde ils étendent leurs ailes.

Alpaïde voudrait déguiser ses tourments;
Elle résiste en vain. Ses cheveux se hérissent;
Elle veut se lever, mais ses genoux fléchissent;
Sa poitrine se gonfle, et ses cris douloureux,
Ses sanglots étouffés, remplissent les saints lieux.
Des pleurs, du feu, du sang, brillaient dans sa prunelle.
Dans le délire affreux qui s'est emparé d'elle,
Alpaïde croit voir, sur son froid monument,
De la mère du roi rayonner la statue...
Sa tombe à son oreille a gémi sourdement.
Au milieu de l'église Alpaïde, éperdue,
S'avance... Tous les yeux la fixent à la fois.
« Arrêtez ! arrêtez ! dit-elle à haute voix;
« Les anges et les morts te protégent, Batilde :
« Entends-tu s'émouvoir les mânes de Nantilde !... »
Elle dit, et recule, et chancelle, et pâlit,
Et tombe sur le marbre où Nantilde repose.
De cet excès de trouble on ignore la cause;
Ebroïn l'entrevoit; il s'indigne, il frémit;
Au milieu des clameurs le sacrifice cesse.
Le peuple est alarmé sur Batilde et le roi.
Le maire, trop certain du danger qui le presse,
De sa sœur aussitôt s'approche avec effroi.
Assise sur le marbre, Alpaïde, effarée,

Paraissait enchaînée à la tombe sacrée.
« Malheureuse ! lui dit Ebroïn courroucé,
« Suis-moi, rappelle enfin ta raison égarée.
« — Bannis, lui répond-elle, un espoir insensé,
« Barbare ! qu'as-tu dit? qui? moi? que je te suive?
« Abandonner Clovis à ton bras furieux !...
« Si ma rivale seule expirait à mes yeux !...
« Non ! non ! l'amour l'emporte et la haine est captive...
« Plutôt que Clovis meure... ah ! que Batilde vive... »
Alpaïde, à ces mots, des balustres dorés
S'approche, et d'un accent solennel et farouche,
Sur le trône attachant ses regards effarés,
Entrecoupés, ces mots échappent de sa bouche :
« O roi, fils de Nantilde ! écoute, écoute-moi :
« Crains les flèches de Thor et ses sanglants miracles ;
« L'enfer est aujourd'hui conjuré contre toi.
« L'idolâtre a souillé les sacrés tabernacles.
« Le sang de Jésus-Christ, ce sang pur et divin,
« Clovis en noir poison va couler dans ton sein. »
L'infortunée alors palpitante, affaiblie,
Retombe de nouveau. L'épouse d'Ebroïn
La reçoit dans ses bras, mourante, évanouie.
Tous les chefs de la garde en ce péril soudain
Forment un mur de fer autour du souverain.

Clovis descend du trône, il enlève Batilde.
Tremblante il la dépose au tombeau de Nantilde.
Ne craignant que pour elle en ce moment affreux,
Il veut de tant d'horreur éclaircir le mystère.
  Le saint pontife Eloi demeure au sanctuaire ;
Vers la céleste voûte, en élevant les yeux
Il dit : « Que tout soit fait à la gloire de Dieu !
« Grand Dieu ! toi qui peux tout, confonds les régicides;
« Sur leurs complots cachés daigne nous éclairer,
« Fais retomber sur eux leurs fureurs homicides. »
  A ces mots, plein du Dieu qui vient de l'inspirer,
Eloi saisit le vin qu'il allait consacrer.
« Entends ma voix, grand Dieu ! confonds les régicides. »
Il dit et ses regards brillent d'un feu divin ;
La fiole sacrée échappe de sa main,
Se brise, et sur le marbre à son venin sensible,
Bouillonne aux yeux de tous la mortelle liqueur.
Le marbre en a perdu son lustre et sa blancheur ;
La preuve du poison pour la foule est visible ;
Du caustique infernal attestant la noirceur,
Les insectes ailés autour de lui périssent.
Les prêtres consternés et la cour en frémissent,
On accuse Ebroïn. Le peuple à haute voix
Et condamne et maudit l'assassin de ses rois

De rage et de terreur le traître balbutie.
De francisques, de dards partout environné,
Ses partisans muets l'ont tous abandonné,
Et sans même essayer de vendre cher sa vie,
Ce guerrier renommé, ce vainqueur de Samon,
Cet Ebroïn enfin la terreur de la France,
Se laisse désarmer sans nulle résistance.

Malgré le grand échec de son ambition,
Il se flatte en secret de venger sa querelle,
Reparaissant un jour les armes à la main ;
Et sa perversité, bien loin d'être à sa fin,
« Monarque ingrat, dit-il, pour prix de ma tutelle,
« De mes nobles travaux, de mon sang, de mon zèle,
« Tu me laisses charger du forfait le plus noir.
« Est-ce ainsi que tu dois signaler ta puissance
« Que j'ai su conserver à la première enfance ?
« En te connaissant mieux j'aurais pu le prévoir.
« Je laisse à ton rival le soin de ma vengeance ;
« Le fils de Sigebert vit, bravant ton pouvoir ;
« Loin de tous les pays soumis à ta puissanee
« J'ai conservé les jours de cet innocent roi ;
« Légitime héritier du trône d'Austrasie,
« Lui-même il a des droits au sceptre de Neustrie ;
« De l'empire des lis bien plus digne que toi,

« Dans l'art de gouverner savant, instruit par moi,
« Il viendra quelque jour disputer ta couronne.
« Tu me regretteras, il ne sera plus temps. »
« Oui, fiers Austrasiens, chefs illustres des Francs,
« Clovis de Dagobert usurpe en vain le trône;
« Dagobert est encore au nombre des vivants. »
Après avoir lancé ce brandon de la guerre,
Le perfide Ebroïn au ciel levant les yeux,
Pour le bonneur du peuple ose former des vœux,
La foule avec horreur rejette sa prière,
Hors du temple on l'entraîne, et l'ordre de Clovis
Peut à peine arrêter la fureur populaire.
L'air cependant s'ébranle et résonne de cris :
Le choc des boucliers, la trompette guerrière
Non loin se font entendre, et de Judicaël,
Aux champs de Saint-Denis, l'étendard se déploie.
Son aspect imprévu comble les Francs de joie;
Il ravit tout espoir au maire criminel;
Il assure à Clovis une victoire entière.
Judicaël, des lis généreux feudataire,
Accourait plein d'ardeur au secours de son roi.
Ce guerrier valeureux, miracle de la foi,
Lui même précédait sa fidèle bannière.
Il entre dans le temple au moment solennel

Où la jeune Batilde à l'autel d'hyménée
Au monarque des Francs unit sa destinée.

Clovis prend le bandeau déposé sur l'autel,
Et sa main conjugale en couronne Batilde,
En face de la tombe où repose Nantilde :
Il accomplit ainsi le désir maternel.

Ce fut alors qu'Eloi renouvela l'exemple
Du vieillard Siméon sur les marches du temple[8],
Lorsque des nations le rédempteur enfant
D'espérance et d'amour fit tressaillir son âme.
Tel, les yeux rayonnant d'une céleste flamme,
Eloi s'est écrié d'un prophétique accent :
« Grâce te soit rendue, ô source de clémence !
Dieu de Clotilde et de Clovis !
Le jour heureux de l'espérance
Luit de nouveau sur l'empire des lis.
Comment de mon âme attendrie
Pourrai-je en ce moment contenir le transport !
O Gaule ! de mon lit de mort,
Je te verrai lever la tête appesantie !
J'entendrai tes joyeux concerts,
Tes chants de liberté s'élever dans les airs.
Le hideux esclavage
Du Dieu qui créa l'homme abrutissant l'image ;

Des Gaulois, des chrétiens portaient d'indignes fers!
La vierge, enfant encore, a traversé les mers,
Et l'esclave gauloise, enchaînée, avilie,
Qui bientôt va donner la vie
Au fruit de ses tristes amours,
L'a senti tressaillir... Un bienfait ineffable
Va changer en bonheur durable
L'opprobre et l'ennui de ses jours.
Batilde est pour le pauvre un astre favorable;
Vous tomberez, honteux liens!
Désavoués par la bonté suprême,
Restes impurs des barbares païens!
O reine! ô vierge esclave! honneur du diadème!
Salut, nouvelle Esther! chère aux peuples chrétiens!
Plus grande que les rois fameux par la victoire,
C'est la divine charité,
C'est la religion, la douce humanité
Qui conduiront tes pas au temple de mémoire.
Entonne tes joyeux concerts,
O Gaule! ô ma patrie!
Lève ta tête enorgueillie.
J'ai vu le sceptre aux mains qui briseront tes fers.
Le poids des ans glace ma vie;
Mais l'ombre du trépas en vain plane sur moi:

Je suis content. O Gaule ! ô ma patrie !
Réjouis-toi ! ma paupière affaiblie
Voit l'ange qui veille sur toi. »

FIN DU DOUZIÈME ET DERNIER CHANT.



NOTES

[1] *En implorant l'appui du grand Dieu des combats...*

C'est le psaume 142 de David, prêt à marcher contre Absalon · « Seigneur, exaucez ma prière. »

[2] *Parlez, Seigneur, dit-il, d'une tremblante voix,*
Car votre serviteur humblement vous écoute...

Paroles du prophète Samuel au Seigneur, qui l'appelait dans le temple lorsqu'il l'eut choisi pour communiquer avec lui, au lieu du grand-prêtre Héli. Ces paroles avaient été dictées à Samuel par Héli lui-même.

Parmi les grâces dont Dieu combla saint Éloi, il eut celle des saintes extases, à laquelle il dut sans doute le don de prophétie qui le distingua. Il prédit plusieurs événements politiques très-inattendus, entre autres le règne prématuré de son filleul le roi Clotaire III, Dieu lui ayant fait connaître la mort de Clovis II, ce qui lui fit répandre beaucoup de larmes. Saint Éloi prédit aussi le jour de sa propre mort, qui arriva en effet comme il l'avait dit, plusieurs années après celle de Clovis.

[3] *Un autre doit périr avant que d'être né...*

Prédiction de la sanglante catastrophe de Chilpéric II, second fils de Clovis et de Batilde, lequel fut tué par Bodilon, seigneur de la cour. Ce Bodilon avait fait des remontrances trop bardies au roi, qui, par châtiment, le fit attacher à un poteau et battre de verges. Ce traitement, réservé aux seuls esclaves, révolta toute la noblesse française. Il se forma une conspiration contre la vie du roi, dont Bodilon fut le chef.

Un jour que Chilpéric chassait dans la forêt de Chaumont en Vexin, Bodilon l'aborda impétueusement et lui passa son épée

au travers du corps; non content de cette vengeance, il entra dans le palais des rois où séjournait la reine Blichilde, femme de Chilpéric; elle était enceinte de sept mois; il la frappe de plusieurs coups de poignard et l'étend morte à ses pieds.

Le jeune prince Dagobert, âgé de sept ans, qui jetait des cris au massacre de sa mère, était à côté d'elle; l'impitoyable Bodillon tua cet enfant innocent sur le corps de sa mère. Tout le sang de Clovis eût été versé par ce furieux, s'il eût été en son pouvoir de le faire. Cette horrible boucherie plaça sur le trône le jeune Thierry, dernier fils de Clovis II et de Batilde. Le règne de ce Thierry fut orageux par les intrigues et l'ambition effrénée du maire Ebroïn.

[4] **Recevront toutefois un surnom flétrissant...**

Tous les rois de la première race, depuis Clovis II, ne sont connus dans l'histoire que sous le nom de *rois fainéants*. M. Anquetil, dans son histoire de France, paraît avoir voulu réhabiliter leur mémoire, ou du moins répandre quelque intérêt sur ces princes, dont le nom seul provoque le mépris, tandis que la plus juste pitié leur est due. « *Infortunés*, dit M. Anquetil, *car c'est* « *à tort* qu'on leur a donné le nom de fainéants. Presque tous « sont montés sur le trône au sortir du berceau, et ont disparu, « les plus âgés finissant leur adolescence. »

Combien d'idées d'oppressions et de crimes secrets envers ces malheureux enfants-rois cette réflexion fait naître! Aussi l'on aime mieux penser que l'épithète de *fainéants* donnée par nos ancêtres à ces rois enfants et orphelins n'était point flétrissante pour leur caractère, et que ce mot a changé d'acception comme tant d'autres; car certainement nous trouverions à présent très-mal appliquée cette qualification de rois fainéants à une suite de princes morts en bas âge, la plupart d'une manière tragique ou équivoque, suivant les intérêts et les passions de leurs régents. La dénomination de *rois fainéants* pouvait donc, suivant nous, signifier alors *roi qui n'a rien fait, parce qu'il n'a rien pu faire par la force des circonstances;* peut-être indiquait-elle aussi que ces rois ne l'étaient que de nom. Comment de faibles enfants pouvaient-ils secouer les chaînes d'or ou de fer que leur imposaient ces terribles maires du palais, qui, la plupart furent des hommes de génie, ayant à leur disposition les faveurs et les récompenses, et surtout le commandement des armées?

[5] **Les fils seront punis des crimes de leurs pères...**

Il est dit ainsi dans l'Exode, chapitre 20, versets 5 et 6 : « Je

« suis ton Seigneur, le Dieu fort et jaloux, qui visite l'iniquité « des pères dans leurs enfants jusqu'à la troisième et quatrième « génération de ceux qui me haïssent, et qui fais miséricorde à « mille générations de ceux qui m'aiment et qui gardent mes « commandements. »

Il n'est peut-être pas hors de propos de rappeler encore ici ce que nous avons déjà dit, c'est que cette race de Clovis, qui fut d'abord si coupable et devint ensuite si infortunée, fut remplacée sur le trône des Francs par la postérité de saint Arnould et du bienheureux Pepin de Lenden, les plus saints hommes d'État de la première race, ces deux respectables personnages étant, comme on l'a déjà fait remarquer, l'un aïeul paternel, l'autre aïeul maternel de Charles Martel, et, par conséquent, bisaïeul et trisaïeul du roi Pepin et de l'empereur Charlemagne.

6 Son bras suscitera trois princes, trois héros...

Ce sont Charles Martel, Pepin dit le Bref, et Charlemagne. L'histoire offre peu ou point d'exemples de trois générations de personnages aussi justement illustres.

Charles Martel sauva la France du joug des Sarrazins, et la gouverna glorieusement sous le titre de duc des Français.

Pepin, son fils, aussi courageux et aussi grand général que lui, fit ce que son père n'avait point osé faire, et prit le titre de roi dont il sut se rendre digne. On peut dire qu'il consolida la puissance que Charles Martel lui avait préparée.

Charlemagne, fils de Pepin, roi de France, lui succéda sur le trône; il étendit les conquêtes de son père et de son aïeul. On vit briller en lui la réunion des qualités en apparence les plus opposées, car il fut à la fois législateur et conquérant. Ses qualités personnelles et chevaleresques lui attirèrent autant l'affection de ses sujets que leur admiration et celle des étrangers. Il fut sacré empereur d'Occident par le pape Léon III, dans l'église de Saint-Pierre à Rome, l'an 800.

La poésie épique s'est emparée à plusieurs époques des événements de la vie de Charlemagne. Il nous est doux d'exprimer, à notre faible manière, combien nous partageons, à l'égard de ce grand homme qui eût été divinisé des peuples anciens, le juste enthousiasme qui a dicté la nouvelle et majestueuse épopée de l'auteur de *Charlemagne* ou *l'Église délivrée*. Cette production d'une muse colossale, que l'on pourrait comparer dans son ensemble, dans ses proportions, son grandiose et sa sublime mora-

lité, à cette œuvre du grand Michel-Ange connue sous le nom de : *Jugement dernier et chef-d'œuvre de la peinture*[1].

[7] Et le pain et le vin sont pour eux préparés...

L'usage de communier sous les deux espèces subsista jusqu'au IX[e] siècle pour les laïcs en général. Quoique aboli pour ceux-ci, il subsista encore longtemps après pour les princes.

Il y a dans l'histoire plusieurs empoisonnements pareils à celui dont Clovis et Batilde, dans notre poëme, sont au moment de devenir victimes en recevant la sainte eucharistie.

Saint Grégoire de Tours et plusieurs historiens racontent que la princesse Andeflède, sœur du grand Clovis et veuve de Théodoric, fut empoisonnée de cette manière par l'ordre de sa fille, la reine Amalasonthe. La reine Andeflède mourut en effet dans des convulsions horribles au sortir de la Sainte-Table. Ce fait arriva l'an 545. Il fut imputé à Amalasonthe, parce qu'elle était alors en querelle sérieuse avec sa mère.

Si Amalasonthe se souilla de cet abominable parricide, c'est avec trop de justice qu'elle devint en horreur à ses peuples, et l'on doit regarder la catastrophe, si cruelle d'ailleurs de sa mort, comme la juste punition du crime le plus fait pour exciter l'indignation des hommes et la colère des cieux par sa double et triple nature. Un meurtre! une mère! un affreux et sanglant sacrilége!

[8] Du vieillard Siméon sur les marches du temple...

Siméon, homme juste et craignant Dieu, vivait à Jérusalem dans l'attente du Rédempteur d'Israël. Il demeurait presque toujours dans le temple, et le Saint-Esprit l'y conduisit dans le moment que Joseph et Marie y présentèrent le Sauveur enfant. Ce fut alors que le saint vieillard prit cet enfant divin dans ses bras et rendit grâces à Dieu d'avoir prolongé ses jours assez pour lui permettre de jouir de la vue du Rédempteur des hommes, par cet admirable cantique, *Nunc dimittis*, etc., qui est le plus excellent modèle d'actions de grâces de la créature envers son Créateur.

[1] La modestie de l'auteur de *Charlemagne* ou *l'Église délivrée*, ne voulut pas permettre l'impression de cette note dans la première édition ; il vivait alors. Puisse son ombre immortelle accueillir cet hommage de notre admiration pour son œuvre sublime, qui ne peut être comparée qu'à celle qu'il était fait pour inspirer, par la force incomparable de ses vertus et de son caractère politique et moral.

FIN DES NOTES DU DOUZIÈME ET DERNIER CHANT.

ARGUMENTS

Premier Chant.

Invocation. — Fête royale dans les bois d'Aurélie. — Le maire du Palais. — Les Bardes gaulois. — La belle Alpaïde. — Son espoir d'être aimée de Clovis. — Les courtisans. — Triste message de Thierry. — Départ de Clovis pour Saint-Denis.

Deuxième Chant.

Mort de Nantilde, reine de France. — Clovis arrive à Saint-Denis. — Sa réception. — Sa douleur de la mort de sa mère. — Dernière bénédiction transmise par saint Éloi. — Sommeil de Clovis. — Conversation de saint Éloi et de Léger pendant le sommeil du roi. — Arrivée du maire Ebroïn à Saint-Denis. — Réveil de Clovis; récit d'un songe où Nantilde, sa mère, lui est apparue. — Descriptions de monuments funéraires.

Troisième Chant.

Invocation à l'amour conjugal. — Rencontre de Batilde et de Clovis au tombeau de Nantilde. — Alpaïde à Saint-Denis. — Sa mélancolie. — Révélation qu'elle fait à l'affranchie Béroé, sa nourrice, de son amour pour le roi Clovis. — Son espoir de le voir partagé, fort affaibli par ce que lui dit Béroé. — Lueur de nouvelles espérances. — Conversation d'Alpaïde et de sa nourrice, interrompue par l'arrivée du maire du palais Ebroïn. — Projets et sentiments du frère et de la sœur. — Plan de conduite qu'ils adoptent avant de se quitter. — Rencontre d'Ebroïn et de Batilde. — Frayeur et découragement de Batilde. — Songe de saint Éloi. — Bertrade combat le projet de Batilde de se retirer dans un cloître. — Exemple de résignation de Bertrade imité par Batilde. — Son pieux repentir.

Quatrième Chant.

Colère et ressentiment de Clovis contre Ebroïn. Il se détermine à dissimuler avec lui, par le conseil d'Éloi. — La forêt de Saint-Denis. — Superstitions des Gaulois. — Augures funestes aux yeux des esclaves gaulois. — Béroé et Thormès se rendent à la grotte de la druidesse Adéma. — Retour de Béroé près d'Alpaïde. — Récit, à dessein très-circonstancié, qu'elle fait à Alpaïde des événements de son pèlerinage. — Vif désir d'Alpaïde d'aller elle-même conjurer Adéma en secret. — Comment elle dissimule. — Thormès appelé pour la guider.

Cinquième Chant.

Retour de Thormès auprès d'Alpaïde. — Offrandes d'usage préparées pour la druidesse. — Hésitation et trouble d'Alpaïde en se rendant à la grotte d'Adéma. — Le serpent familier. — Alpaïde devant Adéma. — Discours flatteur de la druidesse. — Impression qu'il fait à Alpaïde. — Alpaïde dans l'antre du savoir. — Conjurations, évocations d'Adéma. — Apparition. — Oracle rendu.

Sixième Chant.

Attentat d'Ebroïn. — Danger de Batilde. — Spectre couronné. — Mort d'Angilbart, chef de la garde royale. — Trouble d'Ebroïn. — Prudence de saint Éloi. — Ses conseils à Clovis. — Dissimulation croissante de Clovis avec son maire Ebroïn, au sujet de la mort d'Angilbart. — Ordre qu'il lui donne. — Dispositions d'Ebroïn en quittant le roi.

Septième Chant.

Bertrade, Batilde et ses compagnes au palais de Clichy. — Bertrade fait le récit de la conjuration de Grimoald, maire du palais d'Austrasie.

Huitième Chant.

Incident nouveau. — Le jeune Athalaric, successeur d'Angilbart. — Conversion de Judicaël, duc d'Armorique, racontée par Éloi à Clovis. — Message secret envoyé à ce prince.

Neuvième Chant.

L'esclavage. — Invocation à sainte Batilde. — La barque des esclaves. — La jeune mère gauloise. — Le vieux soldat franc ; la veuve et ses enfants. — Leur désespoir. — Leur délivrance. — Les échos de la Seine. — Rencontre de Clovis et de Batilde. — Clovis déclare ses sentiments à Batilde. — Réponse de Batilde.

Dixième Chant.

Aveu de Clovis au pontife Éloi. — Ses questions au sujet de Batilde. — Réponse et récit que fait le saint de l'adoption de Batilde par la reine Nantilde. — Résolution prise et déclarée par Clovis d'épouser l'orphe-

lioe sasonne. — Effet de cette nouvelle sur Ebroïo. — Sa détermination. — Révélation qu'il fait à sa sœur Alpaïde. — Le faus Dagobert.

Onzième Chant.

Chagrin, plaintes, irrésolutions d'Alpaïde. — Consolatioos inutiles de Béroé. — Amar, agent secret d'Ebroïn. — Son rapport. — Conseil teou par Clovis entre Ebroïn et saint Éloi. — Projets d'Ebroïn déjoués par saint Eloi. — L'aventurier Samon. — Clovis se dispose à partir ponr l'armée d'Austrasie. — Les courtisans guerriers.

Douzième Chant.

Départ d'Alpaïde différé. — Vision miraculense dn pontifa Éloi. — Apparition et prophétie de l'ombre de la reine Nantilde. — Bénédiction des armes. — Ioquiétudes et lamentations solitaires de l'affranchie Beroé sur le sort d'Alpaïde. — Alpaïde de retour auprès de Béroé. — Son désespoir, soo secret, son délire. — Péril de Batilde et de Clovis. — L'église de Saint-Denis. — Le trône de saint Éloi. — La messe interrompue. — L'Eucharistie préparée pour les époux. — Régicide confoudu. — Ebroïn arrêté. — Cérémonie nuptiale. — Couroonement de Batilde. — Entrée à Saint-Denis de Judicaël. — Dithyrambe prophétique de saint Éloi.

FIN DES ARGUMENTS.







